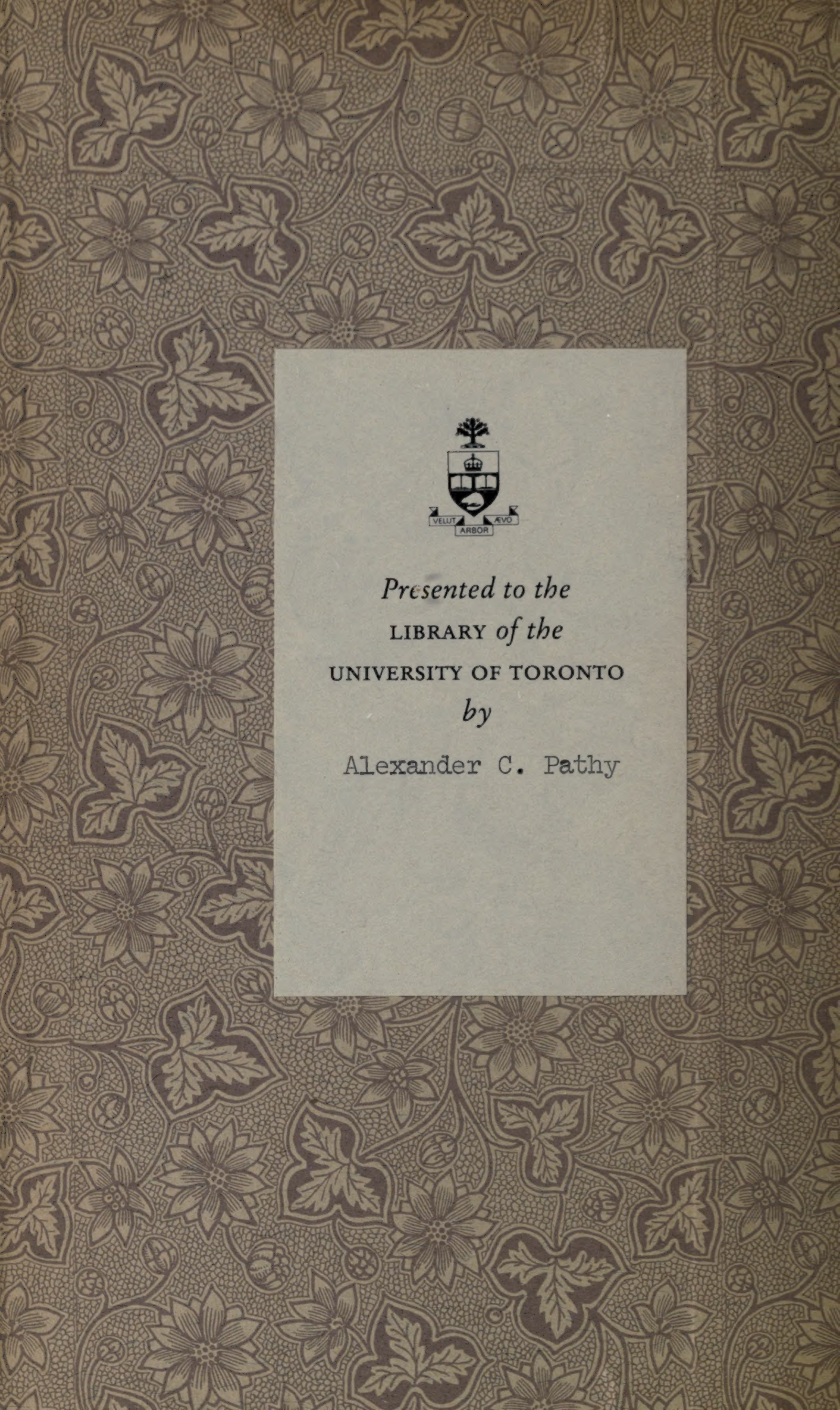

VELUT
ARBOR
ÆVO
Presented to the
LIBRARY of the
UNIVERSITY OF TORONTO
by
Alexander C. Pathy



LES MAITRES DE L'AMOUR

L'Œuvre

de

Pierre-Corneille Blessebois

Le Rut ou la Pudeur éteinte

Histoire amoureuse de ce temps

Le Zombi du Grand-Pérou

INTRODUCTION, ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE

PAR

Guillaume APOLLINAIRE

Ouvrage orné d'une Gravure hors texte

PARIS

BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX

4, RUE DE FURSTENBERG, 4

MCMXXI

L'ŒUVRE

DE

PIERRE-CORNEILLE BLESSEBOIS

= *Il a été tiré de cet ouvrage* =

10 exemplaires sur Japon Impérial

1 à 10

25 exemplaires sur papier d'Arches

11 à 35


Oeũvres
Satiriqũe
De
P. Corneille
Blessebois
A Leyde 1676.

LES MAITRES DE L'AMOUR

L'Œuvre

de

Pierre-Corneille Blessebois

Le Rut ou la Pudeur éteinte

Histoire amoureuse de ce temps

Le Zombi du Grand-Pérou

INTRODUCTION, ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE

PAR

Guillaume APOLLINAIRE

Ouvrage orné d'une Gravure hors texte

PARIS

BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX

4, RUE DE FURSTENBERG, 4

MCMXXI

INTRODUCTION

Le poète et romancier Pierre-Corneille Blessebois naquit vers 1646, non à Alençon, comme on a prétendu, mais à Verneuil ou dans les environs.

Cet écrivain singulier, qui se qualifiait lui-même de *poète errant*, était d'une bonne famille protestante. Destiné à l'état militaire, il vint à Alençon, et, dès ce moment, les aventures, les scandales emplissent une vie dont tous les détails ne sont pas encore bien connus. On sait qu'il changea plusieurs fois de religion, que peu scrupuleux, mais *né amant*, il séduisait les femmes et leur coûtait cher. C'est à Alençon qu'il connut Mlle Marthe de Sçay, qui venait le visiter dans la prison où il avait été enfermé pour crime d'incendie. Sorti de prison, il continua ses intrigues galantes et scandaleuses et, après un duel, ayant enlevé Mlle de Sçay, qui portait aussi le nom de Marthe Le Hayer, il dut se réfugier en Hollande. Cette fille de bonne maison, de laquelle il avait été follement amoureux, devint alors l'objet d'une haine violente qu'il manifesta dans ses écrits. C'est en

Hollande qu'il publia la plupart de ses ouvrages. Il y prit du service dans la marine. Il revint ensuite en France et était à Paris en 1678. Vers 1696 il se trouvait à la Guadeloupe, où son service d'officier de marine sur les galères françaises l'avait mené. Aux Antilles, il fut encore le héros d'aventures galantes. Il y fit imprimer le *Zombi du Grand-Pérou* et mourut après 1697, époque où l'on perd complètement la trace du vieux *favori des belles.*

* * *

M. Cléder a mis en tête de son édition du *Zombi* (*Paris*, 1862) une savante préface, où il juge ainsi le talent et les ouvrages de Blessebois :

« Disons maintenant quelques mots sur le talent littéraire de Corneille Blessebois. Ses œuvres peuvent être divisées en deux parties bien distinctes : les écrits sérieux et les écrits facétieux. Dans la première partie figurent les tragédies des *Soupirs de Sifroi*, d'*Eugénie*, de *Sainte Reine* et la comédie de *La Corneille*. Il faut placer dans la seconde ses romans et nouvelles, ainsi que ses poésies gaillardes et burlesques. Il est aisé de voir au premier coup d'œil que la poésie burlesque était plus dans le genre de son talent ; il s'y sentait plus à l'aise, et la franchise de ses allures amenait parfois dans ses écrits des éclairs d'une gaieté vive et spirituelle. Cependant son style, presque toujours maniéré, se ressent d'une certaine affectation par l'emploi de mots nouveaux et d'expressions bizarres qui servent à exprimer une pensée plus bizarre encore. Aussi ces défauts graves

se font-ils remarquer davantage lorsqu'il veut exercer sa verve sur des sujets plus relevés, et qu'il monte sa lyre au ton de l'épopée tragique. Alors cette disparate choquante se fait sentir plus que partout ailleurs, et on le voit à chaque instant, au milieu des situations les plus intéressantes et les plus dramatiques, tomber dans le trivial et le bouffon, par la puérilité de certains détails, l'extravagance de certaines pensées et le style burlesque dont elles sont affublées. Du reste, je ne sais si nous devons nous montrer bien sévères vis-à-vis de cet écrivain, car, si ce n'étaient les quatre vers suivants qui lui sont échappés à une époque où il n'avait pas encore lu l'*Art poétique* de Boileau, que le législateur du Parnasse venait de livrer au public :

> Le barbare Destin, qui me livre la guerre
> Et qui me fait courber sous le poids de ses fers,
> *M'a fait naître poète* errant par l'univers,
> Au son des doux accents que le Parnasse enserre,

nous ne voyons nulle part, dans ses écrits, qu'il ait tiré vanité de ses compositions. Sa prose n'est pas plus soignée que ses vers, et les négligences dont elle fourmille, et qu'il eût été facile de faire disparaître, sont la meilleure preuve qu'il n'écrivait que pour occuper ses loisirs et pour se venger des femmes qui l'avaient dédaigné ou trompé.

« Il voulut à la fois servir Mars, Vénus et les Muses ; mais nous aimons à penser, pour la gloire comme pour le plaisir de notre héros, que les deux premières divinités lui furent plus favorables.

« Nous ne terminerons pas cette notice, malheureusement très incomplète, sans disculper, jusqu'à un certain

point, bien entendu, Corneille Blessebois des reproches exagérés qui ont été formulés contre lui par deux célèbres bibliophiles, MM. Charles Nodier et Paul Lacroix.

« Le premier, dans les *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque* (page 367), dit, en parlant du *Zombi du Grand-Pérou :* — Jamais pamphlet n'a été plus grossièrement approprié aux sales orgies d'un cercle d'hommes oisifs et dépravés; — et le second, dans une note du tome II du Catalogue Soleinne (n° 1465), porte ce jugement : — Ce passage n'est pas le seul qui rappelle le ton de certaines descriptions des livres du marquis de Sade. — Cette rigueur et cette sévérité nous paraissent pour le moins exagérées. Certes, nous ne voulons pas nous faire l'apologiste de Corneille Blessebois, proclamer ses mœurs comme des exemples à suivre, et ses écrits comme des modèles de goût et de décence; mais le *Zombi* reste bien au-dessous des *Dames galantes* de Brantôme et de l'*Histoire amoureuse des Gaules* de Bussi-Rabutin, que Charles Nodier n'a jamais songé à frapper ainsi de son courroux, et dont il parle quelquefois avec complaisance.

« Quant au reproche qui lui est adressé par M. Paul Lacroix, nous le trouvons pour le moins aussi injuste. Nous avons vainement cherché dans les œuvres de Blessebois, même les plus hardies, et nous n'y avons rien trouvé qui puisse entrer en parallèle avec les tableaux cyniques et les maximes infâmes dont pullulent à chaque page la majeure partie des ouvrages du marquis de Sade. Corneille Blessebois est un poète licencieux, c'est un fait incontestable; mais ses écrits ne sont pas plus libres que ceux qui composent le *Parnasse satyrique*, le *Cabinet satyrique*, le *Cabinet des Muses gaillardes*, l'*Espadon satyrique*, les *Sottisters*, etc., et l'auteur peut

être placé à la suite de ses contemporains Régnier, Sigogne, Maynard, Théophile, Berthelot, Motin et autres, qui se sont illustrés dans ce genre de poésie, et dont les ouvrages, recherchés par les curieux et les savants, n'ont jamais été l'objet d'un blâme aussi rigoureux.

« Charles Nodier lui-même, qui se laisse parfois aller à des condamnations irréfléchies ou à des éloges exagérés, selon la nature de ses impressions, avait accordé à ce genre d'écrits une large place dans sa bibliothèque, parce qu'il comprenait mieux que personne que ces sortes d'ouvrages, outre le mérite de la rareté, qui n'est pas toujours le moindre aux yeux de quelques bibliophiles, présentent encore un certain intérêt à tous ceux qui s'occupent d'une manière plus ou moins directe de l'histoire de l'esprit humain. »

*
* *

Il faut ajouter à ces lignes pleines de sens que l'un des mérites de Blessebois, ou du moins ce qui le signale tout particulièrement à l'attention des lettrés, c'est qu'en écrivant le *Zombi du Grand-Pérou* il dota la France de son premier roman colonial. A cette époque l'exotisme et surtout l'exotisme américain n'avaient encore rien fourni à la littérature française, sinon dans les relations de voyage et dans les recueils géographiques.

Avec le *Zombi*, les îles apparaissent dans les lettres avec un grand nombre de mots du vocabulaire créole. Et à cet égard le *Zombi* est un monument linguistique qui vaudrait la peine qu'on l'étudiât de très près. Au demeurant, ce libelle, extrêmement rare, resta long-

temps tout ce que la littérature française devait à l'exotisme. Le *Zombi* marque une date littéraire extrêmement importante, et celui qui tenterait d'écrire l'histoire du roman colonial en France serait obligé de mentionner avant tout le nom de Pierre-Corneille Blessebois, auteur bien singulier et duquel on ne sait pas grand'-chose, puisque l'on demeure incertain aussi bien sur le lieu et la date de sa naissance que sur l'endroit et le temps où il mourut.

G. A.

ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE

touchant les Œuvres de Pierre-Corneille Blessebois

Les soupirs de Sifroi, ou l'Innocence reconnue, tragédie par M. de Corneille Blessebois, Châtillon-sur-Seine, Pierre Laymeré, 1675.

In-8° de 44 pp. et 1 f. non chiff. pour le privilège. Le sujet de cette tragédie en 3 actes et en vers est l'histoire de Geneviève de Brabant et elle est imitée en grande partie du roman du Père Cériziers : l'*Innocence reconnue.* Il y a dans cette pièce des personnages singuliers tels qu'un fantôme, deux loups, un ange.

Marthe le Hayer, ou Mademoiselle de Sçay, petite comédie. Imprimée pour l'auteur, 1676.

Petit in-12 de 24 pp. (Hollande, Elzévier), en trois actes et en vers.

Marthe le Hayer, ou Mademoiselle de Sçay. 1682.

Pet. in-12 de 24 pp.

Marthe le Hayer, ou Mademoiselle de Sçay, 1698

Pet. in-12.

Le Bretteur, comédie nouvelle et galante en trois actes. Imprimée pour l'année 1758.

Pet. in-12 de 24 pp. C'est la même pièce que la précédente dont on a seulement changé le titre. Elle a été imprimée en cachette par un ouvrier inhabile et elle a été fort mal typographiée.

Les souteneurs et les soutenues, comédie en vers et en trois actes (1738).

M. Cléder a eu sous les yeux un manuscrit dans lequel la pièce *Marthe le Hayer* porte le titre que voilà. C'est une version qui présente quelques différences sans importance avec le texte imprimé.

Filon réduit à mettre cinq contre un, amusement pour la jeunesse, par Pierre Corneille de Blessebois.

Pet. in-12 de 26 pp., s. l. n. d. (Hollande, Elzévier, 1676). Pièce en vers entre Filon et Mirène, Lisette, Catin, Marote, Alise, Jeanneton et Isabelle. Très rare.

Filon réduit à mettre cinq contre un, amusement pour la jeunesse, par P.-Corneille de Blessebois. Leyde, 1676.

Pet. in-12 de 11 ff., y compris le titre.

L'Eugénie, tragédie dedié [sic] *à S. A. le prince d'Orange, par P.-Corneille Blessebois, s. l. n. d.*

Pet. in-12 de 42 pp., y compris 5 ff. préliminaires, plus 3 ff. n. chif. à la fin. (Leyde, Elzévier, 1676.) En trois actes et en vers.

Voici le sujet de cette pièce : Eugénie, fille du gouverneur d'Égypte, est déguisée en homme et sous cette apparence inspire une violente passion à Mélance, jeune dame romaine. Celle-ci, irritée d'une froideur qu'elle attribue au mépris de ses charmes, accuse Eugénie d'avoir tenté de lui ravir son honneur. Eugénie, en révélant son véritable sexe, déjoue l'imposture. Dans un sonnet au lecteur, placé en tête de cette tragédie, dédiée à S. A. R. le prince d'Orange, Corneille Blessebois dépeint la triste situation où il se trouvait à son arrivée en Hollande. Voici le sonnet :

Le barbare Destin, qui me livre la guerre
Et qui me fait courber sous le poids de ses fers,
M'a fait naître poète errant par l'Univers
Au son des doux accents que le Parnasse enserre.

J'ai passé tout mon temps sous le dieu du tonnerre,
Où j'ai sans vanité cueilli des lauriers verts ;
Mais la malignité d'un injuste revers
M'a rendu plus petit qu'un vermisseau de terre.

Je vins à quatre pieds habiter ce séjour,
Deux ans en cet état je respirai le jour ;
Le sort m'en ôta deux commençant mon troisième.

O fortune volage, ô bien mal assuré !
Je rampe maintenant, achevant mon trentième,
Et n'ai pas un terrier où je sois retiré.

L'Eugénie de Pierre-Corneille Blessebois, tragédie, à Leyde, chez Félix Lopez, 1676.

Pet. in-12 de 52 pp., plus 3 ff. non chif.

Le Rut ou la pudeur éteinte, Leyde, 1676.

3 parties in-12. *1re partie :* 3 ff. n. chif. pour le titre et 72 pp., y compris la dédicace à Mlle de Sçay ; *2e partie :* 3 ff. n. chif. pour le titre et la dédicace et 71 pp., plus 1 p. n. chif. ; *3e partie :* 3 ff. n. chif. pour le titre et la dédicace à Mlle de Sçay et 87 pp.

Le Lion d'Angélie, histoire amoureuse et tragique. Cologne, chez Simon l'Afriquain.

Petit in-12 de 168 pp., y compris 1 front. gravé, 1 titre imprimé, 1 dédicace, etc. (Hollande, Elzévier). Ce volume est ainsi dédié : « A M. Elzévier, capitaine ordinaire de mer pour le service de la République de Hollande, montant aujourd'hui un vaisseau de soixante-dix pièces, appelé LE CHÈNE :

« N'ai-je pas eu l'honneur, monsieur, de vous suivre sur l'*Ostzée* ? Et dans les deux batailles que nous avons données avec réussite, et en sept jours, contre les Suédois, n'ai-je pas vu moi-même des preuves convaincantes de ce que la Hollaude publie à votre avantage ? » La dédicace est signée du nom de Corneille Blessebois.

Pour être complet, le livre doit être suivi de l'opuscule suivant :

Le temple de Marsias. A Cologne, chez Simon l'Afriquain, 1676.

Pet. in-12 de 43 pp., nouvelle mêlée de prose et de vers dédiée à *très discrète, très pudique et très vertueuse demoiselle Émerentie van Swanevelt, épouse de M. Elzévier...* Ces deux ouvrages ont une

pagination séparée, mais une seule série de signatures. On trouve rarement les deux parties ensemble.

La Corneille de mademoiselle de Sçay, comédie pour l'hostel de Bourgogne, 1678.

In-12 de 3 ff. et 65 pp. en lettres rondes, s. l. (Paris). En un acte et en vers. Une gravure sur bois reproduite plusieurs fois dans le courant de l'ouvrage représente Blessebois, en habit d'officier, prenant le menton de Mlle de Sçay vêtue en bergère.

La victoire spirituelle de la glorieuse Sainte Reine sur le tiran Olibre, tragédie nouvellement composée par M. de Corneille Blessebois. Autun, Pierre Laymeré, 1686.

In-4° de 49 pp., plus un f. n. chif., 4 fig. sur bois, dont la dernière est gravée par Ambroise.

Le Zombi du Grand-Pérou ou la Comtesse de Cocagne. Nouvelement imprimé, le quinze février 1697.

Petit in-12 de 2 ff. pour le faux-titre et le titre, 6 pp. pour le portrait en vers de la comtesse de Cocagne et 145 pp. On n'en connaît que quelques exemplaires. Zombi en créole signifie esprit, fantôme, sorcier. L'auteur (qui signe *Effe-géache*) d'*Une nuit d'orgie à Saint-Pierre-Martinique* (1892) l'emploie encore avec le sens de *revenant*. *Le Zombi* a été imprimé aux Antilles.

Lupanie. Histoire amoureuse de ce temps. A la Sphère, 1668.

Pet. in-12 de 94 p. (Hollande, Elzévier).

Lupanie. Histoire amoureuse de ce temps. A Pari [sic] chez Jean-Pierre de Marteau, 1669.

Petit in-12 de 118 pp., dont les 8 prem. n. chiff. pour le titre et l'Épître dédicatoire.

Lupanie. Histoire amoureuse de ce temps. Imprimée cette année.

S. l. n. d. (Hollande, vers 1676). In-12 de 120 pp.

Lupanie. Histoire amoureuse de ce temps. Avec les

maximes d'amour. A la Tendresse chez les amans, 1700.

Petit in-12.

Saint-Germain, ou les Amours de M. D. M. T. P., avec quelques autres galanteries.

S. l. n. d. (Hollande, Elzevier). Petit in-12 de 130 pp. Dans cette réimpression de *Lupanie* on a changé le titre et remplacé l'épître dédicatoire par plusieurs pièces de vers. On pense que les majuscules M. D. M. T. P. désignant Mme de Montespan ont été mises par un éditeur soucieux de rajeunir un ouvrage oublié.

Ce roman satirique est réimprimé en tête du recueil intitulé *Amours des Dames illustres de notre siècle. Cologne, Jean Leblanc, 1860*, petit in-12, sous le titre : *Alosie ou les Amours de Mme de M. T. P.*

Œuvres satyriques de P. Corneille de Blessebois. Leyde, 1677.

Petit in-12 très rare qui, pour être complet, doit se composer ainsi : un frontispice gravé par Smelztzing ; un titre imprimé ; deux feuillets pour la préface ; *L'Almanac des belles (pour l'année 1676, en vers)*, 34 pages, y compris le titre et l'épître à Mlle de Jearny en 2 feuillets, plus 1 feuillet blanc ; *L'Eugénie*, 52 pages dont les 10 premières non chiffrées pour le titre et les préliminaires ; à la fin, 3 feuillets non chiffrés qui contiennent 7 portraits en vers, plus 1 feuillet bleu ; *Le Rut ou la Pudeur éteinte*, en trois parties, 1re partie, 1 f. n. chif. pour le titre et 72 pages ; 2e partie, 4 ff. n. chif. pour le faux titre, le titre et la dédicace et 73 pages ; 3e partie, 4 ff. n. chif. et 87 pages ; *Marthe le Hayer, ou Mademoiselle de Sçay. Imprimée pour l'auteur en 1676*, 24 pages ; *Filon réduit à mettre cinq contre un, amusement pour la jeunesse, par P. Corneille de Blessebois*, 26 pp. On trouve séparément les parties de ce recueil et nous les avons décrites à leurs titres respectifs.

La pièce *Marthe le Hayer*, ainsi que *Filon* et quelques autres morceaux satiriques de Corneille Blessebois ont été réimprimés dans les différentes éditions de la *Bibliothèque d'Arétin*, recueil qui a encore paru sous le titre *Le Cabinet d'amour et de Vénus*.

On attribue parfois à Blessebois une *Relation d'un voyage de Copenhague à Brême*, en vers burlesques, qui a eu plusieurs éditions sous des titres différents, et *la Comtesse d'Olonne*, comédie que l'on attribue généralement à Bussy-Rabutin.

M. de la Sicotière possédait le manuscrit d'un libelle de Corneille Blessebois intitulé *Aventures du parc d'Alençon* et composé vers 1670, où l'on trouve la description du parc, en vers, que voici :

Ici des arbres renversés,
Vieux restes des siècles passés,
Laissent voir de vides espaces ;
Là des troncs de mousse couverts
Non moins anciens que l'univers
De leur vieille fraîcheur n'ont plus rien que les traces.

D'un côté, des arbres penchants
Semblent menacer les passants
De leur ruine toujours prête,
Et le ciel même assez souvent
Semble prêt par un coup de vent
D'achever les débris de leur tremblante tête.

Différentes œuvres de Corneille Blessebois ont été réimprimées au cours du XIXe siècle, soit par l'éditeur Poulet-Malassis, qui était d'Alençon, et c'est la ville où Blessebois trouva ses premières aventures, soit par l'éditeur Gay, soit par M. Cléder, soit par Mme Marc de Montifaud, soit par d'autres.

LE RUT

OU

LA PUDEUR ÉTEINTE

Leyde, 1676.

PRÉFACE

Lecteur,

Tu trouveras de quoi te divertir dans ce livre, ou tu n'es pas facile à contenter. Ne t'en rapporte pas toutefois à mon sentiment; les pères sont fous de leurs enfants, et les auteurs de leurs ouvrages. Mais la dépense n'est pas grande, et deux escalins (1) qu'il t'en coûtera, pour cette bigarrure, ne valent pas le papier. D'ailleurs, que sais-tu, cher lecteur, si Mlle de Scay, à qui tu feras la cour par ce moyen, ne deviendra point amoureuse de toi? Elle a encore quelque monnaie qui ne t'incommoderait pas, et que tu ne lui trouverais plus, si j'avais voulu continuer d'être comme à toi,

Lecteur,

Très humble serviteur,

P.-C. B.

(1) L'escalin de Hollande valait 0 fr. 52 cents, 91 centimes de notre monnaie.

A MADEMOISELLE DE SCAY

Mademoiselle,

L'ingratitude est le plus noir de tous les crimes, et j'estime avoir lu quelque part que les dieux descendirent un jour sur la terre pour en prendre vengeance. Ainsi trouvez bon, je vous prie, que je me tire de pair de ceux qui nourrissent ce serpent dans les sombres replis de leurs âmes, et que, pour reconnaissance du diamant que vous me donnâtes, de la plus obligeante manière du monde, lorsqu'à la faveur de votre masque vous sûtes venir dans la prison d'Alençon vous soumettre à ce malheureux priape que vous avez encore dû, depuis, courir deux ans sans l'attraper, je vous offre cette petite veille de ma muse qui se souviendra éternellement de ce jour-là. Ne pensez pas, mademoiselle, que je puisse me flatter de m'être acquitté, par ce léger présent, d'un bien que je publie sans cesse et dont j'ai donné des mémoires à la courrière de tout l'univers. Non, non, ma gratitude étend plus loin son empire, et je vous proteste avec vérité qu'il n'y a point de genre de vers dont je n'aie exalté cette admirable franchise. Je composai encore dernièrement une petite comédie dont je vous fis la principale héroïne,

et qui s'intitule : *le Bordel de mademoiselle de Scay, ou Marthe Le Hayer ;* et de peur qu'on ignorât que vous en êtes le lubrique sujet, j'ajoutai : « cousine germaine de l'auteur des *Palmes du Juste,* premier fripon de notre siècle, et issue de germain du procureur du roi d'Alençon, surnommé, par excellence, le pou de la ville. » Mais comme je vous y ai tracée avec toute cette effronterie qui vous est naturelle et qui fait lever les épaules aux honnêtes personnes de votre sexe, s'il s'en trouve, quelques-uns de mes amis m'ont détourné de lui faire courir le hasard de l'impression et m'ont mis devant les yeux la rougeur que je causerais à votre modestie qui paya le tribut à la Parque entre les mains du marquis de Courcelles, il y a plus de dix ans, s'il arrivait que le destin le conduisît un jour dans votre cabinet. J'espère toutefois franchir le pas et vous donner enfin de plus sincères marques du zèle qui m'anime et qui me fait porter inviolablement la qualité,

Mademoiselle,

De votre très humble et très obéissant serviteur,

P.-C. B.

Le Rut

PREMIÈRE PARTIE

L'Aurore commençait à gratter aux portes de l'Orient quand Céladon, qui était depuis quelques jours prisonnier à Alençon, vit entrer dans sa chambre une jeune demoiselle dont les yeux, quoique petits, jetaient une lumière d'autant plus vive que le lieu était un peu obscur. Son teint effaçait les lis et le jasmin ; les roses n'avaient rien de comparable au vermeil de sa divine bouche ; ses dents étaient blanches, si bien rangées et tellement égales, que cette seule partie avait de quoi produire de l'amour dans une âme moins sensible que la sienne ; ses cheveux d'un blond châtain étaient répandus par boucles sur ses joues, et sa coiffure à la turque était artistement ordonnée et ne laissait rien à souhaiter de plus. Sa

gorge était d'albâtre, et son sein négligemment ouvert offrait à la vue des charmes tout à fait puissants ; sa taille était médiocre, non moins engageante que dégagée, et si majestueuse, qu'encore que sa beauté n'eût pas été relevée par la propreté d'une simarre de satin blanc enrichi d'un passement d'or, dont elle avait ce jour-là sacrifié aux Grâces, Céladon n'aurait pu se défendre de la recevoir à bras ouverts. Il se disposait à lui témoigner sa surprise, lorsque cette adorable divinité visible le prévint en ces termes : « Je sais bien, lui dit-elle d'un air tout galant, que ma visite a de quoi vous étonner, et cette liberté que je me donne de vous venir voir sans avoir le bien de vous connaître que par le bruit qui se répand partout de vos rares attributs n'est pas sans doute si petite qu'elle n'ait pu suspendre quelque temps l'intention que j'en avais formée ; mais enfin, cher Céladon, je n'ai pu résister davantage au désir que j'ai de vous voir et de vous aimer ». Un peu de modestie qui n'eut pas long règne l'interrompit en cet endroit, et cependant Céladon prit ainsi la parole : « Je ne me plaindrai plus de ma mauvaise destinée, puisque sa barbarie reçoit une heureuse intermission par le bien imprévu de votre charmante vue, et que votre bonté me vient de donner à connaître que je suis maintenant le plus fortuné de tous les hommes. Oui, miraculeuse beauté, votre présence est un soleil efficace, qui dissipe les nuages qui voilaient mes plaisirs, et je recouvre par votre secours

mille fois plus de biens que je n'en perdis sous les ruines de ma liberté. Veuillent les justes dieux que mes chaînes durent éternellement, si la continuation des délices que je goûte ne m'est pas déniée, et s'il m'est permis d'espérer que ce ne sera pas ici la dernière fois que vous apporterez le jour dans ce temple de la plus obscure de toutes les nuits. »

— Je voudrais, reprit Dorimène, qu'il me fût libre de vous tenir compagnie dans un lieu où ma conversation vous pourrait épargner les fâcheuses réflexions de votre eslavage ; mais j'ai des parents qui ne me pardonneraient jamais cette hardiesse, et leur vertu est si délicate que j'en aurais sans doute beaucoup à souffrir si les pas que je viens de faire ne leur étaient ignorés. Mais comme mon cœur ne se règle que par les puissances dont il est entraîné et que ces puissances ne sont autre chose que les insignes attraits dont vous épuisâtes la nature, je veux bien, Céladon, si toutefois la chose est digne de vous être offerte, consentir à ne l'éloigner jamais de vous, et vous faire un innocent sacrifice de ses premières ardeurs et de ses vœux tout passionnés et tout tendres. » En achevant ce discours, elle poussa un soupir qui persuada entièrement Céladon qu'il en était idolâtré, et comme elle était un but où les plus fiers auraient été glorieux de donner, il se sut bon gré de l'avoir assujettie Et s'étant relevé de terre, où il s'était agenouillé à son abord pour lui pré-

senter un siège : « Non seulement, s'écria-t-il, j'accepte avec chaleur cette offrande sublime, mais aussi j'ose vous conjurer, par la grandeur de votre mérite et par les miracles de vos perfections, de m'en donner quelques témoignages, afin que je cesse de douter d'une possession où les dieux seulement ont droit d'aspirer. Je suis difficile à persuader, et je courbe tellement sous le faix de mes disgrâces que je n'ose me figurer que mon sort me veuille laisser jouir des félicités dont vous me voulez être prodigue. Apparemment, digne et vénérable objet vers qui mon inclination se tourne entièrement, que la déité qui vous a conduite dans ces ténèbres n'a pas oublié de vous apprendre que le silence en est le seigneur, et la discrétion l'inséparable compagne. Ici les bienfaits sont ensevelis dans l'oubli aussitôt qu'ils ont reçu l'être, ou s'ils poussent des germes d'immortalité et de reconnaissance, ce n'est que dans l'esprit de l'heureux favori sur qui on les répand. Ici l'on ignore l'usage de la langue, et le secret est si fort attaché au salut de l'homme qu'on ne le saurait divulguer sans s'enfoncer le poignard dans le sein. Ainsi vous n'avez point d'obstacle légitime à opposer au contentement dont je demande que vous souteniez ma vie contre qui tant de traverses ont déployé leur insolence, et qui se rendra infailliblement à leur opiniâtreté, si vous n'en rétablissez la trame dans la douceur de vos vivifiantes caresses. »

Le discret Céladon parla si tendrement,
Il exprima si bien son amoureux tourment,
Il vanta tant l'éclat de sa nouvelle chaîne
Et les attraits de Dorimène,
Qu'enfin après quelques moments,
Cette bergère toute humaine
Lui donna le plaisir des derniers enjoûments.
Il mit sa bouche sur la sienne,
Où demeurant pâmé de l'excès du plaisir,
Il passa son premier désir,
Et comme l'E... dans Vienne,
Il se sentit de mollesse saisir.
Mais ensuite, ainsi que l'abeille,
Quand le printemps renaît, vole de fleur en fleur,
De même Céladon, de merveille en merveille,
Eut bientôt promené son amoureuse ardeur.
L'amour, à deux ou trois reprises,
Se signala dans leurs embrassements,
Et leurs âmes enfin, des mêmes feux éprises,
Se soûlèrent au miel de leurs enlacements.

Après qu'ils se furent ainsi témoigné leur mutuelle affection, Dorimène, qui se trouvait bonne marchande de la réception de Céladon, lui en témoigna sa gratitude le plus tendrement qu'il lui fut possible. Mais pour ne pas le laisser dans la pensée qu'il avait pu concevoir que sa facilité venait de la perte qu'elle avait déjà faite de sa pudeur aux approches d'un autre amant, elle jugea à propos de lui protester de nouveau qu'elle avait été vaincue par la force de ses charmes contre lesquels il n'était pas aisé de se raidir.

Mais à peine avait-elle ouvert la bouche pour en entamer le discours qu'elle fut interrompue par l'abord de deux inconnues qui entrèrent dans la chambre de Céladon sans ôter le masque (1), combien qu'elles eussent levé la palle de leur effronterie, et qui s'assirent sur son lit, sans autre forme de cérémonie. Cette nouvelle compagnie la chassa, de sorte que Céladon ne sut rien de l'histoire de cette jeune fleur qu'il venait de cueillir, sinon qu'en la reconduisant jusques au guichet, elle eut le temps de lui dire qu'elle était l'une des filles de M. Le Sage; que naturellement on l'appelait Martichon, mais qu'elle avait abandonné cette qualité rampante pour celle de Dorimène, qui lui semblait plus belle, et dont la douceur convenait mieux à celle de ses grâces. Nos deux amants prirent ainsi congé l'un de l'autre,

Et se jurèrent tour à tour,
Elle par Céladon, et Céladon par elle,
Une foi constante et fidèle,
Tant qu'ils respireraient le jour.

Dans un autre temps, Céladon aurait monté les degrés de sa chambre quatre à quatre, dans l'impatience d'aller trouver les deux inconnues qu'il avait laissées; mais Dorimène avait un peu modéré l'excès

(1) Il était de bon ton pour les dames, à cette époque, en France, de sortir masquées. Cet usage fut probablement importé d'Italie lors de l'arrivée de Catherine de Médicis.

de sa vigueur, et tout jeune et vaillant qu'il était au doux exercice de Cyprine, il s'était emporté dans ses caresses jusqu'à perdre haleine, et ne regagna sa chambre qu'à pas de vieillard. A peine y fut-il entré que celle des deux masques qui semblaient avoir de l'empire sur l'autre lui fit signe de la main de venir s'asseoir auprès d'elle, et dès qu'il lui eut obéi avec une grâce qui lui était naturelle, elle prit ainsi la parole : « Si je ne lève pas le masque, lui dit-elle, ce n'est pas que je ne sache de l'air dont on vit dans le monde, ni que j'ignore qu'il n'y a point de rang qui puisse affranchir celle qui l'occupe des civilités qu'on doit à la plus parfaite image que nous ayons sur la terre du dieu qui captiva autrefois Climène et qui fut cause, par sa poursuite, que Daphné fut convertie en laurier. Mais, Céladon, la hardiesse où je m'échappe contre les lois de la retenue qui m'a acquis quelque bruit parmi le sexe m'a suggéré cet unique moyen de vous venir assurer de mes services et de plaindre avec vous la dureté de vos injustes parents qui ne rendent pas à ce qu'ils ont de plus précieux et de mieux formé, tant pour les excellentes parties du corps que celles de l'esprit, tout le secours que le sang seulement, sans autre raison, en devrait tirer. Lorsque le bruit de vos rares qualités m'eut ouvert le cœur à une compassion dont je ne me repentirai jamais, je me déterminerai à vous venir offrir ma bourse, dans un équipage qui vous pût dérober ma connaissance, et

si vous ne dédaignez pas l'encens que je vous viens brûler, et que vous puissiez vous contenter de ma possession sans me connaître, je vous proteste, Céladon, de vous rendre tous les jours une visite et d'essayer à vous démêler des caprices de votre injurieux destin. Cette fidèle personne, ajouta-t-elle, en lui montrant sa compagne, est une marchande de cette ville, dont toute la boutique est à votre disposition, et qui, brûlant de posséder le bien de votre vue, m'a conjurée, sachant le dessein que j'avais, de l'amener avec moi. »

Céladon, enchanté d'une telle tendresse,
Par deux ou trois soupirs exprima son transport
Et connut alors que son sort
Le destinait aux feux de plus d'une maîtresse.
Il s'efforça de lui faire caresse,
Il harangua tout bas sa mourante vigueur,
Il rappela cette bouillante ardeur
Qui souverainement régnait en sa jeunesse,
Et promit tant de bien à son fidèle cœur
Qu'enfin il en resta vainqueur.

Amarante, c'est le nom de cette généreuse galante, de même que Marcelle est celui de la jeune marchande, Amarante, dis-je, attendait la réponse de Céladon, et voyant qu'il restait muet : « Serait-il possible, lui dit-elle, que vous fussiez insensible aux propositions que je viens de vous ouvrir? Auriez-vous bien si peu de considération pour votre repos que d'en négliger les

soins que j'y veux apporter? Ah! Céladon, que je serais malheureuse s'il en était ainsi, et que votre réputation serait fourbe si vous rejetiez le service des dames et le dessein que j'ai de me ranger sous vos fers! Combien que, pour les raisons que je vous ai dites, mon visage soit assez bien voilé pour vous dérober les traits qui le composent, peut-être ne sont-ils pas toutefois si faibles qu'ils ne pussent faire quelque impression sur votre âme si la vue en était permise.

— Ah! que vous êtes injuste, repartit promptement Céladon, que le silence fatiguait déjà, si vous avez cru que j'ai une âme capable de résister aux charmes dont vous l'avez conquêtée! Non, non, adorable beauté, je vous aime sans vous connaître, et pour vous dire plus, je vous adore, et je vous confesse que si vous n'êtes pas une divinité immortelle, au moins en avez-vous toutes les adorables parties. Mon silence n'est pas si condamnable que vous feigniez de le croire, et ce n'est pas une petite merveille que j'aie pu si promptement recouvrer la parole, puisque la surprise et l'admiration où m'ont plongé les augustes appas dont vous êtes revêtue m'en devrait avoir interdit l'usage pour jamais. J'accepte vos bontés, quoique je m'en reconnaisse indigne, et je mériterais sans doute la continuation de ma mauvaise fortune si je refusais les largesses d'une divinité, qui, je pense, est venue exprès du ciel pour allonger la quenouille

des Parques qui filent mes jours, maintenant dignes d'envie. Je ne vous demanderai pas ce qui vous peut avoir inspiré cette charité; je sais bien que vos yeux, dont la puissance n'a pas de limite, n'auront pu découvrir les ennuis que ces sombres endroits versent continuellement sur moi, sans en corriger la malignité au sucre de votre divine présence. Et vous, continua-t-il, en se tournant vers Marcelle, et vous, son obligeante compagne, que ne dois-je point à vos bontés et à l'envie que vous ayez eue de voir un prisonnier qui n'aurait point de parallèle en misère sans l'honneur qu'il reçoit de votre visite? »

Marcelle le regarda d'une façon si tendre et si passionnée qu'elle lui fit juger qu'elle brûlait d'un autre désir que celui d'une simple visite; et comme elle se disposait à répartir à sa civilité, son masque, qu'elle tenait avec les dents, lui tomba de la bouche et fit briller aux yeux de Céladon l'éclat d'une beauté qui surpassait incomparablement celle non seulement de Dorimène, mais aussi de toutes les bergères d'Alençon.

Ce nouveau spectacle n'eut pas moins de quoi charmer notre prisonnier qu'il sut vivement troubler Amarante.

Elle crut avec justice que de semblables attraits seraient funestes aux inclinations que l'ignorance où était Céladon des siens qui commençaient à sortir de la carrière de leur printemps aurait pu former en lui,

et si son déplaisir n'opéra pas ses dangereux effets sur-le-champ, il est constant que sa cruauté n'en fut que plus tyrannique.

Cependant Marcelle revint du silence que cet accident imprévu, à ce qu'elle disait, mais exprès selon mon sens, lui avait causé, et s'expliqua à Céladon en des termes si éloquemment amoureux

Que son cœur, incertain du choix qu'il devait faire,
Chercha longtemps par quels moyens
Il pourrait cueillir tant de biens
Sans irriter et sans déplaire
Ces anges qui venaient honorer ses liens :
« Puis-je abandonner Amarante
Dont les attraits sont peut-être pareils
A ceux de la beauté charmante
Dont je découvre les soleils ?
Dois-je aussi de cette dernière,
Dont les appas se sont manifestés,
Pour n'adorer que la première,
Laisser les intérêts de mes sens enchantés ?
Non, non, dit-il, astres des belles,
J'ai le cœur assez grand pour loger vos attraits ;
Je ne consentirai jamais
Que de si beaux objets sortent de mes ruelles.
A toutes deux mon cœur est engagé,
En deux parts Amour me divise :
L'une a pris d'abord ma franchise,
Et l'autre sous ses lois m'a promptement rangé. »

Les choses se passaient ainsi dans son âme, lorsque

le concierge le vint avertir que Le Hayer, procureur du roi du lieu, fameux fripon et grand scélérat demandait à parler à lui.

Ce fut à son amour un cruel coup de foudre.
Toutefois ce malheur le tira d'embarras,
Car à quoi se pouvoir résoudre
Sur le choix délicat de leurs divins appas?

De sorte qu'il se fallut séparer sans en venir au doux moment; mais Amarante, qui aurait plutôt consenti à perdre la vie qu'à laisser écouler la journée sans se faire appliquer la marque de Céladon, lui promit de revenir dans peu de temps; et Marcelle lui dit à l'oreille, sans être aperçue d'Amarante: « Cher Céladon, vous m'aurez à dîner. »

Céladon n'eut pas plutôt entretenu Le Hayer sur quelques affaires qui le regardaient, qu'ils se séparèrent aussi bons amis que l'incompatibilité de la vertu du prisonnier avec les mauvaises qualités de l'autre le permit. Et comme Céladon remontait en sa chambre, une jeune créature lui présenta ce billet, avec une bourse tissue des plus beaux cheveux de l'univers; et l'ayant ouverte, il y trouva ces mots:

Billet de Dorimène à Céladon.

« Je vous conjure, mon très cher Céladon, d'accepter ces dix louis. L'état présent de votre fortune m'a fait

prendre cette liberté qui, dans une autre saison, ne serait pas pardonnable. Je sais que vous avez du bien, mais vous n'êtes pas majeur, et vos parents tiennent la bride courte à votre dépense. Souffrez donc, s'il vous plaît, que je vous donne cette légère preuve des services que je voudrais être capable de vous rendre (1); conservez, si vous m'aimez, ces cheveux, et surtout soyez faitement persuadé qu'il n'y a rien au monde où je me porte volontiers pour entretenir en l'honneur de votre amour la trop heureuse Dorimène. »

Céladon trouva le procédé de Dorimène si honnête et si à propos qu'il lui en marqua ainsi sa reconnaissance :

Réponse de Céladon à Dorimène.

« J'ai peu mérité tant de bontés, adorable mignonne, et c'était assez pour me rendre sans pareil, que vous eussiez répandu sur moi l'honneur de votre choix, sans ajouter de nouvelles faveurs à cette première. Toutefois, j'accepte ce présent, mais ce n'est que dans la pensée où je suis de faire tirer votre divin portrait, afin d'avoir toujours devant les yeux et pour fidèle témoin de mon amour l'unique beauté dont mon

(1) Il était de bon ton, avant la Révolution française, chez les gens riches, de subvenir aux besoins des gens de lettres, soit en les pensionnant, soit en payant les éditions des œuvres qu'ils vous dédiaient.

cœur respire la loi. Et quant aux beaux cheveux de votre bourse, je les veux porter à côté du siège de ma vie, comme un scapulaire religieux de la dévotion que j'aurai éternellement à vous adorer. Adieu, ma chère, je vous attends ce soir avec une impatience indicible, et je vous jure avec vérité que vous ne pouvez, sans altérer ma santé, remettre à demain le bien que Céladon se promet de votre vue. »

Céladon donna charge à la jeune Mercure de rendre bien fidèlement sa réponse à Dorimène, et pour l'engager à leur service, en cas que leur amour subsistât, il lui donna un baiser sur la bouche, qu'elle reçut avec un contentement qui parut incontinent sur son visage.

Cependant Amarante était déjà de retour, et sa diligence fit connaître à Céladon qu'il ne l'avait pas légèrement blessée. Aussi dois-je ici confesser qu'il n'était pas d'une beauté commune, et que la régularité de ses traits l'avait rendu tout à fait charmant. Il avait l'esprit agréable; son courage était connu, et si son acquis n'avait pas les pères de famille pour partisans, du moins les jeunes gens de la première volée le regardaient comme un des principaux membres de leur corps. Il avait le secret de s'insinuer dans le cœur des plus farouches, et j'ose dire, sans crainte d'être dédit par ceux qui savent l'histoire de sa vie, qu'il a vu plus de quarante filles, en une demi-année, combattre les premières places de sa chaîne. Il composait

des vers avec une facilité admirable, et ses billets étaient ordinairement semés de tant de galanteries

Que les beautés, à leur lecture,
Passaient souvent et la nuit et le jour,
Et glissaient dans l'appas de la douce torture
Par l'enjolivement qu'il donnait à l'amour.

Les premières paroles que lui dit Amarante furent : « Nous sommes seuls, cher Céladon, et mes yeux qui n'ont point ici de rivaux peuvent vous considérer à leur aise et recevoir le doux écoulement de vos charmes. Mais, dieux ! continua-t-elle, que les hommes de ce siècle sont retenus et que je suis malheureuse de ne pouvoir attirer de votre bouche les choses que la mienne vous dit de la part de mon cœur ! »

« Ah ! serez-vous toujours cruelle !
Lui répartit l'amoureux Céladon.
Que n'attribuez-vous à l'excès de mon zèle
Un crime dont j'aurais plus aisément pardon?
Connaissez mieux votre pouvoir, ma belle :
Je mets entre vos mains mon âme à l'abandon. »
Pendant quelque temps ils se turent,
Et leurs cœurs, à leur tour, dans leurs divins accès,
S'entretinrent avec excès
De certaines douceurs qui durent
Ou du moins qui doivent durer
Autant que la nature même,
Ou jusqu'à ce que la mort blême
Ait le pouvoir de nous en séparer.

Déjà par deux fois revenue
De l'enthousiasme amoureux,
Amarante formait des vœux
Pour une troisième venue.
Elle y conviait Céladon
D'une aimable et tendre façon,
Par des soupirs tout remplis de tendresse ;
Ses bras qu'elle lie à son cou
Semblaient lui dire : « Encore un coup,
Encore un petit coup de fesse ! »
Céladon était énervé,
Et voulait s'arracher des bras de sa maîtresse,
Mais quand il eut un peu rêvé,
Il trouva l'action tigresse,
Et rappelant de sa vivacité
La défaillante pécheresse,
Il lui donna le petit coup de fesse
Dont elle avait nécessité.

Amarante, qui voulait reconnaître la peine que Céladon avait prise pour elle, tira un diamant de prix qu'elle avait au doigt et lui en fit présent, et après s'être mutuellement réitéré l'éternité de leur flamme, la gaillarde prit congé de lui,

Et marchant la tête baissée
Alla dans leur étui remettre ses appas,
Sans faire le moindre faux pas.
Tant elle avait été soigneusement graissée.

Céladon était encore hors d'haleine lorsqu'il vit paraître Marcelle ; cette jeune femme avait les yeux de

la couleur du ciel, le nez aquilin et le visage long; ses sourcils étaient aussi bien rasés que ceux d'une Vénitienne; sa bouche était extraordinairement petite, et la neige de ses dents opérait des effets si puissants sur l'âme du monde qu'elle prenait un soin extrême à les rendre toujours visibles. Sa taille était grande, et son port si majestueux que ceux dont elle n'était pas connue la prenaient aisément pour une femme de qualité. Elle avait surtout la plus belle main qui se puisse dire, et semblable enfin à celles que les plus habiles peintres ont coutume de peindre à l'amante de Céphale. Cette mignonne n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur Céladon, qu'elle connut le pauvre état où il était, et peu sortable au dessein qui l'avait conduite chez lui. Et pour s'instruire du sujet d'un si soudain changement : — « Qu'avez-vous, lui dit-elle, que vous me semblez plus mort qu'en vie, vous en qui je remarquais tantôt une santé si parfaite? » Céladon, qui cherchait à lui couvrir la véritable cause de sa faiblesse : « Pouvez-vous, lui répondit-il, bel ange, demander une chose que vous ne devez pas ignorer, puisque vous en êtes la source, et pensez-vous, en bonne foi, qu'après vous avoir si promptement perdue, j'ai dû conserver une gaieté dont votre seule vue avait allumé mon visage? — Non, non, Céladon, reprit Marcelle en riant, vous déguisez; et s'il était vrai que j'eusse pu causer votre tristesse par mon départ, ma présence aurait maintenant le crédit de rappeler ce

premier enjouement que vous voulez en vain attribuer à l'effet de quelques faibles qualités dont la nature me partagea au hasard. Confessez bien plutôt que la belle masquée vous occupe, et qu'elle seule a le droit de vous charmer. — Arrêtez, injuste et toute aimable bergère, interrompit Céladon ; ne poussez pas à bout un fugitif qui se jette de toute la puissance de son âme dans le dédale de vos perfections. Il est vrai que la masquée (car si elle est belle, je ne le puis savoir, puisque je ne l'ai pas vue), il est donc vrai, dis-je, que son port qui n'a rien de plus grand que le vôtre, et que la douceur et l'amoureuse énergie de ses discours m'ont d'abord attiré les esprits à leur contemplation, mais... — Je vous entends, interrompit à son tour la perçante Marcelle. Vous m'aimez, n'est-ce pas, et vous voulez que je croie que mon masque, en tombant de ma bouche, vous a découvert des plaisirs où vous ne serez pas fâché de donner ? Eh bien ! nous le verrons. » Céladon fut pris sans vert, et il jugea bien qu'il fallait tirer l'oiseau de la cage pour le divertissement de cette troisième curieuse ou chercher une excuse légitime à la justification de son impuissance.

Il eut beau pousser des soupirs,
Il ne satifit pas Marcelle ;
Cette friande jouvencelle
Ne se payaït point de désirs
Et n'était pas du rang de celle
Qui ne se fait jamais baiser qu'à des zéphirs.

Mais parce qu'il était déjà midi sonné, et qu'elle s'était conviée à dîner avec lui, Céladon commanda qu'on servît, espérant que le temps lui rendrait les forces que l'amour lui avait empruntées.

Mais pendant le cours du repas,
Marcelle fut ainsi qu'une jeune génisse
Qui, dans son amoureux caprice,
Lèche l'herbette et ne l'arrache pas.
On servit le dessert ensuite,
Où sans doute il ne manquait rien,
Et par son Céladon Marcelle fut induite
A goûter de son bon-chrétien,
Que recélaient des flots de sucre de Madère :
« Ce sucre, lui dit-elle, est fort bon et fort beau,
Mais il n'a pas de quoi me plaire
Comme un autre meilleur qu'on trouve en certaine eau,
Et dont vous n'avez pas, je pense,
Force cornets dedans votre dépense.

Ce reproche fit rougir Céladon, et il se repentit vingt fois d'avoir donné à Dorimène et à la masquée, avec tant de profusion, un divertissement qu'il jugeait devoir plus légitimement à cette dernière. Mais comme ce genre de plaisir est un bien qu'on ne saurait reprendre quand on l'a une fois accordé, il fallut qu'il s'en consolât et fît en sorte de trouver le secret de désabuser Marcelle du soupçon où sa lenteur à la satisfaire l'avait fait tomber. C'est pourquoi, après avoir commandé qu'on desservît.

Il approcha l'adorable Marcelle,
Il s'assit mollement sur elle,
Et sur son teint de rose et de lis
Il promena longtemps sa lascive prunelle
Dont les rayons paraissaient affaiblis ;
Et puis portant sa bouche criminelle
D'avoir jusque-là différé,
Sur la bouche et les yeux de cette aimable belle,
La renversant après, d'une façon nouvelle,
Dessus son lit d'œillets paré,
Le mal fut bientôt réparé.
L'on m'a dit, et cela peut être,
Qu'Alcidon la baisa trois fois ;
Pour moi constamment je le crois,
Car je sais qu'il travaille en maître.
Ceux-là dont l'incrédulité
Sur cette matière s'épanche
S'en peuvent éclaircir avec impunité ;
J'estime Marcelle assez franche
Pour leur dire la vérité.

Quoi qu'il en soit, Marcelle sortit très satisfaite ; et le soir même elle envoya un tailleur chez Céladon prendre la mesure d'un habit très galant qu'il vêtit deux jours après.

Lecteur, reprends un peu haleine :
La prose n'est pas mon talent ;
Mon style en vers est plus coulant
Et me donne bien moins de peine.
Dans quelque temps j'achèverai
Cette imparfaite historiette,

Où peut-être je t'apprendrai
Certaine intrigue assez secrète.

ÉGLOGUE

Sous un tendre alizier à qui le doux printemps
Avait déjà rendu ses embellissements,
Et sur qui Philomèle, en beaux accents fertiles,
Dégoisait tristement sa douloureuse bile,
Sur l'herbette émaillée, étendu mollement,
Le trop jaloux Lubin soupirait son tourment,
Et laissant ses brebis errer à l'aventure,
Préparait un discours d'une étrange nature
Contre l'ingratitude et le manque de foi
Dont il taxait Toinon qui lui donne la loi ;
Lorsque cette bergère, et fidèle et constante,
Qui n'avait rien commis d'indigne d'une amante,
Qui soupirait pour lui la nuit comme le jour,
Dont l'unique plaisir naissait de son amour,
Et qui n'aurait enfin pu passer la journée
Sans voir l'injuste objet dont elle est soupçonnée,
Après avoir mêlé ses moutons dans les siens,
Et flatté de la voix et de la main ses chiens,
D'un art plein de douceur vint à l'accoutumée,
S'asseoir près du flambeau dont elle est allumée.
Elle lui dit vingt fois : « Mon cher Lubin, bonjour ;
Bonjour, unique objet de mon fidèle amour ;
Bonjour, mon doux souci, bel aimant de mon âme ;
Doux appas de mon cœur, cher souffle de ma flamme,
Pour qui seul je languis, je brûle et veux mourir,
Sans qui rien ne saurait m'aider ni secourir,

Et dont les traits divins, qu'on ne saurait décrire,
Ont porté dans mon sein un désiré martyre. »
Mais voyant qu'à ces mots, qu'un sourd aurait ouïs,
Son berger répondait par des pleurs inouïs,
Et ne devinant pas d'où procédait sa peine :
« Quel chagrin règne en toi, forgeron de ma chaîne,
Lui dit-elle en portant la main dessus son front ;
Ta langueur est subite et ton ennui bien prompt.
Serait-ce que peut-être un loup, dans sa furie,
Aurait porté sa dent parmi ta bergerie ?
Te serait-il bien mort cette nuit, l'agnelet
Dont la mère malade est ingrate de lait ?
Ou ton joli pinson, en brisant son servage,
Ne s'est-il point sauvé par les trous de sa cage ?
Mais quoi ! tu ne dis mot ; réponds, malicieux ;
Je ne puis deviner ta peine à voir tes yeux.
Hélas ! de quel soupçon tu me rends alarmée !
N'est-ce point qu'en ton cœur je ne suis plus aimée ?
Que, perfide et léger, tu cours au changement
Et dresse à mon amour un fatal compliment ?
Pourrais-tu bien penser à quelqu'autre bergère,
Et fouler, loin de moi, l'herbette et la fougère ?
Et vous souffririez-vous, grands dieux, qu'en nos hameaux
Quelqu'un osât éteindre en nous des feux si beaux ?
Ou, s'il en est ainsi, comme cela peut être,
A quel dessein, hélas ! les avez-vous fait naître ?
Retire-moi, Lubin, de ce doute mortel,
Vante-moi promptement ton amour immortel,
Car si dans le venin d'une telle pensée
Mon âme plus longtemps demeurait abaissée,
Tu me verrais sécher sous le poids de mes fers,
Comme un troupeau qui voit un sorcier de travers. »

En distillant le miel de ces douces paroles,
Que le jaloux berger pensait être frivoles,
Elle voulut payer par un gage parfait
Le tort qu'elle estima que son soupçon eût fait,
Et déjà s'avançant (que n'était-ce la mienne!)
Elle voulait coller sa bouche sur la sienne,
Quand d'un regard affreux et que les ours aux bois
Ont cent fois plus humain et plus doux mille fois,
Ce bizarre amoureux que cette brebis flatte
Lui glaça tous les sens de sa réponse ingrate :
« Cruelle, lui dit-il, crois-tu duper mon cœur
Du sucre venimeux de ta feinte douceur?
Ne meurs-tu point de honte? et ta flamme banale
Veut-elle encor longtemps de mon ardeur égale
Abuser l'innocence et la fidélité,
Et voiler les défauts de ta légèreté?
Ce n'est plus le soupçon qui cause mes alarmes,
Mon cœur est attaqué par de plus fortes armes,
Et mes yeux m'ont appris, dans ce sinistre jour,
Que je suis le jouet de ton fatal amour;
De quoi m'entretient donc ta langue criminelle?
Pourquoi donc de tes yeux la trompeuse prunelle
Cherche encor en la mienne un favorable accueil?
Ne viens-tu point peut-être insulter à mon deuil?
Ou bien, applaudissant à ta nouvelle offense,
Redoubler ma douleur aux coups de ta présence?
Je croyais sous tes lois mon destin sûrement
Et je me reposais sur ta foi bonnement,
Ne m'imaginant pas que ton âme volage
Dût follement briser notre amoureux servage;
Mais que je me trompais, ô ciel! et que mon sort
Sur cette étrange mer m'a jeté loin du port.

Perfide, ne crois pas qu'une semblable plainte
Procède du chagrin de voir ta flamme éteinte;
Ta lâche trahison me laisse sans amour,
Et je voudrais t'avoir prévenue en ce tour.

TOINON

Dites-nous le sujet qui si fort vous transporte.

LUBIN

Tu ne mérites pas le courroux qui m'emporte,
Mais enfin tel qu'il soit, crois qu'il n'est pas léger,
Puisqu'il m'a de tes fers déjà su dégager.

TOINON

Il est d'autres bergers.

LUBIN

Il est d'autres bergères.

TOINON

Qui seront plus constants.

LUBIN

Qui seront moins légères.

TOINON

Qui sauront mieux connaître un cœur comme le mien.

LUBIN

Qui sauront mieux serrer les nœuds de leur lien.

TOINON

De qui l'esprit mieux fait couvera plus d'hommage.

LUBIN

De qui plus de pudeur donnera moins d'ombrage.

TOINON

Et de qui les accès jusques à leur fureur
Ne porteront jamais l'audace de leur cœur.

LUBIN

Et de qui la sagesse, à nulle autre pareille,
Sera sans rage au cœur et sans puce à l'oreille.

TOINON

Que veut dire ceci ? Méchant, explique-toi.

LUBIN

Va, va, garde tes pleurs pour d'autres que pour moi.
Je suis trop rebattu de ce genre de feintes.
Depuis que mes péchés eurent nos âmes jointes,
Il n'est heure ni jour, minute ni moment,
Que tu ne joues ainsi mon amoureux tourment.
Mais j'ose te jurer par l'astre qui m'éclaire
Et par l'éternité de notre commun père,
Qu'en vain pour m'apaiser...

TOINON

Cruel, n'achève pas,
Ou porte tout d'un coup dans mon sein le trépas.
Ah ! quoi que maintenant ma langue t'ait pu dire,
J'en suis au désespoir et j'ose l'en dédire.
Plutôt que de changer un berger si charmant,
Les hommes régneront au sacré firmament ;
Et les dieux, dépouillés du ciel et du tonnerre,
Viendront honteusement habiter sur la terre.
Apollon changera son superbe appareil
Contre un simple fanal qui préserve d'écueil
Une cité qui vogue à la merci de l'onde,
Lorsque je brûlerai d'une flamme seconde,
Ou plutôt seulement qu'un si lâche dessein
Au nombre de mes vœux se promène en mon sein.

LUBIN

Les dieux, qu'insolemment tu veux rendre complices
Des effets dangereux de tes noires malices,

Seront ainsi que toi parjures et légers,
Passibles aux douleurs en tous lieux étrangers,
Et verront sous leurs pas la mort blême et cruelle,
Lorsque j'aurai croyance à la femme infidèle.

TOINON

Quelqu'un a pris plaisir à se jouer de toi.

LUBIN

Barbare ! oses-tu bien encor parler à moi.
Et ne rougis-tu pas de l'excès de ton crime ?
Un peu d'honneur devrait t'en rendre la victime,
Effacer dans ton sang sa honte et sa noirceur.
Mais, perfide, tu n'as ni honte ni pudeur,
Et sous le beau semblant d'une feinte sagesse,
Tu fais des attentats dignes d'une tigresse.

TOINON

Confonds-moi du récit de ce que j'ai commis,
Et...

LUBIN

Sous ta volonté je ne suis plus soumis.
Je te suis désormais plus froid et plus rebelle
Que ta beauté jadis ne me rendit fidèle.

TOINON

Ai-je à quelque berger donné quelque faveur
Qui t'ait déjà porté la jalousie au cœur ?
Tu connais à peu près de quoi je suis capable.

LUBIN

Oui, je sais ton humeur bénigne et charitable.
En veux-tu davantage ?

TOINON

Achève.

LUBIN

Et ce matin,
Tu n'as pas d'un berger soulagé le mâtin,
Qu'une épine en son pied rendait boiteux et triste?
Et ce chien n'était pas à mon rival Baptiste?
Après l'avoir guéri, tu ne l'as pas flatté?
Ni craché sur son nez, après l'avoir gratté?
Tu n'as pas empoigné plus de cent fois sa queue,
Ni pris plaisir à voir sa garniture bleue?
Tu n'as pas de tes doigts, sur son poil blanc et noir,
Pris certain vermisseau que son heur t'a fait voir?
Et l'appelant mignon, fidèle et sans malice,
Tu ne m'as pas donné de sujets de supplice?
Tu n'as plus rien à dire, esprit trop décevant,
Et ne me pensais pas sans doute si savant;
Mais, de notre bercail, j'ai vu tout le mystère,
Aux rayons clairvoyants de l'amour qui m'éclaire,
Ou du moins de l'amour qui m'éclairait alors,
Mais qui n'échauffe plus ni mon sein ni mon corps!

TOINON

Est-ce tout?

LUBIN

Trouves-tu que ce soit peu de chose
Pour suivre le dessein que mon cœur me propose,
De ne courber jamais sous le faix de ta loi,
De ne danser jamais sous le frêne avec toi,
De maints bouquets divers n'embellir plus ta tête,
Et de te croire enfin une mauvaise bête?

TOINON

Quoi! mon cœur, voulais-tu, voyant cet animal
De qui l'abord flatteur me découvrait le mal,

Qu'aveugle à mille bonds qu'il faisait pour me plaire,
Je lui fisse refus d'une faveur légère?
Ne te souvient-il plus du jour que, dans le bois,
Épouvantant le loup de sa terrible voix,
Il sauva ta brebis que ce traître, en sa rage,
Préparait vainement à son sanglant carnage?
Et s'il est vrai, mon cher, qu'il t'en souvienne bien,
Que pouvais-je moins faire à ce généreux chien?
Ne sais-tu pas aussi que le chien de Nanette
Est fils de ce mâtin et de ma grand'levrette,
Oncle de ton Briffaut, et germain du chasseur
Dont je te fis présent pour gage de mon cœur?
Et qu'ainsi l'intérêt de ces gardiens fidèles...

LUBIN

Va, je reviens, Toinon, de mes frayeurs mortelles
J'ai tort, je le confesse, et je suis un jaloux
Qui mérite l'horreur de ton juste courroux.
Frappe, tonne sur moi ! j'ai mérité ta haine,
Et je suis un ingrat indigne de ta chaîne.
Bel ange, toutefois j'implore ta douceur;
Un fidèle galant est sujet à la peur,
Et mon âme, sans doute accessible à la crainte,
Si je ne t'aimais pas, n'en serait point atteinte.

TOINON

Berger, j'ai l'âme tendre, et tu peux espérer
Qu'un peu de temps sur moi pourra tout opérer.
Le crime à sa longueur assez souvent échappe,
Mais comme tu m'as dit que je tonne et je frappe,
Pour expier ton crime il faut que, de huit jours,
Tu ne me parles point de tes tendres amours;
C'est à ce châtiment que mon courroux s'arrête.

LUBIN

Ne laisse pas tomber ce fléau sur ma tête ;
Ou tu gèles mon sang d'un si subtil poison
Que la seule terreur m'en trouble la raison.

TOINON

Est-ce sincèrement ?

LUBIN

D'une langue fidèle,
Je t'ai toujours dépeint mon amour immortelle.

TOINON

Eh bien ! pour preuve enfin qu'on te veut pardonner.
Que veux-tu ?

LUBIN

Le baiser qu'on m'a voulu donner.

TOINON

Peut-être encore un coup ton humeur dédaigneuse...

LUBIN

Mignonne, ne crains point.

TOINON

Je suis trop généreuse ;
Du moins fais la moitié de ce tendre chemin.

LUBIN

Amour, sois-tu béni, qui m'as tendu la main !

ÉPIGRAMME

Votre parrain était un veau,
Et son ignorance sans bornes,
De vous baptiser chevreau,
Dont vous n'avez rien que les cornes.

RÊVE AMOUREUX

Dans un endroit charmant, éloigné d'un grand mille
Des remparts démolis d'une orgueilleuse ville ;
Sous des arbres sacrés de la bouche des dieux,
Étant le ferme appui de la voûte des cieux,
Où règnent les zéphyrs tous les jours de l'année,
Où la sœur de Progné, du destin condamnée,
Ne trouve point la mort dans les cruelles mains
Du traître émerillon, ni des tendres humains ;
Où l'oiseau laisse au nid sa future famille,
Sans peur que le coucou la chagrine ou la pille,
Pendant que sur les fleurs moissonnant son repas,
Son petit estomac ne la réchauffe pas ;
Où sur la branche sèche, aux rayons de son zèle,
L'on entend les soupirs de l'amante fidèle,
Qui s'immolant au deuil de son défunt époux,
Dans le feu dévorant d'un généreux courroux,
Enseigne de l'amour les leçons merveilleuses
Et montre le chemin aux âmes malheureuses,
Où l'automne, l'hiver et l'été, de tout temps,
Ont immortalisé l'agréable printemps,
Dont les parfums exquis, digne excès de la flamme,
Par un charme secret savent enivrer l'âme ;
Où jadis le déluge, avec ses flots rampants,
Assisté d'Apollon, ne mit point de serpents ;
Où Jupiter, monté sur son aigle cruelle,
Ne foudroya jamais de tête criminelle,
Mais où maintes Philis ont réduit aux abois
Mille obstinés amants à révérer leurs lois ;
Où Cupidon enfin sur le cœur d'une belle
Ayant brisé sa flèche en taille une nouvelle ;

Dans ce noble endroit, dis-je, au bord d'un frais ruisseau,
Dont le cristal liquide est divinement beau,
Reposant dans le sein de ces fleurs immortelles,
Et rêvant aux rigueurs des beautés naturelles,
De l'ange incomparable où mon sein amoureux
Adresse jour et nuit ses respects et ses vœux,
Soupirant ma douleur loin du bruit et du monde
(O Dieu ! que cette plaie en mon âme est profonde !)
Morphée en ses pavots dont il ferma mes yeux
Ayant su renfermer un sort pernicieux,
Me troubla les esprits et m'enchanta l'oreille,
De sorte qu'en dormant je crus ouïr ma merveille
Favoriser mes feux autant qu'elle me fuit
Et me tenir enfin cette douceur qui suit :
« De l'heure du berger jouis, ô cher Corneille ;
Paye à discrétion ton amour non pareille ;
Je t'accorde à présent l'entière autorité
De soulager l'ardeur de ton cœur enchanté.
Je veux te faire voir qu'il est en ma puissance
D'offrir un digne prix à ton obéissance ;
Tant de devoirs rendus, tant de soumissions
Demandent hautement des satisfactions.
Il est juste, prends-en ; je t'aime, je t'estime ;
Faillir avecque toi n'est pas un si grand crime,
Et puis j'estime mieux ne pas tant raisonner
Qu'aux plaintes contre moi ton âme abandonner.
Pour un heureux succès redouble ton courage,
A t'en bien acquitter ton intérêt t'engage ;
Oui, puisque ton bonheur te rangea sous mes lois,
En cet heureux moment prends ce que je te dois ;
Viens cueillir à loisir les fruits de ta victoire,
Un injuste refus ternirait ma mémoire ;

Viens changer en douceur la rigueur de ton sort;
Embrasse-moi, Corneille, embrasse-moi bien fort;
Viens, car plus je t'attends et plus mon feu s'augmente;
Viens te rendre, mon cher, aux bras de ton amante,
Sans craindre que jamais un lâche repentir
Me reproche un délice où j'ose consentir. »
Je me lève à ces mots, et dans la frénésie
Dont cette image vaine a mon âme saisie :
« Babet, quel est le dieu qui, soigneux de mes jours,
Vous conduit en ces lieux avouer mes amours?
Ah! d'où vous vient, lui dis-je, un sentiment si juste?
Mon destin désormais se peut nommer auguste.
Mon bonheur est au port, Babet, puisque mon cœur
Est de mille rivaux le fortuné vainqueur;
Larmes, chagrins, soupirs, cruelle jalousie,
Le plaisir à son tour assaisonne ma vie! »
J'allais poursuivre, hélas! quand mes pieds insolents,
Ministres malheureux de mes désirs brûlants,
Trouvant dans leur chemin mon aimable inhumaine
Qui dormait sur des fleurs proche de Lisimène,
Je tombe, je l'éveille, et sa bouche et son corps
N'échappent qu'à grand'peine à mes hardis efforts.
« Effronté! me dit-elle; eh! d'où vient cette audace!
Quoi! l'amour dans ton sein à la rage a fait place?
Ainsi, ton lâche cœur, traître aux nobles plaisirs,
Couvait secrètement de criminels désirs.
— Mais, cruelle, à mon tour, m'écriai-je à voix haute,
Tu ne te devais pas repentir de ta faute;
Sera-ce donc, hélas! par des tours insensés
Que mes pleurs et mes soins seront récompensés?
Te penses-tu moquer de ma flamme irritée?
Par quel soudain malheur t'ai-je mécontentée,

Que ton volage esprit ne me peut plus souffrir?
Sont-ce là les douceurs que tu viens de m'offrir? »
Elle allait ajouter quelque injure à ma peine,
Quand le hasard permit qu'à son tour Lisimène,
Dont le sommeil profond paraissait immortel,
Dressant à son berger dans son cœur un autel,
Et secondant l'ardeur de son âme ravie,
Protesta de l'aimer au delà de la vie.
Lors ma chère Babet, dont la fidélité
Voyait avec douleur son esprit agité,
Et craignant qu'à la fin cette bergère humaine
Ne m'allât découvrir le secret de sa chaîne :
« Lisimène, debout, lui dit-elle, fuyons!
Ce n'est que trop dormir dans le sein des lions. »
A ces mots s'éveillant et me trouvant près d'elle
Elle fit un tel cri, l'innocente pucelle,
Que m'éveillant de même, et voyant mon erreur,
J'eusse enfin sur moi-même éprouvé ma fureur.
Si, tombé comme mort, ma vigueur affaiblie
Ne m'avait empêché de punir ma folie.
Que je serais heureux si dans ce désespoir
Ma force sur ma vie eût eu quelque pouvoir!
Gisant dans un tombeau, couvert d'un peu de terre,
Si j'étais sans plaisir, je dormirais sans guerre,
Et mon cœur affranchi de tyranniques lois,
Mes yeux ne verraient plus mille morts à la fois,
Saturniens enfants, race sans indulgence,
Vous me causez ces maux par un trait de vengeance;
Le soleil mille fois s'est fait voir au levant
Depuis que d'Amintas je suis le survivant,
Depuis que cet ami se rendant à la Parque
De son cœur généreux me donna cette marque;

Mais vous n'avez point vu qu'imitant les mortels,
J'aie une seule fois visité vos autels :
A ma chère Babet mon cœur toujours fidèle
Ne saurait concevoir d'autre déité qu'elle.
Augmentez, s'il se peut, votre indignation,
Mais n'espérez jamais mon adoration.

RUPTURE

C'en est fait ! je ne puis, sans en rougir de honte,
Vivre plus longtemps sous ta loi ;
Je te vois de mes feux faire si peu de compte,
Que j'en fais aujourd'hui, Caliste, autant que toi,
Et dans l'humeur où je me vois,
Je ne crains point qu'Amour surmonte
Le dessein que je prends, sans faire aucun effort,
Plutôt que de t'aimer de me donner la mort.
Amour, ne venez point, dans votre humeur étrange,
Tâcher d'étouffer mon honneur ;
Il y va de ma gloire, il faut que je me venge :
Le crime assez souvent échappe à sa longueur ;
Retirez-vous donc, suborneur ;
Je veux avoir recours au change.
A l'ingrate Caliste il ne faut rien devoir.
Changer est mon plaisir et non mon désespoir.
Après m'avoir frappé d'une haine mortelle,
Pourrais-je encore conserver
Les moindres sentiments d'une flamme fidèle ?
Non, non, mon triste cœur, il n'y faut plus rêver ;
Je te puis aisément prouver
Que la constance est criminelle.

Elle est belle, il est vrai ; mais elle n'aime pas.
Il la faut imiter ; faisons-en peu de cas.

A quoi bon le secours des soupirs et des larmes?
Y trouve-t-on quelque douceur?
Pour un cœur généreux ce sont de faibles armes
Qui ne servent jamais qu'à croître la douleur.
Ton change ne me fait point peur,
Je suis nourri dans les alarmes,
Et sans perdre le temps en discours superflus,
L'amour que j'eus pour toi ne m'importune plus.

LE TOMBEAU DE Mme LA PRINCESSE D'ILSENGHIEN

Passant, qui que tu sois, voyant ce mausolée,
Arrêtes-y tes pas et le baigne de pleurs ;
C'est l'auguste sujet des plus vives douleurs
Dont jamais la patrie ait été désolée.

Au tribunal divin ma princesse appelée
Se peut fort justement comparer à des fleurs
Dont l'amour du Soleil efface les couleurs
Que la nature avait l'une à l'autre mêlée.

Depuis ce coup fatal qui nous verse du fiel,
Certain contentement semble paraître au ciel,
Dont ma grande princesse est sans doute la cause.

De son plus riche azur il est soudain paré,
Et le jeune blondin qui jamais ne repose
A de son plus bel or le firmament doré.

A MADEMOISELLE DE BOISSEME

L'on m'a dit, mais las! j'en soupire,
Et peu s'en faut que je n'expire,
Qu'un monsieur, à votre retour,
Vous a... mais je n'ose le dire,
Je vous ferais peut-être mal la cour.

Mais pourquoi ne pas vous tout dire,
Il ne me peut m'arriver pire;
Donc, sans chercher de détour,
On m'a dit qu'un monsieur attire
Votre amitié par son fidèle amour.

Ce peut bien être une satire,
Car chacun se plaît à médire,
Surtout quand il s'agit d'amour;
On me l'a pourtant dit sans rire,
Mais je vous crois plus ferme qu'une tour.

Que si mon destin vous inspire
De donner un bien où j'aspire
A mille galants tour à tour,
Vous me causerez un martyre
Qui m'éteindra, Caliste, au premier jour.

CONTRE MADEMOISELLE DE SCAY

Satire.

Cloris, qu'en dites-vous, répondez franchement,
Voyez-vous d'un œil sec mon élargissement?

Votre honneur au berceau qui sortit de ses bornes
En fonde-t-il encor le retour sur mes cornes ;
Ou bien, par la justice affranchi d'un tel sort,
Votre iscariot cœur minute-t-il ma mort ?
Peut-être pensez-vous qu'amoureux de vos charmes,
Je dois m'aller encor enfiler dans vos charmes ?
Mais non, ce dernier trait de votre lâcheté
Me rend, à mes dépens, un peu plus arrêté.
Comme un petit mouton qui flatte sa bergère
N'aperçoit point du loup l'approche carnassière,
Ainsi, dans le plaisir où mon cœur se trouvait,
J'ignorais la fureur que le vôtre couvait.
Sorti d'un labyrinthe où la mort, toujours prête,
Se fût fait de ma vie une triste conquête,
Si par un heureux coup de mon malheureux sort,
Plus qu'elle, à son aspect je n'avais paru mort,
Simple comme un enfant, sur votre foi femelle,
J'embarquais de nouveau l'intérêt de mon zèle ;
Mais enfin, de retour à mon vomissement,
J'y reçus des archers le traître embrassement,
Et par surcroît d'ennui votre âme forcenée
Tâcha de me réduire aux termes d'hyménée ;
Quand un peu de courage, ami de mon honneur,
Pour la mort qu'on m'offrait ne marqua point de peur,
Je fus par ces suppôts de votre bergerie
Conduit encore un coup à la Conciergerie.
Maintenant donc, Cloris, que je me trouve au port
Et que je vois bien clair dans le plus fin ressort
Dont vous faites jouer vos lâches fourberies,
En vain voudriez-vous user de flatteries ;
Si jamais je vous vois, que je perde le jour,
Que je sois sur la terre un Sisyphe d'amour,

Que Tantale en Pélope indignement me traite,
Que je serve d'objet aux vœux d'une soubrette,
Et pour toujours enfin me sentir de vos coups,
Qu'immortel soit le mal que je gagnai chez vous!
Je m'aperçois, Cloris, que mon courroux vous gêne;
Vous m'aimez, je le sais, car votre âme est humaine;
Et sans doute, à votre âge, un galant comme moi
Rehausse votre éclat quand il suit votre loi;
Aussi, de me ravoir concevez-vous la joie;
Votre cul, de tout temps, qui sut battre monnaie,
Seconda toujours mieux votre âmoureux dessein
Que les fleurs de soucis de votre punais sein;
Donc, au premier transport du feu qui vous consume,
Sachant que l'intérêt est le feu qui m'allume,
La bourse dans la main, pour la troisième fois,
Vous me viendrez prier d'exaucer votre voix;
Mais autant, digne objet, que je vous semble aimable,
Autant et plus encor serai-je inexorable;
Eussiez-vous plus gros d'or que les tours de Paris,
Et troqué vos vieux jeux contre de jeunes ris,
J'ai du ressentiment et je veux qu'il éclate.
Et puis toujours semer dans une terre ingrate,
Je n'en suis pas d'avis; il faut voir de ses faits
Et n'être pas ainsi des causes sans effets.
Sur ce point la chronique est déjà scandaleuse;
C'est en vain que ma pluie est grasse et copieuse;
Que mes soins redoublés vous chatouillent le cœur,
Et que dans nos ébats je me rends le vainqueur.
Le monde, qui vous voit si grande et si bien prise,
M'en impute l'erreur et me juge à sa guise.
C'est un enfant, dit-on, dans le métier tout neuf.
Encor si vous aviez seulement fait un œuf!

Ce serait peu de chose, et de quelque autre aimée,
Pour ce que j'ai versé, j'attendrais une armée,
Mais toujours aurions-nous opéré dans le choc;
Vous seriez une poule et je serais un coq,
Et je n'entendrais pas sans cesse à mon oreille :
« Je ne l'aurais pas cru de monsieur de Corneille.
Il est jeune et bien fait; on dirait, à le voir,
Qu'il s'acquitterait mieux de l'amoureux devoir.
Cependant, admirez! car enfin c'est sa faute,
Et nous savons fort bien de l'air dont Cloris saute :
Par deux fois deux bâtards ont d'elle pris essort.
Qui dirait le contraire, on lui ferait grand tort. »
Voilà ce que l'on dit, mais le monde, en sa rage,
Ne songe pas, Cloris, que vous avez de l'âge,
Ni que votre eau glacée éteint mes feux brûlants;
D'ailleurs, que vous bêlez au moins trente galants;
Et puis j'ai vu le sexe à Paris et dans Rome,
Mais je n'ai vu que vous ainsi vanner un homme;
On est avecque vous presque toujours en l'air,
Et votre mouvement est plus prompt qu'un éclair.
J'ai lu dans Du Laurens (1) qu'il est fort difficile
D'en user de la sorte et d'être bien fertile.
Mais, qui pis est, Cloris, dans cette agilité
Je n'envisage pas beaucoup de sûreté.
Je crains de me fêler à ces roches chenues,
Ou bien de me baigner la tête dans les nues;
D'aller comme un aiglon affronter le soleil,
Et rendre, en trépassant, mon renom sans pareil.
Mais je veux que l'amour me porte sur ses ailes,
Et que ses petits soins me soient toujours fidèles.

(1) André Du Laurens, sieur de Ferrieres, médecin de Henri IV.

Le bel honneur pour moi d'imiter le ballon,
D'être tantôt au ciel et tantôt au talon;
Bienheureux! au retour de la voûte azurée,
Crainte de m'écorcher, de trouver belle entrée,
Car sur ce peu de chose est assis mon espoir;
Mon labeur du matin paye mes frais du soir.
Ainsi, las et repu de votre marchandise,
Vous la pouvez offrir à quelque sot de mise,
Qui croira comme moi, dans les commencements,
Qu'il a les premiers fruits des derniers enjoûments,
Et qui, dans les transports de sa flamme nouvelle,
Attestera le ciel que vous êtes pucelle;
Mais qui, bientôt expert dans ce badin métier,
Trouvant un grand chemin pour un petit sentier,
Et fâché d'avoir fait un pas de jeune bête,
Ne vous fera qu'un c.. des pieds jusqu'à la tête.
Lors, j'aurai du plaisir, dans le fond de mon cœur,
De voir sur vos vieux jours croître ainsi votre honneur,
Et dirai que le sort à la fin détermine
D'une exécution que vingt ans il rumine.

A L'HONNEUR DE M. DE MARLE

INTENDANT DE LA GÉNÉRALITÉ D'ALENÇON

Pégase, Bucéphale, Alfane,
Pacolet et Bayard sont des plus grands chevaux
Les cinq parfaits originaux;
Et de Marle est celui d'un malicieux âne.

RONDEAU REDOUBLÉ

Pressé d'une mortelle rage,
Et réduit dans l'affliction
D'un perpétuel esclavage,
Je te fais cette objection :

Sujet de mon affection,
Mon frère, as-tu bien le courage
De me voir, sans compassion,
Pressé d'une mortelle rage

Hélas ! ton âme est bien sauvage,
Nonobstant ta conversion,
D'abandonner un frère en cage,
Et réduit dans l'affliction !

Est-ce ton inclination
Que j'embrasse le cocuage ?
Car je n'ai plus l'intention
D'un perpétuel esclavage.

Quoi ! trouves-tu de l'avantage
A cette honteuse union ?
D'un noble et vertueux langage
Je te fais cette objection.

Souffre que ma correction
Sur ton esprit jeune et volage
Fasse une forte impression ;
Car j'ai recours à ton suffrage.

A CHARDON POUR LE PRIER DE COLLATION

Nous avons l'âme d'un futin,
Trois grandes bouteilles de vin;
Viens croître le nombre des canes;
Je suis certain que c'est du bon :
Viens vite, nous sommes trois ânes
Impatients de leur chardon.

CONTRE M. DE MARLE

Monseigneur l'Intendant, dont l'âme est basse et vaine,
Travaille tellement à l'apprêt de la mort
Que, lors du jugement, il manquera d'haleine
Pour prononcer l'arrêt de mon funeste sort.

CONTRE UNE HUGUENOTE

Une huguenote, dit-on,
Se mêle de poésie :
Ah! ce n'est donc pas sans raison
Qu'on y trouve tant d'hérésie.

CONTRE LES FEMMES

Rondeau.

Tu ne saurais être bien marié,
Le plus beau cœur te fût-il dédié;
N'y pense pas, mon cher ami Combelle.
Le sexe est lâche, inconstant, infidèle,

Sans conscience ainsi que sans pitié;
Il ne vaut rien, ni flatté, ni prié;
Bref, la femme est un démon délié;
Car penses-tu vivre en paix auprès d'elle?
Tu ne saurais.
Son cœur paraît triste et mortifié
Au moindre mal dont l'homme est châtié;
Mais fais-m'en voir une qui soit fidèle
Jusqu'à se pendre à la même ficelle
Dont le bourreau étrangla sa moitié?
Tu ne saurais.

SUR LE MARIAGE DE M. DE LA R... AVEC MADEMOISELLE D...

Epithalame.

Puissante déité qui présidez aux noces,
C'est à ce jour tant désiré
Qu'il faut bander toutes vos forces
Pour verser de douces amorces
Sur cet hymen par la gloire inspiré.

Gardez-vous bien, grande Lúcine,
D'apporter une froide mine
Aux appas de cette union;
Vous n'êtes pas bonne devine,
Ou vous savez que sa chaste origine
Est la haute perfection
Et que le dieu qui ces amants domine,
Se fit brèche dans leur poitrine
A la faveur de la discrétion.

Laissez dans son cachot la Discorde étouffante,
Enfermez bien cet hydre et ne l'amenez pas
Troubler des nonpareils ébats
D'une flamme toute innocente;
Faites-vous escorter, pour ce jour bienheureux,
Des Grâces, des Ris et des Jeux,
Des Soupirs enflammés, des Hélas! et des Chaînes
Dont la fidélité n'a rien de dangereux.
Allongez, s'il se peut, la nuit pour l'amour d'eux;
Le nouvel an approche, et voilà leurs étrennes.
Surtout, faites bien sentinelle,
Que quelque faux Amphitryon,
Conduit par les attraits de cette auguste belle,
Ne se métamorphose, afin d'avoir chez elle
Part à la douceur éternelle
Que cherchait dans la nue autrefois Ixion.
Vous seriez, ma foi, criminelle
De permettre cette action,
Et j'échaufferais ma cervelle
A peindre sur votre modèle
Des vers où vous verriez votre punition.

Ce dieu qui sut tromper Alcmène
Par son portrait et non par son devoir,
Ne saurait mieux faire pleuvoir
Que l'amant qui vit dans la chaîne
De la chaste et divine reine
Dont les talents divers demándent à vous voir.

Charmés de la douceur qu'exhaleront leurs âmes,
Venez, petits amours, à l'entour du beau lit
Où se doivent mêler leurs flammes,
Assister au plaisir d'un si tendre conflit.

Mais d'un double bandeau voilez votre visage,
Afin de ne pas voir, parmi leur badinage,
Les célestes attraits qui ravissent l'esprit.
Ils ont tant de pudeur tous les deux en partage,
Et tant de modestie est jointe à leur servage
Qu'ils en rougiraient de dépit.
Avant que d'approcher leurs pudiques ruelles,
Munissez-vous des plus rares encens
Dont vous savez vaincre les sens,
Et que votre ordinaire est de brûler aux belles ;
Battez incessamment des ailes,
Et faites que dans l'air leur bruit respectueux
Forme ce langage amoureux.
Goûtez, heureux amants, les douceurs de la vie
Et n'éteignez jamais des feux
Où votre printemps vous convie.

Et toi, beau trompeur, dieu des songes,
S'il advient que tu les y plonges,
Après que le Sommeil, épandant ses pavots,
Leur aura donné du repos,
Fais, je te prie, qu'ils ne songent
Qu'à se tenir de doux propos.
Et reculer la sévère Atropos
Du miel où les amours les plongent.

Zéphirs, que vos douces haleines
Quittent les bois, les prés, les jardins et les plaines,
Afin de se rendre, à leur tour,
A l'éternité de leurs chaînes ;
Mais qu'elles ne soient pas si vaines
Que de concevoir de l'amour.

LUCINE

Bien loin de leur être nuisible,
Je viens, avec tous mes appas,
Applaudir à des nœuds où la gloire est visible ;
Et, que les dieux n'en doutent pas,
Jamais à les unir je n'eus un si grand zèle
Que celui que j'ai pour la belle
Qui me fait descendre ici-bas.

LA DISCORDE

J'irais vainement à des noces
Sur qui tout mon pouvoir se trouverait sans forces ;
L'Honneur, qui sut former leurs liens à plaisir,
Avait dessein de me détruire,
Et cela n'est pas pour m'induire
A porter ma fureur jusques à ce désir.

LES GRACES

Pour aller voir nos sœurs que vous avez fait naître,
Nous quittons le ciel toutes trois ;
Dès qu'elles nous verront paraître,
Elles nous diront à la fois,
A nous qui sommes moins parfaites :
Bonsoir, mesdames nos cadettes.

LES RIS

Nous vous portons tant d'amitié,
Et pour nous retenir vous avez tant d'empire,
Que nous ne voulons jamais rire
Si vous n'en êtes de moitié.

LES JEUX

Nous commencions à cesser d'être,
Mais par votre union vous nous redonnez l'être;

Nous reprenons nos premiers rangs,
Et, comme vous allez connaître,
Nous ne fûmes jamais si grands.

LES SOUPIRS ENFLAMMÉS

Vos chambres richement parées,
Par nous, pauvres petits, ne sont point désirées,
Nous nous y pourrions égarer ;
L'endroit où nous voulons, s'il vous plaît, demeurer
Est l'endroit où l'Amour tient ses flèches dorées.

LE TEMPS

Rien n'était de si grand que moi,
J'étendais partout mon empire,
Et sur tout ce qui respire
Je portais fièrement mon inconstante loi ;
Mais aujourd'hui, j'ose dire,
Dans l'état où je vous vois,
Que votre ardeur va la première ;
Vous me passez d'une douce manière.

LA NUIT

Comme tout change de façon !
Je vous ai semblé longue, et suis courte à cette heure ;
L'on me disait : Va-t'en ; et l'on me dit : Demeure ;
Et pour me retenir on jette l'hameçon.
A vous obéir je suis prête ;
Mais comment voulez-vous, ô beauté, que j'arrête ?
Vos yeux sont deux soleils qui me chassent d'ici,
Et je sens déjà le roussi.

L'AUTEUR

Noyés dans des flots de délices,
Affranchis de tous les caprices

Dont les destins martyrisent nos sens,
Enivrez-vous de cent plaisirs récents,
Puisqu'hymen vous y fait atteindre,
Après que si parfait vous le sûtes former.
Et vous, leur sage amour, gardez de vous éteindre :
La nature n'a point de quoi vous rallumer.

Fin de la première partie.

A MADEMOISELLE DE SCAY

Mademoiselle,

Cette seconde partie d'une historiette où vous êtes mêlée achèvera de vous persuader de ma constance et mes soins à vous rendre service. Je ne suis pas de l'humeur de certaines gens qui se ruinent à promettre et qui s'enrichissent à ne rien donner. J'aime mieux mille fois prévenir le monde par des effets parlants que de le faire languir dans l'attente d'une chose promise et qui ne paraît jamais en lumière. C'est de cette façon, Mademoiselle, que, sans vous le promettre, je vous offrirai tant de libelles qui vous diffameraient si vous ne l'étiez déjà, qu'enfin vous pourrez lire toute votre histoire aussi naïvement écrite que vous m'en avez donné effrontément le sujet. Cependant, prenez courage et consultez de nouveau l'oracle du faubourg Saint-Germain ; peut-être que mon astre a d'assez mauvaises influences pour vous accorder quelque jour l'honneur de la vue,

Mademoiselle,

De votre très humble, etc.

P.-C. B.

DEUXIÈME PARTIE

L'hôtesse d'Apollon, que les poètes baptisent Amphitrite, lui avait déjà préparé, à son ordinaire, un bain dans la mer, et ce brûlant courrier de l'univers commençait à plonger ses rayons dans le moite sein de l'onde, lorsque Dorimène, à qui la petite messagère de ses amourettes n'avait pu rendre la réponse de Céladon, d'autant qu'elle avait été arrêtée à quelque ouvrage par le commandement de sa mère, descendit légèrement dans la cuisine pour la recevoir. Elle ne jugea pas à propos de lire un billet où elle pressentait beaucoup de mignardise, dans un endroit qui fournissait quantité d'espions à la joie qu'elle aurait à les goûter; elle voulait être seule, ou n'avoir tout au plus que l'amour pour témoin des épanouissements de sa rate. Ainsi, après qu'elle eut rêvé quelque temps, elle ne trouva pas de meilleur expédient que d'aller chez Hïante, et dans moins d'un demi-quart d'heure, elle se trouva sur son lit, où d'abord elle décacheta le

poulet de Céladon. Hïante était une fameuse maquignonne de chair humaine, qui avait beaucoup d'inclination à son service et dont la plus forte passion était de se remuer pour elle. Ses yeux étaient noirs, sa chevelure d'ébène annelée et d'une épaisseur admirable; sa bouche était de la couleur des branches que la tête de Méduse, ou du moins son sang, fit naître sur le rivage de la mer, lorsque Persée délivra Andromède du monstre marin qui menaçait ses beaux jours; ses dents étaient un peu grandes, mais tout à fait blanches et nettes, et sa gorge de lait avait des appas si extraordinaires qu'ils effaçaient les souvenirs des plus aimables bergères. Combien qu'elle fût mariée, elle n'avait pas renoncé à la chair fraîche, et son mari était d'un si bon naturel qu'il voyait avec plaisir les approches de la jeunesse. Aussi dois-je confesser que Hïante avait un soin extrême de la marmite et faisait couler la vie de Jean dans les flots de nonchalance et de fainéantise. Après que Dorimène se fut enivrée à son aise des douceurs de sa lettre : « Ah ! trop aimable berger, s'écria-t-elle, toute transportée ; ah ! précieux aimant de mon âme, que vous écrivez joliment et que vous savez bien le secret de me désarmer ! Que la voix est tendre que vous tenez pour m'attirer à vous, et qu'il m'est doux de connaître que vous me voulez aimer plus d'une matinée ! Ah ! grand Dieu, poursuivit-elle, que vous assemblâtes de bijoux quand vous le sortîtes du néant, et que

vous répandîtes de douces amorces sur sa naissance ! Mais, hélas ! que vous me formâtes dans un moule bien différent, et que la nudité d'attraits où je me trouve me doit être funeste. Oui, mon cher, continua-t-elle, je tremble avec justice, et l'appréhension dont mon âme est saisie n'est point si vaine que je la doive désavouer. Comment pourrais-tu m'aimer si je n'ai rien qui soit aimable, et de quel front voudrais-je combattre, pour ta glorieuse conquête, contre les traits d'une infinité de rivales qui me suscitent, de moment en moment, tes perfections qu'on saurait bien moins nombrer que les étoiles, ni que le sable de la mer? Pardonnez-moi cette plainte, ô Dieu, et confessez que vous n'aviez point vêtu votre bonté paternelle le jour que vous me bouchonnâtes si imparfaitement. Ah! pourquoi faut-il que je n'aie pas les ris et les grâces de la déesse qui l'emporta sur ses compagnes sur le mont Ida par le jugement du berger Pâris? Je pourrais espérer de ne vous voir jamais sortir de mes fers, ô doux objet de ma flamme, de même que je ne veux jamais rompre le servage où vous m'avez réduite, et je n'aurais maintenant rien à redouter de la puissance des nymphes de ces lieux. N'importe, dit-elle encore en soupirant amoureusement, mille petits services que j'aurai soin de vous rendre suppléeront à l'incapacité des faibles linéaments de mon visage, et peut-être vous réduirai-je au terme d'avouer qu'il est plus d'un moyen de se rendre aimable. »

Dorimène poussa ces mots avec tant d'émotion que Hïante, la prenant dans ses bras :

Qu'est-ce donc, hélas! lui dit-elle;
Mademoiselle, qu'avez-vous?

DORIMÈNE

Ah! que pourrais-je avoir, sinon un mal si doux
Que mon cœur en souhaite une suite éternelle.
L'amour brûle mon sein, ne le connais-tu pas,
Toi qui sais si bien ses maximes
Et qui l'as si souvent produit par tes appas?

HIANTE

L'amour est le moindre des crimes
Et le plus grand des plaisirs d'ici-bas.
Mais quel est de vos feux le mignon désirable?
M'en pourriez-vous bien faire un portrait véritable?

DORIMÈNE

Pourquoi non? puisque dans mon cœur
J'en ai l'une et l'autre couleur,
Et que mon imaginative,
Selon les lois de mon ardeur,
En garde une peinture vive?

Tu dois savoir, en premier lieu,
Qu'il est aussi beau comme un ange,
Et s'il aime à garder le change,
Qu'il est aussi parfait qu'un dieu.

Déjà notre sexe l'adore
Et va décorer les autels
De ses attributs immortels,
Des plus riches bouquets de Flore.

Les hommes, redoutant son bras,
Appendent au clou de sa gloire,
Et l'endroit qui porte ses pas
Est le séjour de la victoire.

Quand il articule la voix,
Il laisse échapper des oracles;
L'on ne peut nombrer ses miracles
Sans savoir la règle de trois.

Il est l'Apollon et les Muses,
Le Parnasse et ses doux ruisseaux,
Les acquises et les infuses
Remplissent ses couplets nouveaux.

Tout ce qui vit en la nature
Obéit dès qu'il a parlé.
Devine, après cette peinture,
A qui mon cœur s'est envolé.

— Vraiment, mademoiselle, répondit Hïante, je serais bien stupide si j'ignorais maintenant que Céladon, ce beau prisonnier, est celui pour qui vous soupirez; je ne connais ici personne qui soit plus aimable que lui et dont le mérite ait un empire plus absolu. Je m'étais toujours bien douté que la fortune ne vous gardait rien de mauvais, et je ne voudrais pas, pour beaucoup, que vous m'eussiez fait un secret d'une nouvelle si agréable.

— Je suis ravie, repartit Dorimène, de voir que tu entres dans mes sentiments, car j'aurai besoin de ton service et tes conseils ne seront pas de petite efficace

à la conduite que je dois garder auprès de mon amant, contre qui tant d'amours décochent leurs pointes. » Alors Dorimène lui fit une entière confidence de ce qui s'était passé et, combien que Hïante trouvât un peu de précipitation aux plaisirs qu'elle avait accordés à Céladon, elle ne sut de quel biais se prendre à lui en faire des réprimandes, et elle se contenta d'attribuer sa promptitude à un excès d'amour, où toujours aurait-elle consenti qu'elle se fût rendue. Ensuite de cela, elle fit connaître à Dorimène l'envie qu'elle avait de voir Céladon, et Dorimène se levant à la hâte : « Suis-moi, lui dit-elle ; aussi bien le plus aimable des amants me témoigne dans son billet que je ne puis différer à l'aller voir sans entreprendre sur son repos, et il m'appelle d'un ton si doucereux que rien n'est capable de retenir mes pas.

— Traçons donc comme il faut, ajouta la curieuse maquignonne, car il est déjà tard, et je crains que l'entrée en la prison ne nous soit plus permise.

Dorimène et Hïante sortirent,
Et plus légères que l'Amour
Au sombre manoir se rendirent,
Comme la nuit en bannissait le jour.
Le guichetier, sans courtoisie,
N'avait pas dans la fantaisie
De leur donner si tard accès dans cet enfer ;
Mais Dorimène de sa poche
Tira quelques testons, qui de ce Lucifer
Adoucirent soudain la fantasque caboche.

Après qu'elles eurent passé les guichets, elles montèrent en la chambre du prisonnier, qui s'entretenait avec Poquet de l'aventure du matin.

Poquet était receveur des tailles de l'élection de Conches, aussi propre à l'amoureux mystère qu'aucune personne de son siècle; il était arrêté aussi bien que Céladon, et ils étaient liés d'une étroite amitié. Ses cheveux étaient noirs, répandus par boucles le long des épaules; ses yeux n'étaient pas moins bien fendus que l'émail en était admirable; son front était plus uni que la glace, et les amours y caracolaient sans cesse avec des patins de Courlande. Sa barbe était régulière, et ses dents étaient si fréquemment lavées du meilleur vin du patrimoine de sa femme que leur netteté était recommandable, et qu'elles avaient l'éclat et la blancheur du marbre de Paros; sa taille était riche, et ses discours étaient si modernes qu'ils ne faisaient pas de légères blessures ni de petites impressions sur les cœurs les plus endurcis. Il avait surtout un tel penchant au plaisir que donnent les femmes et son cœur était tellement susceptible de nouveauté qu'il avait engagé Céladon à jurer de le faire de moitié de sa fortune avant l'adieu du soleil, ou du moins après le retour des ténèbres. Outre que Céladon lui avait des obligations démesurées et très récentes, il se voyait tant de besogne taillée qu'il ne fut pas fâché d'avoir un aide du mérite de celui-ci. C'est pourquoi, dès qu'il eut entendu la voix de Dori-

mène, il fit signe à Poquet de fermer les fenêtres, afin que le peu de jour qui donnait encore ne ruinât point leur dessein.

Cependant Dorimène entra, et son amant d'un jour la fut recevoir avec tout l'extérieur d'une extrême amitié; tenant son camarade par la main quoiqu'il fût rangé derrière lui afin d'effectuer ce qu'il s'était proposé : « Je suis ravi, dit-il, d'apprendre que vous ne m'avez pas oublié, et cette confirmation de votre amour m'est un charme indicible; mais je suis désespéré de n'avoir ni assez d'éloquence ni assez de vertus pour vous en exprimer mon ressentiment. Je me trouve réduit à la nécessité de souhaiter de n'être pas au nombre des vivants pour ne pas recevoir tant de bienfaits de vous, ou d'être quelque puissance considérable pour en reconnaître les généreux excès. Toutefois, adorable maîtresse, ajouta-t-il, si un cœur amoureux et fidèle pouvait entrer en comparaison avec les grâces dont vous m'avez asservi, j'aurai lieu de croire que le mien ne serait pas indigne de vous être sacrifié, pour revanche de l'honneur que je reçois de l'offrande du vôtre.

— Ah! Céladon, répondit langoureusement Dorimène, que j'ai peu fait pour vous, lorsque j'ai tant fait pour moi que de permettre à mon cœur de s'unir au vôtre, et que vous avez peu de connaissance de ce que vous valez, quand vous me parlez de la sorte! Ah! mon cher, poursuivit-elle, que j'ai pu facilement

me donner à vous, et que mon obstination m'aurait été fatale! Vos attraits n'ont qu'à laisser agir leur puissance pour enchaîner un million d'âmes, et ils m'étaient venus appeler jusque dans ma chambre lorsque je vous suis venue voir ce matin.

— Par ma foi, interrompit alors l'ombre de Dorimène, que le zèle animait indiscrètement, par ma foi, monsieur, je vous puis répondre de la vérité de ces paroles, combien que je n'aie pas de quoi payer, si elle venait à vous faire banqueroute. Jamais je n'ai vu une jeune fille aussi bien charmée; aussi découvrais-je en vous, en dépit de l'obscurité, des pièges que je n'avais encore jamais remarqués en personne.

— Tout beau, ma bonne, interrompit à son tour le prisonnier, je n'ai rien que de très commun, et j'attribue à la bonne influence de mon astre et à la générosité de mon incomparable maîtresse l'affection dont elle m'honore; et parce que je n'ai point de termes assez forts pour l'en remercier, je proteste de n'ouvrir la bouche plus d'un quart d'heure et de chercher d'autres voies à m'acquitter du devoir où sa préférence m'engage. Quant à vous, si vous n'êtes pas ennemie du genre humain, vous pouvez pour quelque temps vous aller asseoir sur cet autre lit. »

Cependant Céladon fit passer adroitement son ami en sa place, et lui facilita l'occasion d'embrasser Dorimène et de la renverser sur le même lit où elle avait perdu la plus belle rose de son parterre.

Dorimène, à ce doux accueil,
Perdit à son tour la parole,
Et pendant que Poquet vertement la bricole,
Pour mieux ouvrir le cu laissa clore son œil.

Poquet avait un v.. d'ébène,
De la longueur d'un demi-pied,
Dont il avait jadis maint c.. estropié,
Mais qui fit à ce coup grand bien à Dorimène.

Il avait l'air d'un rouleau de tabac
Tout semblable à celui dont le Diable, au sabbat,
Enconnait autrefois cette magicienne
Que l'on appelait Madeleine,
Et dont le père Esprit traça le noir ébat.

Un poil noir et frisé composait sa moustache,
Son œil était ouvert comme un gros robinet,
Il avait, par respect, décoiffé son bonnet,
Pour donner dans le doux de cette humide cache.

Le c.. de Dorimène était un petit mont
Qu'appuyaient à plaisir deux colonnes d'ivoire;
Il était mollement ombragé d'un poil blond
Et distillait un sucre où l'amour allait boire.

Une languette coraline
S'y laissait voir malgré la nuit
Et par ce jour qu'elle produit,
Priape se glissa jusques à sa poitrine.
Ah! cher lecteur, que ces moments
Furent doux à ces deux amants!
Combien de fois leurs cœurs l'un dans l'autre passèrent!
Que leurs accords furent charmants!

Et que le sort pour lequel ils quittèrent
Leur ravit de contentements!

Hïante, qui n'aurait pas voulu pour beaucoup être incommode ni servir d'empêchement à leur tendresse, avait été se coucher tout de son long sur le lit de Poquet et se disposait à mettre *cinq contre un*, à la manière des écoliers, lorsque Céladon, par jeu plutôt que par émotion, se rua sur elle à corps perdu et entra, sans effort et jusqu'au nombril, dans la caverne de son c... Ce bien inespéré qui pleuvait sur Hïante de toute sa force l'étonna tellement qu'elle n'eut pas le pouvoir de lui demander : « Qui êtes-vous? » Nos quatre muets se divertissaient à qui mieux mieux sous le manteau de la nuit, et tout gardait le silence dans cette petite scène amoureuse, à l'exception des deux lits dont la délicatesse se plaignait par quelques petits cris des rudes secousses dont ils étaient ébranlés ; et Céladon eut beau faire, il ne put jamais aller au delà d'un méchant coup, pendant que Poquet faisait des exploits dignes de tous les martyrs de Ciprine : c'est pourquoi il s'arrêta à badiner avec Hïante, qui aurait mieux aimé quelque chose de plus solide. Entre autres méchancetés qu'il lui fit, il s'avisa de lui attacher ses cotillons par-dessus la tête, et cela lui était si facile qu'il en vint à bout dans un moment.

Cependant le vigoureux trompeur de Dorimène, ayant eu envie de pisser, s'était arraché de ses bras

pour aller chercher un pot de chambre au bas de la montée, mais le bonhomme Le Rocher, concierge de la prison, homme incomparable pour sa bonne humeur et son inclination à donner tous les plaisirs de la vie, fidèle ami de Poquet et de Céladon. jusqu'à leur prêter de l'argent et vaquer au soin de leurs affaires, se doutant à peu près de ce petit badinage, s'était coulé sans bruit jusqu'à leur porte pour écouter tout ce qui s'y passait, et ayant reconnu le mystère il ne fut pas fâché de voir que Poquet était sorti d'entre les bras de Dorimène, et courut légèrement remplir la place vide, où, quoique vieux, il fit cela deux fois de suite, à ce qu'il m'a juré depuis.

Quoique sa barbe fût de neige,
Son cœur était encore vert
Et couvait certain feu couvert
Dont la légèreté flottait comme un liège;
Il allait et venait encor
Pour tendre l'amoureux piège,
Et ses vieux ans étaient si chéris de son sort
Que souvent les Amours étaient de son cortège.

Poquet, en cherchant à vider sa vessie, avait rencontré la femme du concierge, à laquelle il avait paru si échauffé et si plein d'émotion que la fine petite bossue ne savait quasi ce qu'elle en devait croire.

La première chose qui lui vint en la pensée, ce fut que Céladon et lui perçaient la muraille de leur escla-

vage, afin de dénicher; et pour s'en éclaircir, elle se guinda à pas de voleur jusque-là, avec une petite lumière qu'elle portait sous son tablier. Elle fut quelque temps à écouter si elle n'entendrait rien, et ayant remarqué certain bruit sourd du côté du lit de Poquet, où Céladon et Hïante culbutaient, elle ne douta plus qu'il n'y eût quelque complot formé. Elle entra donc tout d'un coup en manifestant sa lumière, et après qu'elle eut vu ce qui se passait, et surtout les grosses fesses d'Hïante qui étaient rebondies et grandement dodues, la petite bonne femme, qui était gaillarde au dernier point, exhala sa joie avec tant de transport que je suis encore étonné que l'Amour ne la transformât point en statue de Ris.

« Courage, enfants, s'écria-t-elle,
Vous ne l'aurez jamais si beau ;
Achevez ce tendre cadeau
Que vous donne un amoureux zèle ;
Et toi, pardonne-leur, ô puissance éternelle !
Car, par ma foi, je te réponds
Qu'ils ne savent pas ce qu'ils font. »

Cependant Céladon trouvait l'aventure admirable de voir Dorimène écrasée sous la pesanteur du gros ventre du Rocher, et Dorimène ne savait à quoi s'en prendre, tant elle était étonnée. Mais surtout le bonhomme tenait une posture digne de remarque et ses yeux étincelaient de colère contre l'empêchement que

sa femme avait apporté au plus grand des plaisirs qu'il eût goûtés depuis longtemps. Il se trouvait si bien à son aise entre les bras de sa succube qu'il pensa vingt fois éclater, et je pense bien qu'il eût réduit sa ménagère aux termes de se repentir de sa curiosité, si l'accident qui arriva ne l'avait tourné en bonne humeur.

Hïante, qui bondissait par la chambre comme un chevreuil pris en un piège et qui tâchait de remettre en leur bienséance ses cotillons et sa chemise que Céladon lui avait malicieusement attachés par-dessus la tête, s'alla, par malheur, brûler le poil du c.. à la lampe qui les éclairait et fit des postures si extravagantes pour l'éteindre que toute la compagnie goûta des divertissements dignes de l'adresse de Momus.

Poquet, qui était déjà revenu, et que ce spectacle ne charmait pas médiocrement, trouva des impromptus si délicats et si fins sur cette matière risible que le déplaisir qu'il avait eu d'abord de voir sa place occupée par un autre fut en moins de rien dissipé. Mais enfin, le hasard, qui se mêle de tout, déliant les jupes de Hïante, lui servit de guide à s'en retourner chez elle avec sa pupille; ce qui fit que nos trois amoureux quittèrent la chambre pour aller souper, ensuite de quoi ils se furent reposer de leurs travaux.

Le lendemain matin, Poquet et Céladon furent bien étonnés de voir entrer dans leur chambre deux jeunes cavaliers vêtus à la moderne d'habits tout à fait superbes et dont la garniture de l'un était verte, et

celle de l'autre était d'un plus beau bleu que la voûte du ciel. Mais leur surprise fut extrême lorsqu'ils entendirent de leur bouche que la passion de venger ce qui s'était passé le soir précédent entre Dorimène, Hïante et eux les avait amenés là. Céladon, prenant le premier la parole :

« Quel est le sujet de leur plainte,
Leur dit-il, sans vous emporter?
Vous pouvez nous parler sans feinte,
Nous ne sommes pas gens à les mécontenter;
Cela soit dit sans nous vanter,
Nous avons l'âme plus humaine,
Et certain penchant nous entraîne
A plaire à qui nous vient dans nos fers visiter. »

Combien que Poquet n'eût jamais encore essayé de parler en Phébus, il prit ensuite la parole en ces termes :

« Je ne crois pas que Dorimène
Ait mal vu ma réception;
J'ai travaillé jusques à perdre haleine,
D'un v.. de côte de baleine,
A fourrer en son corps la propagation. »

« Je la crois trop raisonnable, continua-t-il, après s'être un peu essuyé le visage de la sueur que lui avait causée un si long voyage au Parnasse, pour vouloir imaginer quelque plainte à mon désavantage : je l'ai reçue le plus amoureusement qu'il m'a été possible,

et je n'ai pas manqué d'ouvrir tous les robinets de mon affection pour la faire nager dans des flots de délices. Toutefois faites-nous savants de notre crime, et nous aviserons à la manière de l'expier. »

— Quoi ! messieurs, répartit le cavalier aux rubans verts, vous avez encore le front de feindre ne savoir pas l'injure que je vous reproche? Comment ! n'avoir pas la prudence de fermer une porte lorsqu'un si doux combat vous anime ! C'est ne se soucier guère de sa réputation et vouloir bien être soupçonné de lâcheté que de faciliter ainsi les moyens de se faire séparer. Çà, çà ! poursuivit-il, il faut que nous en tirions satisfaction et que nous vous fassions les juges, à vos dépens, de la valeur que nous renfermons et du courage qui nous est naturel.

En achevant ces mots, il mit la main à l'épée; mais ce ne fut que pour l'ôter de son côté et la jeter sur des chaises; et après que le cavalier à la garniture bleue en eut fait de même, ils se jetèrent tous les deux, à corps perdu, l'un entre les bras de Céladon et l'autre entre ceux de Poquet.

Nos deux prisonniers ne furent pas longtemps à s'apercevoir de la galanterie d'Amarante et de Marcelle, et ils y trouvèrent tant de gentillesse qu'ils leur en surent tout à fait bon gré. Ces deux amoureuses créatures s'étaient ainsi déguisées, afin de tromper les espions de leur conduite, et, d'ailleurs, Amarante, qui n'avait jamais meilleure mine que lorsqu'elle

paraissait sous la figure d'un homme, n'avait pas voulu attendre plus longtemps à se faire voir à Céladon en cet état. Elle y avait sans doute l'air et le geste bons et la mine haute, et combien que ses traits commençassent à éprouver les rigueurs de leur seconde saison, elle valait encore le coup, sans lui faire grâce. Ses cheveux étaient si artistement ménagés qu'on les trouvait quelquefois passables, quoique, en effet, ils fussent hideusement vilains; mais ses yeux n'auraient pas eu assez de lumière pour l'éclairer s'ils avaient oublié d'en emprunter un peu de son esprit. Quant à Marcelle, elle était encore plus charmante que sous son habit naturel, et cette grande taille qu'elle a la rendaient divinement agréable.

Après que ces quatre amoureuses personnes se furent réciproquement acquittées de leur devoir, Céladon ayant demandé à Amarante de qui elle tenait l'histoire comique dont elle les avait entretenus : « Vous savez, lui dit-elle, que c'est ici la manière de se promener dans le parc jusqu'à onze heures ou minuit, et vous ne doutez pas que cette liberté que nos parents ne peuvent nous dénier, puisqu'elle est autorisée par l'usage, ne soit de grande utilité aux partisans de l'amour :

Sur un amas de mille fleurs,
A l'ombre d'un buisson de qui l'épais feuillage
Voile l'amoureux badinage,
Maints amants, tous les jours, y vont unir leurs cœurs.

Souvent Tircis et Célimène,
Après avoir longtemps, sous le poids de leurs fers
Et la constance de leurs chaînes,
Souffert des martyres divers,
Y mettent l'honneur à l'envers
Et la modestie à la gêne.

« Il y avait donc près d'une heure que nous nous y promenions, Marcelle et moi, quand nous allâmes nous asseoir dans un endroit retiré, afin de nous reposer un peu. A peine y fûmes-nous assises que, par une égale démangeaison de parler, nous nous confiâmes les douceurs que nous avions reçues de votre abondance, et nous songions déjà à diviser votre cœur en deux parties, lorsque nous fûmes interrompues par l'abord de deux personnes qui se vinrent mettre en même posture que nous, à quelques pas de l'endroit où nous étions. Elles restèrent un moment sans parler; ensuite de quoi, celle des deux qu'à la faveur de la pleine lune je reconnus pour la plus jeune et pour la beauté que je vis hier chez vous : « Ah! Hïante, s'écria-t-elle, quelque sujet que j'aie d'être contente, il faut que je t'avoue mon chagrin et mon inquiétude. Je me croyais dans les bras de mon aimable Céladon, et par un malheur qui me désespère, tu en recevais la divine pluie, lorsqu'un Rocher, plus tendre à la vérité que les autres rochers, mais non pas moins pesant, m'écrasait d'une étrange manière sous la masse de sa vieille peau.

— O dieux ! quelle injustice vous me faites, rigoureuse Dorimène, repartit Hïante, de croire que votre beau Céladon m'ait donné le moindre chatouillement ; ma foi ! c'est un beau flasque ; je veux cesser d'en dire tant de bien, et la première fois que la renommée me viendra importuner du récit de sa vigueur imaginaire, je lui saurai fort bien dire qu'elle en a menti, et que si elle avait été à la prison lorsque j'en sortis si mécontente, elle changerait bien de gamme. A peine a-t-il pu le faire un misérable coup, pendant que vos soupirs amoureux et vos petits cris de joie m'instruisaient assez des délices que vous donnait le vigoureux vieillard dont vous vous plaignez mal à propos. Voyez un peu, continua-t-elle, le beau divertissement à donner à une femme, qui a tous ses membres en bonne santé, que d'attacher ses jupes par-dessus sa tête et de carillonner sur ses fesses une heure entière ! Honni soit-il, le lâche qu'il est, et que si jamais il nous arrive de retourner en prison, je me garderai bien de tomber sous sa patte ; j'irais plutôt chercher le bonhomme à la barbe et aux cheveux blancs jusque dans la chapelle, que de m'exposer avec votre damoiseau à une nouvelle offense.

— Ah ! Hïante, reprit Dorimène, que ces discours avaient fait revenir de son chagrin, tu connais mal Céladon, et je sais bien ce qu'il sait faire. Il ne faut pas que tu sois étonnée du peu de contentement qu'il t'a donné, après t'avoir appris l'effort où je l'ai su porter

ce matin. Il serait plus vaillant que Saucourt (1) s'il en avait agi avec toi d'une autre manière. Je veux même cesser de lui savoir mauvais gré de sa tromperie, et je connais par cette subtilité, qui ne m'est rien moins que désavantageuse, qu'il aime mieux ma satisfaction que ses intérêts propres. Il n'a pas voulu m'affronter ni m'exposer aux faiblesses d'une impuissance émanée de l'excès de sa vigueur. Une seule chose me donne de l'admiration en cette aventure, c'est que je ne saurais comprendre par quels ressorts nouveaux d'un instrument qui devrait être usé depuis le temps qu'il sert, le bonhomme Rocher a pu si généreusement fournir aux approches dont nous nous sommes mêlés, et de quels charmes il s'est servi pour m'empêcher de connaître la piperie qu'il me faisait. Il me semble qu'il avait un mouvement aussi alerte que celui d'un amant qui travaille à son chef-d'œuvre, et son dernier assaut a été plus violent encore que ses premières attaques. » Hïante ouvrait déjà la bouche pour lui répartir, mais quelques fâcheux qui passèrent par là l'obligèrent à la refermer et nous divertirent d'en entendre davantage. »

Céladon et Poquet prirent un merveilleux plaisir à ce récit et achevèrent d'instruire Amarante et Marcelle de ce qu'elles ignoraient de l'aventure ; ensuite de quoi

(1) Charles-Maximilien-Antoine de Bellefourière, marquis de Soyecourt, célèbre au XVIIe siècle par ses prouesses amoureuses.

nos personnages se quittèrent, bien résolus de profiter des ombres de la prison.

Le soleil visitait la nuit, et Poquet et Céladon avaient déjà été appelés pour dîner, lorsque certain mauvais traiteur, accompagné de quelques sales marmitons, entrèrent dans leur chambre, chargés de toutes les plus délicates viandes et de la plus fine pâtisserie que le peu d'expérience qu'ils avaient dans le métier leur avait permis d'apprêter; et comme nos prisonniers s'exprimaient des yeux leur étonnement, la Caboche, c'est ainsi que s'appelait le traiteur, présenta ce

Billet de Dorimène à Céladon :

« J'aurais lieu d'être fâchée de votre procédé, petit fourbet, mais vous m'avez si entièrement acquise que je ne saurais me mettre en colère contre vous. Je suis déterminée à suivre aveuglément toutes vos volontés, sans examiner si elles sont justes ou déraisonnables. Je donnerai librement dans tous les panneaux qu'il vous plaira de me tendre, et je ne suis pas d'avis de m'informer dans quels bras je tomberai, lorsque je serai assurée que vous serez le vent qui m'y aura abattue. Je ne suis pas si ignorante que de croire qu'un amant suffise à éteindre les feux d'un printemps aussi allumé que le mien, et je vous donne la permission de vous faire secourir par celui de vos amis que vous en jugerez le plus digne. Mon obéissance est montée à tel

degré de perfection que je consens même que le bonhomme Rocher soit votre aide, pourvu que vous l'obligiez à se faire raser la barbe, car je vous assure qu'il m'a défiguré tout le visage avec ses pointes d'alène. Je consens même qu'il soit des nôtres à table ; mais afin d'y boire le petit coup en repos, il n'y aura pas de danger de convier aussi la petite bossue. J'ai appris de la chronique qu'elle excuse volontiers toute chose lorsqu'on l'en fait de moitié et que l'on fait briller un écu au soleil dans sa vieille patte. Je ne vous en dirai pas davantage, et je réserve à tantôt à vous assurer de l'affection de Dorimène à l'honneur de votre service. »

Céladon ayant lu ce billet à son ami, ils trouvèrent que Dorimène était venue d'elle-même où ils avaient résolu de l'amener, et ayant appelé le valet qui avait coutume de les servir, ils lui commandèrent de couvrir la table et de faire monter Le Rocher et sa femme. Le Rocher était de trop bonne humeur pour rompre la partie, mais sa femme jugea à propos de ne point apporter à leur régal le sinistre aspect de ses yeux, et d'ailleurs elle crut mieux faire les affaires en demeurant dans la cuisine, où elle savait bien qu'elle ne serait pas oubliée. Il n'y eut donc que le concierge qui se fit de fête, et Céladon ne faisait que d'achever de lui apprendre l'honnêteté de Dorimène lorsqu'elle parut avec Hïante.

Elle était extrêmement propre, et la beauté de ses habits était rehaussée de l'éclat éblouissant de quan-

tité de diamants d'Alençon. Sa gorge était ouverte et ses cheveux y laissaient flotter avec mille grâces leurs boucles divines qui semblaient avoir été frisées par le fer de l'Amour. Elle était semblable en cet état à Vénus sortant du sein des flots, ou à quelque chose de plus grand encore. Elle n'avait pas oublié de mettre du vermillon jusqu'au bout de ses doigts, ni épargné la pâte d'amandes à rendre ses mains tout à fait douces. Hïante avait pris du linge blanc, et c'était là toute sa parure. Elle tenait pour maxime d'amour qu'une chemise blanche avait plus d'attraits que les ornements les plus riches, et sans doute qu'elle en avait plus de besoin que les autres femmes, car son c.. distillait sans cesse de certaines gouttes d'un rouge pâle et dégoûtant qui faisait bondir le cœur.

Après que Dorimène eut fait une révérence assez copieuse pour toute la compagnie : « Vous me voyez, vieux bouquin, dit-elle en s'adressant au Rocher, et je pense que c'est avec des yeux aussi lubriques que votre barbe est blanche. Ces deux choses, qui semblent incompatibles, s'accommodent assez bien en vous, et j'ose dire, par expérience, que votre vigueur n'était pas si fidèle compagne de vos tendres années qu'elle ait dû disparaître avec elles. Vous êtes encore un vert gaillard qui ne vous acquittez pas mal de la douce chosette, et si je voulais ici faire pièce à Céladon, je dirais que vous ne lui en devez guère. » Céladon ne répartit que par un sourire qui marquait assez

l'abus de la belle. Mais Le Rocher se sut si bon gré des louanges qu'il recevait que sa gloire et sa vanité éclatèrent avec excès et il fit paraître sur les rides de son front certain amour qui, pour être habillé à l'antique, n'en avait pas moins bon air. Le vaillant Poquet se trouvant piqué de ce qu'un autre recevait des applaudissements qui lui étaient dus : « Je m'étonne, dit-il à Dorimène, que votre bouche de rose prodigue ainsi des flatteries à un vieux renard dont toute la vertu consiste dans l'adresse, lorsque vous ne dites pas le moindre petit mot au véritable auteur des plaisirs que vous avez reçus.

— Eh quoi! répartit Dorimène, ce vigoureux sexagénaire n'est-il pas le champion dont vous parlez?

— Non, reprit Ploquet.

— Et qui donc? ajouta Dorimène.

— Moi, poursuivit-il.

— Vous? reprit-elle avec étonnement.

— Sans doute, ajouta-t-il, et je vous avais déjà branlée quatre coups quand il remplit indignement ma place, pendant que j'étais allé tomber de l'eau.

— O dieux! s'écria-t-elle, que vous me surprenez, et que j'ai d'excuses à vous faire!

— Je ne suis pas assez heureuse, interrompit effrontément Hïante, que d'avoir eu de semblables secousses; je suis fort trompée, si le bonhomme m'aurait donné moins ou si peu de délices que l'énervé Céladon. »

Cette conversation aurait eu de longues suites, car nos gueuses étaient en train de rire, mais Céladon, qui craignait que les viandes ne refroidissent, mit fin à leur entretien et les obligea à se mettre à table. Je vous laisse à penser si le meilleur vin de la ville leur fournit d'agréables propos et combien de fois ces insignes Bacchus embrassèrent leurs Cyprines dévergondées. L'un baisait la main blanche et potelée de Dorimène, l'autre pillait le sucre et le miel de sa bouche coraline, et l'autre lui frisait le poil du chose avec le bout de ses doigts, pendant que Hïante était désespérée de n'avoir que deux mains à fourrer dans la brayette de trois hommes. Céladon, Ploquet et Le Rocher, ces deux premiers par habitude, et celui-ci par enchantement, songeaient à faire des pirouettes sur le nombril de leurs belles, mais il n'y eut pas une petite conteste entre eux à qui commencerait. On avait déjà desservi, et Céladon, qui se voyait la cause de la visite des deux coureuses, remontra doucement à ses rivaux que l'honneur lui était dû. Poquet, représentant qu'il était le plus vigoureux, essayait de faire pencher la balance de son côté, et Le Rocher, comme le moins fatigué et le plus pressé, assurait que c'était lui faire injure que de vouloir remettre son arcée. Ils étaient tous les trois un peu opiniâtres, et sans doute que le vin, joint à l'amour, aurait fait pleuvoir des gourmades, si la Curiosité, déesse diligente, ne leur avait fait survenir une troisième bergère.

Marille, sœur de Dorimène, était une jeune fille de quinze ans, à qui la coquille démangeait excessivement et qui n'était pas moins amoureuse que son aînée. Elle avait appris de la messagère du billet de sa sœur que le rut tenait en prison, et fut ravie d'avoir occasion de danser à un ballet si tendre, dont le silence de Dorimène semblait l'avoir voulu priver. Cette Marille avait les yeux, le teint et les cheveux noirs, la bouche grande et nette, le nez passable, la gorge plate, la taille là là. Enfin, telle que je l'ai dépeinte, elle ne laissait pas que de se trouver charmante et présumait avoir beaucoup d'empire sur les cœurs; elle entra assez civilement dans la scène et parut sur ce théâtre débordé avec une assurance qui montrait clairement la bonne opinion qu'elle avait d'assujettir ceux qui la regarderaient. Elle desserra ses grandes dents, et s'adressant à Céladon : « Bel amant des onze mille, lui dit-elle, je venais vous rendre le tribut et les hommages que notre sexe fait gloire de vous devoir, mais parce que ma sœur trouverait peut-être mauvais que je marchasse sur ses pas, je retournerai sur les miens, et j'attendrai à une autre fois à vous dire que votre mérite n'a pas eu si peu de crédit sur moi qu'il ne m'ait donné le désir de vous entretenir et d'accroître le nombre de vos brebis.

— Ce serait imiter celui qui vit la mer et qui s'enfuit, répondit Céladon, que d'être venue dans le dessein de m'honorer de votre présence et de vous faire

des colonnes d'Hercule du seuil de ma porte. Entrez, merveilleuse beauté, et perdez les sentiments que vous avez conçus au désavantage de votre sœur ; elle sait bien que vous avez une âme comme la sienne, et qu'ainsi vous êtes susceptible des mêmes passions.

— Entre, Marille, interrompit Dorimène, et ne fais point la folichonne ; viens terminer un différend que Hïante et moi nous avons allumé entre ces Cupidons.

— Et qu'y a-t-il ? répondit Marille.

— C'est, poursuivit Dorimène, que Hïante et moi nous n'ayons que deux cachots pour renfermer ces trois criminels que l'ordre et la raison veulent que l'on sépare.

— Oh ! oh ! ajouta Marille, cela est plaisant, et je ne suis donc pas venue tout à fait mal à propos. Je suis ravie de pouvoir faire plaisir à Céladon dès le premier coup que je le visite. Cet augure est parlant à mon avantage et j'en conjecture bien.

— Votre belle humeur est charmante, interrompirent nos trois ribauds, et la manière obligeante dont vous offrez vos charmes est un nouvel appas qui doit engager celui qui vous méritera à surpasser ses forces. »

Alors Dorimène s'alla pendre au cou de Céladon, de crainte que Marille ne la prévînt, et le poussant sur son lit, mit le monde à l'envers, c'est-à-dire qu'elle monta sur lui, où le mélange de leurs langues servit de prélude et fut quasi tout le chatouillement de leurs

accolades. Poquet, qui n'était pas sot, jeta Marille sur le sien et chercha pendant quelque quart d'heure son pucelage sans le trouver, combien qu'elle jurât par sa foi que c'était là son premier coup et que rien ne lui avait encore soufflé au cul que le vent.

Le Rocher se disposait à fringuer avec Hïante; il lui leva le cotillon et empoigna hardiment son histoire, mais il fut assez embarrassé, lorsqu'ayant voulu prendre un divertissement plus entier, il ne trouva point de place pour étendre sa maîtresse. Il n'y avait que deux lits dans la chambre, et Céladon et Poquet les occupaient. Ainsi, après avoir quelques moments promené sa proie, comme un loup qui mène une chèvre par sa barbe, ils se plantèrent sur les carreaux et culetèrent à la façon des pauvres gens. Mais Le Rocher était si prodigieusement gros qu'il avait toutes les peines du monde à mettre le Grand Turc dans Constantinople, et d'ailleurs Hïante recélait un poupon dans ses flancs, de manière que le donjon de son ventre était fort élevé et n'apportait pas un petit obstacle au mouvement de leur traquenard. Je crois qu'il faisait beau voir Le Rocher piquer en vieux Gaulois cette haquenée qui s'usait le croupion contre le pavé. Mais les allures de Hïante étaient trop vives; c'est pourquoi elle désarçonna cinq ou six fois son chevaucheur et l'essouffla de telle manière qu'il fut nécessité de demander quartier. Elle fut sensiblement outragée à la connaissance de sa faiblesse et vomit des injures

et des imprécations effroyables contre lui. Mais les dieux, qui s'en offensèrent, la punirent incontinent; car Poquet, qui, pour mieux enfoncer son flageolet, raidissait les gigots à l'allemande, contre un grand cabinet qui était au pied de son lit, lui donna une si terrible secousse qu'il le renversa sur elle. Cette chute lui fut si fatale qu'elle lui déroba la parole pour longtemps et la fit avorter sur la place. Ainsi la fête fut troublée et nos amoureux divertis de leurs ravissements, dont Céladon ne fut guère fâché, car son amour ne battait plus que d'une aile.

Hïante revint enfin de son évanouissement, et le Rocher, qui craignait furieusement qu'elle ne fût morte, en rendit à deux genoux grâces à Dieu; et après avoir appelé sa femme, il la conjura de leur donner son avis de ce qu'ils feraient de la petite créature qui était venue au monde sans vie et de la manière que l'on en sort. Afin de l'engager à cela, Dorimène, qui était beaucoup affligée, lui graissa la patte de trois beaux louis d'or. Alors la femme du concierge, qui faisait tout pour de l'argent, leur parla en ces termes : « Je ne vois pas, leur dit-elle, qu'il y ait là de quoi se tant embarrasser, ni que si peu de chose vous doive beaucoup faire d'inquiétude. Dès que la nuit aura fourni la moitié de sa carrière et que les hommes seront dans les bras de leur second sommeil, il faudra porter cette trop tôt venue à la porte de quelque innocent; ainsi nous en serons dépêtrés, et

verrons avec plaisir la grimace de celui à qui nous l'aurons donnée. »

Ce conseil fut trouvé merveilleux, et comme l'on rêvait à qui l'on en ferait présent, Céladon voulut que ce fût au Hayer, procureur du roi du lieu, homme, comme j'ai dit, indigne de la société humaine.

En attendant cette expédition, l'on secourut si bien Hïante qu'on lui rendit une partie de ses forces ; après quoi, elle se retira chez elle avec Dorimène et Marille.

Cependant Céladon, qui ne laissait guère échapper l'occasion qui se présentait de rimer, fit cet impromptu :

Sonnet.

Femmes que le plaisir d'amour
Tient sous sa douce loi rangées,
Vous allez être négligées,
Si je dis le secret de ce sinistre jour.

La tourtre qui fuit le vautour
Par des forces bien ménagées
Ne voit point ses plumes chargées
De l'estomac fatal de ce tyran si lourd.

L'homme qui de vos embrassades
Sait éviter les embuscades
S'affranchit de l'aspect de la hideuse Mort.

Vous renfermez cette méchante;
Et preuve que je n'ai pas tort,
Elle vient de sortir du ventre de Hïante.

Après que Poquet et Le Rocher en eurent fait la lecture, l'émulation leur mit aussi la plume à la main ; ce dernier eut le plus tôt fait et laissa voir ce

Sonnet.

Je ne savais pourquoi mon v.., plein de colère,
Entrant la tête haute en un endroit si noir,
En bonne intention d'un généreux devoir,
En ressortait si flasque, impuissant à rien faire.

J'implorais vainement Cupidon et sa mère ;
Immobile et confus, sans force et sans pouvoir,
J'étais comme un perclus qui ne se peut mouvoir,
Et ma marche semblait celle du dromadaire.

Mais je suis bien instruit du sujet à présent ;
Ce n'est pas sans raison que mon v... était lent :
Il faisait un voyage où la paresse est bonne.

Par l'ordre de l'Amour, qui gouverne mon sort
Et dont la volonté plus que jamais m'étonne,
Cet aveugle ministre allait quérir la Mort.

Le Rocher admira longtemps cette production de sa muse qui avait aussi bien avorté que dame Hïante ; ensuite de cela, Poquet se fit voir aussi bon poète que les deux autres et lut lui-même ce

Sonnet.

Pendant que le vautour dont parle Céladon,
Et qu'il appelle lourd pour le bien de sa rime,

Poursuit légèrement sa future victime,
L'endroit qu'il abandonne est franc de son lardon.

Ainsi, puisque la Mort vient de sortir d'un c...
Où le plus grand engin sans contredit s'abîme,
Sans crainte que sa faux méchamment le supprime,
J'y puis bien à mon tour enfoncer mon bourdon.

Mais certain souvenir me trouble la pensée,
Je reviens tout d'un coup de ma joie abusée,
L'espérance en mon sein n'a que de faux accords;

Il faudrait maintenant exorciser Hïante,
Ou qu'un pareil destin fît sortir de son corps
Le diable qui lui rend la tête si méchante.

Céladon ne trouva pas les sonnets de ses amis si déchirés qu'il ne leur crut devoir quelque applaudissement, et comme il n'était point de ces gens qui sont idolâtres de leurs ouvrages, il confessa, sans se faire violence, qu'il avait le plus mal réussi. Alors Le Rocher et Poquet, qui ne passaient jamais plus doucement le temps que lorsqu'ils lisaient certain gros recueil de sa façon et qui s'intitulait son « Premier voyage au Parnasse », le prièrent de le tirer de son coffre, afin qu'il se pussent promener quelques moments dans la diversité de ces lieux non communs. Ce qui leur ayant été facilement accordé, Le Rocher commença par cet

Acrostiche.

Bienheureux les mortels qu'un destin favorable
Élève en des endroits éloignés de ceux-ci ;
Rien ne vit près de lui sans trouble et sans souci ;
Néron était encore plus doux et plus traitable.
Accorder la justice au pauvre qui l'exige.
Relever l'orphelin qu'on foule aux pieds à tort,
Défendre l'innocent des cruautés du sort,
Ha! c'est ce qu'il faut faire, et c'est ce qu'il néglige.
Et la mère et la fille en sa treizième année,
Consentent à le voir sous l'appas des présents ;
Tous les jours il bâtit mille desseins pressants,
Où l'on voit les transports de son âme damnée.
Renoncer aux vertus est son penchant funeste,
D'éterniser sa rage est son plus doux espoir,
Et tonner et frapper du matin jusqu'au soir,
Mélange son tissu des filets de la peste.
Aux affaires du roi ne donner pas une heure,
Renoncer à l'Église ainsi qu'aux sacrements,
Livrer à tous les saints combat dans ses serments,
Est-ce là s'éloigner de la sombre demeure ?

— Et quelles sont les malheureuses dont vous parlez ? dit Le Rocher à Céladon.

— Comment, bonhomme, répondit-il, ignorez-vous ce secret, et ne savez-vous pas que Mlle de la Pépinière a non seulement abandonné son cœur à cet infâme, mais encore a souffert que Mlle Cataut tombât avec elle dans le précipice de son rut ?

— Par ma foi ! dit alors Poquet, je vous avouerai

bien que l'on m'en avait touché quelque chose, mais j'avais peine à le croire.

— Cela est hors de doute, reprit Céladon, et je vous apprendrai de plus que ce barbare a téllement répandu sa criminelle flamme sur cette honteuse famille que le petit frère n'est pas oublié ; il lui donne souvent des preuves de son amour ; mais le pauvre petit malheureux n'en voit rien, car ce n'est jamais par devant qu'il le caresse, mais à la manière de Sodome, c'est-à-dire par derrière.

— O ciel ! s'écrièrent Poquet et Le Rocher, ô juste ciel ! où est ta foudre, et comment ton soleil peut-il éclairer de si noirs forfaits ?

— Vous voilà bien étonnés, leur dit Céladon ; il semble, à vous entendre, que vous n'ayez jamais lu les amours de ce débauché et que vous ignoriez les divers crimes dont il a obscurci son divin flambeau. Et, d'ailleurs, que savez-vous si ce n'est pas dans l'épaisseur des ténèbres qu'il lâche la bride à ses appétits ? La Nuit est une déité si lascive et tellement débordée qu'il n'y a point d'extrémités amoureuses qu'elle n'autorise, et de Marle s'est lié avec elle d'une étreinte tellement indissoluble, en reconnaissance des biens qu'il reçoit journellement de son bénéfice, que pour lui être tout à fait conforme, il fait toujours sombre dans son esprit et n'y laisse jamais briller le moindre rayon de lumière. » Après que Céladon eut parlé, Le Rocher continua de lire ce

COUPLET DE CHANSON

sur l'air : *Alors qu'une femme est bien sage*, etc.

Trêve d'amour, chère Clarice,
Donnons-nous un peu de repos ;
Toute la moelle de mes os
S'est écoulée en ta matrice,
Et mon v.. au nombre des morts,
Pour avoir trop pris d'exercice,
Et mon v.., au nombre des morts,
S'est fait un cercueil de mon corps.

« Voilà, dit l'auteur, en les prévenant, ce que j'envoyai un jour à Nannette Foyer, qui me priait par un billet de lui faire un couplet sur l'air que vous venez de dire, et qui me conviait en même temps à l'amoureux exercice, combien qu'il n'y eût qu'un jour que je l'eusse baisée jusqu'au sang.

— C'était donc, lui dit l'un d'eux, lorsque vous étiez libre, car il ne me souvient pas qu'elle soit venue ici depuis que vous y êtes ?

— J'ai demeuré un an dans cette ville, répondit-il, pendant lequel toutes ces gueuses-là couraient ma braguette à l'envi et en achetaient le sucre au poids de l'or. » En achevant ces mots, certaine fille du métier présenta ce

Billet de Mlle de Boissemé à Céladon.

« Vous me dîtes tant de fois que vous m'aimiez, lorsque je vous vis il y a huit jours, que je me le suis

persuadé. Si je ne me trompe pas, vous aurez la bonté de m'envoyer quelque ouvrage nouveau, afin de chasser l'ennui de certain petit mal que j'ai à la jambe et qui me fait garder le lit. Surtout j'aime les rondeaux, et je serai ravie d'en voir de votre façon, car on dit que vous y excellez. Au reste, je vous prie d'être un peu moins négligent et de vous informer avec plus de soin de ce que peut faire en son lit une malade dont toute la gloire consiste à vous aimer. »

M[lle] de Boissemé était une fille de qualité qui, étant restée orpheline de bonne heure, n'avait de bien que ce que ses tuteurs n'avaient pas pu friponner. Elle était une des plus effrontées garces d'Alençon, et je ne m'en étonne pas, puisqu'elle avait fait apprentissage chez M[lle] de la Pépinière. Elle n'avait rendu visite au beau prisonnier que dans le dessein de le corrompre, si d'autres plus matineuses qu'elle n'y eussent déjà donné bon ordre ; car elle prenait autant de plaisir à débaucher un jeune garçon qu'il avait de joie à faire une putain. Il n'est donc pas nécessaire de vous dire qu'ils avaient pirouetté ensemble dès leur première entrevue ; mais comme l'endroit où leurs âmes avaient passé l'une dans l'autre aggrave l'énormité de l'action, j'apprendrai à tout le monde, si toutefois elle ne s'en est déjà vantée, que ce fut dans la chapelle des prisonniers. Cette joyeuse créature n'était pas du nombre de celles que l'on oublie dès qu'on ne les voit plus, elle laissait toujours des marques de sa libéralité

partout où elle allait culbuter, et elle avait donné un chancre à Céladon qui, s'il n'était pas vérolé, en avait assez bien la mine. Elle avait, de plus, semé certain bruit honteux pour lui dans toutes les ruelles de sa connaissance, je veux dire qu'elle s'était vantée à beaucoup de monde qu'il lui avait fait une promesse de mariage. Cette hardiesse l'avait tellement outré qu'il avait résolu de ne la voir jamais, et il fut ravi de trouver les moyens de vomir sa bile contre elle; il fit donc sur-le-champ ce

Rondeau.

A vous entendre insolemment
Me nommer partout votre amant,
Beauté dont la sale chronique
Vous élève au trône impudique,
En fait-on un bon jugement?
On ne le saurait sainement,
Mais aussi sans retardement,
L'honneur veut que je m'en explique
A vous.

Je vous jure sincèrement
Que si j'avais ce sentiment,
Mon cœur serait bien peu stoïque :
Vous n'avez appas ni musique,
Ni quatre deniers seulement
A vous.

Céladon donna ce rondeau à la servante de Mlle de Boissemé, mais auparavant que de la congédier :

— Est-ce que le poulain de votre maîtresse n'est pas encore guéri? lui dit-il.

— Non, monsieur, répondit-elle, sans songer à ce qu'elle disait. Cette innocence fit rire nos galants à gorge déployée, et la servante reconnaissant sa faute : « Je vous prie, dit-elle, de n'en rien témoigner; je viens de faire un pas de jeune bête, et je suis tellement accoutumée à la vérité que je vous ai déclaré un secret qui ne devait jamais sortir de ma bouche. »

— Vous ne m'avez rien appris, lui dit Céladon, et votre maîtresse m'en fait confidence dans son billet. Mais apprenez-moi aussi qui est celui qui l'a si bien ajustée?

— Vous connaissez le fils de M. le vicomte? reprit-elle.

— Sans doute, dit Céladon; est-ce lui?

— Mademoiselle n'en est pas bien assurée, continua-t-elle, mais elle n'en accuse que lui, ou M. Le Noir. Alors faisant une grande révérence, elle troussa ses chausses.

Après qu'elle fut partie : « L'infâme! dit Céladon en parlant de la Boissemé; admirez, je vous prie, son insatiabilité, et confessez que la débauche n'étendit jamais si avant les bornes de son empire. Je ne crois pas qu'il y ait une maison dans cette ville où le vice n'ait un autel.

— J'en connais pourtant une, interrompit Poquet, sur laquelle vous n'oseriez répandre votre venin.

— Je vous entends, reprit Céladon, et je confesse que Mesdemoiselles Thouars mènent une vie si honnête et si dégagée de tout sale commerce que je n'en saurais assez exprimer le mérite. Jamais tourterelles ne furent si chastes, ni vierges si constantes en leur continence. Leur vertu est à l'épreuve de toutes les attaques, et j'ose dire que leur maison renferme plus de trésors que le pavillon céleste, puisqu'on y voit quatre Grâces incorruptibles, et que là il ne s'en trouve que trois, dont je ne voudrais pas répondre si elles demeuraient à Alençon.

— C'est trop parler de la chasteté de ces demoiselles dans un endroit où le rut tient souvent, interrompit Le Rocher. Laissez-moi poursuivre ma lecture, et voyons un peu ce que nous apprendra ce

Sonnet.

D'où vient ce long silence, adorable Zélie?
Quelles sont les raisons qui causent ta froideur?
Quelque berger heureux, ennemi de ma vie,
M'aurait-il bien chassé de ton volage cœur?

Mais excuse, ô merveille en tous points accomplie,
L'offense que te fait ma soupçonneuse humeur;
Las! c'est un noble effet de ma flamme infinie :
Un fidèle galant est sujet à la peur.

Aussi, de temps en temps si ta douce présence
Dissipait les ennuis de ma longue souffrance,
Ou qu'un mot de ta main me découvrît un port,

J'aurais plus de plaisirs, te voyant secourable,
Que de Marle n'en a quand il juge un coupable
D'un crime rémissible aux peines de la mort.

« Si les rimes de ce poème ne sont pas riches, dit Céladon, il s'en faut prendre à l'adorable beauté qui me les envoya, afin que je les misse en œuvre. Cet autre vous semblera peut-être moins vicieux :

Sonnet.

Mon amour est plus grand qu'un chêne,
Mais mon respect perce les cieux,
Et je n'ose lever les yeux
Sur le chaste objet qui m'enchaîne.

Mais que cette pensée est vaine!
Est-ce que je suis envieux
De l'une des filles des dieux,
Ou tout au moins de leur germaine ?

Je suis pris, c'en est fait; mon cœur
Cède aux charmes de son vainqueur;
Ma défaite fait ma victoire.

Que si ce discours est coquet,
Bel ange, j'ai l'âme plus noire
Que la langue d'un perroquet.

Le Rocher allait poursuivre, quand on sonna la clochette pour se mettre à table, de sorte que nos trois personnages s'en furent souper avec appétit. Ils en étaient déjà au fromage, lorsque Robert, petit-fils du

bonhomme, s'approchant de lui tout éperdu : « Mon grand, lui dit-il, notre mâtin est étendu tout de son long dans la cour ; je le viens de voir comme je faisais mon cas, et j'ai eu beau le battre avec mon pied, je ne l'ai jamais pu faire lever ; je pense aussi vrai qu'il est mort. » Ce grand mâtin était un chien très considérable pour une prison ; il était de bon guet et servait davantage pour le guichetier à empêcher que les oiseaux de la basse-cour ne s'envolassent. Il ne se faut donc pas étonner si *mon grand* se leva incontinent de table et prit une chandelle pour aller voir ce qu'il en était. Après qu'il eut considéré la triste posture du fidèle gardien, il trouva que Robert avait raison et que son favori avait été visiter ses pères dans l'enfer des chiens, car ils n'ont point de p..., et quand ils en auraient, celui-là qui avait souffert une mort subite n'y devait pas sans doute être allé. Je ne dirai point ce que la colère fit faire d'extravagances au vieillard, ni toutes les injures dont il blasphéma contre l'innocence des prisonniers qu'il accusait de l'avoir empoisonné ; seulement vous dirai-je qu'il soupira plus d'un quart d'heure, et que peut s'en fallut qu'il ne se mît à deux genoux pour recommander l'âme de son chien.

Pendant qu'il fulminait, Céladon et son camarade s'étaient retirés dans leur chambre, où ils avaient trouvé la tête de la petite Hïante qu'un chat roulait en se divertissant. Ce spectacle leur donna un plaisir extrême et ils ne doutèrent point que le grand domes-

tique ne fût mort d'en avoir mangé le corps, car ils ne le trouvèrent point sur le pavé.

Cela les fit descendre dans la cour, où le concierge faisait enterrer le défunt, et lui ayant appris ce qu'ils venaient de voir, ils le firent revenir de sa fougue. « Parbleu! dit le bonhomme, après avoir recouvert la fosse, il n'y faut plus penser : allons boire et gageons le déjeuner de demain à qui en fera le mieux l'épitaphe. »

— Nous y consentons, dirent-ils. Ainsi nos gens se remirent à table, et après qu'ils eurent avalé chacun deux ou trois lampées, ils ruminèrent les vers suivants :

Ci-gît un chien de valeur sans seconde;
Passant, admire et plains son sort :
Il s'est en allé de ce monde
Après avoir mangé la Mort.

Le Rocher n'eut pas plus tôt achevé son quatrain qu'il ôta son chapeau et mit sa serviette sur sa tête chauve, en forme de couronne, en s'efforçant de crier vivat. La minerve de Poquet parut ensuite sous cette forme :

Passant, passe sans t'arrêter :
La Mort dans ce tombeau sommeille.
L'animal qui l'y fut porter,
Et qu'elle y tient à la pareille,
Est un mauvais mâtin qu'une puce réveille
Et qui te pourrait éventrer.

— Cela n'est point si mal, dit Céladon, mais écoutez ceci et me rendez justice :

Ci-dessous gît la Mort produite par la Vie,
Qu'un cabinet arracha de ses flancs,
Qu'un mâtin à nez et pieds blancs,
Dont elle fut vivement poursuivie,
Mangea, comme un pourceau mange aisément des glands.

Nos poètes voulaient avoir tous trois gagné et n'étaient pas résolus de se céder le dé, quand la petite bonne femme, qui ne manquait pas d'esprit, les mit d'accord par ces quatre rimes :

Qui que tu sois, ô passant ! tremble
En passant près de ce tombeau :
Par un prodige assez nouveau,
Deux monstres ennemis y reposent ensemble.

Céladon trouva la galanterie de la petite bossue digne du prix, et il dit à ses confrères, les mauvais rimeurs, qu'il la fallait régaler avec autant de cérémonie que si elle était l'aînée des neuf Sœurs. Mais quoi qu'il pût dire ou faire, Le Rocher ne voulut jamais démordre de la bonne opinion qu'il avait de son quatrain et consentit bien à payer sa part de la débauche, mais non pas à céder le laurier qu'il croyait avoir mérité.

Cette badinerie étant cessée, le beau prisonnier et son camarade se retirèrent dans leur chambre, où ce

premier ayant appelé certain laquais qu'il avait alors, il lui donna la tête de l'avorton et un grand clou qu'il arracha de la muraille, et lui ayant commandé de l'aller attacher à la porte du procureur du roi, il se mit au lit..

Lecteur, reprends encore haleine,
En attendant que d'Hippocrène
J'aille troubler le liquide cristal :
Je suis doué d'une si faible veine
Et je crains tellement la peine
Que le moindre excès me fait mal.

Fin de la deuxième partie.

A MADEMOISELLE DE SCAY

Mademoiselle,

En quelque lieu du monde que vous soyez, au bordel, aux Madelonnettes ou à l'Hôpital, cette dernière partie de votre Rut, qui doit courir tout l'univers sur les ailes de la bonne opinion que j'en ai, ne saurait manquer de tomber sous vos pattes. Elle ne vous apprendra rien de nouveau, mais elle vous fera connaître que si j'en savais davantage, je ne vous aurais pas fait l'injure de le passer sous silence. Vous êtes de l'humeur de ces vieux guerriers qui sont charmés au récit qu'un auteur leur fait des anciennes prouesses dont ils ont immortalisé leur nom, et vous n'avez jamais de plus parfaite joie que lorsque l'on réveille en vous le souvenir de vos extrêmes débauches, dont le nombre innombrable ne saurait trouver de place dans une seule caboche. L'on ne saurait si bien dépeindre votre effronterie que vous n'y trouviez toujours quelque chose d'oublié. Si l'on vous disait, par exemple, que la première fois que le marquis de Courcelles vous chevaucha, il le fit cinq fois, vous ne man-

8

queriez pas d'ajouter que vous jugeâtes l'action si glorieuse d'être à cheval sur un marquis que vous lui donnâtes un tour de fesses tellement subtil et inévitable qu'il ne se put défendre d'être à son tour acalifourchonné. Vous aurez beaucoup de ces sortes d'omissions dans ce petit ouvrage, mais vous me les pardonnerez quand je vous aurai assurée que tout ce que j'ai fait jusqu'ici n'a été qu'une épreuve de mes forces, ou qu'un prélude, si vous voulez, après lequel je vous donnerai un branle plus juste et mieux conditionné. Attendez donc, s'il vous plaît, à vous fâcher contre moi que je vous aie manqué de parole, et cependant continuez en votre affection celui pour qui vous avez abandonné votre pays et que vous achèteriez de votre sang, s'il était à vendre.

TROISIÈME PARTIE

Il n'y avait pas encore une heure que le vainqueur de Python brillait de mille feux nouveaux sur les maisons de la Sodome normande (1) lorsque Le Hayer, entendant un bruit confus de voix diverses et ramassées devant sa porte, mit le nez à la fenêtre pour savoir ce que cela voulait dire. Il avisa une infinité de monde qui s'y entrepoussait pour voir la tête du monstre mort-né, si bien que mille remords de ses crimes lui donnant d'éternelles appréhensions, il crut infailliblement que son heure était venue et que l'on n'assiégeait sa maison que pour tirer vengeance des

(1) On connait le *Blason de la ville d'Alençon :*

Alençon,
Petite ville, grand renom ;
Autant de putains que de maisons,
Et si elles étaient bien comptées,
Autant que de cheminées.

On sait que la reine de Navarre séjourna à Alençon et que les mœurs des dames de sa cour y étaient très relâchées. Aujourd'hui, cette ville est une des plus honnêtes et des plus insignifiantes de France.

cruautés qu'il avait exercées contre le public. Dans cette juste appréhension : « Ah ! mes amis, s'écria-t-il, arrêtez votre fureur, je vous en conjure, au nom de tous vos parents que mon injustice a conduits en paradis et envers qui votre dévotion ne saurait manquer d'être extrême. J'ai donné lieu à votre emportement, je l'avoue, mais je saurai réprimer mon funeste penchant, si vous ne vous portez pas aux extrêmes résolutions contre ma vie. Je vous ferai connaître à l'avenir, par indulgence que j'aurai pour vos crimes, que le proverbe n'est pas faux qui dit que les hommes changent d'humeur de temps en temps, et que celui-là était hier un tigre insatiable en qui nous trouvons aujourd'hui une douceur de mouton. »

Ce peuple, que la tête de la petite Hïante avait déjà disposé à la joie, ne put s'empêcher d'éclater de toute sa puissance aux discours du *pou* de la ville et fit des grimaces à la villageoise, si bouffonnes et si comiques que le beau prisonnier aurait sans doute effacé le souvenir de ses chaînes si ce divertissement lui avait été accordé. Sa vaine et ridicule appréhension lui avait fait dire beaucoup d'extravagances, mais un de ses confrères qui l'avait écouté, levant la voix : « Parbleu ! lui dit-il, vous tenez là de plaisants discours. Et qu'avez-vous à redouter de l'impuissance de ces malheureux, dans le sein d'une si bonne ville ? Descendez seulement et nous venez apprendre quel diantre d'oiseau que c'est celui que nous voyons à votre porte.

— Ce sera donc sur votre parole », répondit Le Hayer, à qui la présence du quidam avait rendu une partie de son assurance.

Là-dessus, il vint ouvrir sa porte, accompagné de certaine garce conjugale dont je tairai le nom, parce que je l'ai oublié.

L'aspect de la petite Hïante ne le surprit pas moins que le reste des spectateurs, mais il déguisa mieux son étonnement, et connaissant à peu près que c'était une pièce qu'on lui avait joué, il la détacha promptement et fit accroire aux crédules rustiques que c'était la tête d'un singe que son frère avait tué dans la forêt. Après cela, il se renferma pour s'aller habiller, et les dogues s'en allèrent au marché, bien satisfaits d'avoir vu, sans qu'il leur en coûtat davantage que leur temps, une chose inconnue dans leur village.

Mais je m'éloigne de mon but;
Muse, revenons à l'histoire,
Et de mon encre la plus noire
Achevons de peindre le Rut.

La pauvre Hïante avait assez mal passé la nuit, et son mari, qui s'était aperçu que son ventre était vide, voulait savoir ce qu'était devenu le fruit des labeurs de ses voisins. Il pestait et faisait rage dans sa chambre, et combien qu'elle lui jurât qu'il n'y perdrait rien et que la défunte n'était pas de son ouvrage, il était en humeur de quereller et voulait, à quelque prix que ce

fût, que Hïante la retrouvât. Elle qui s'aperçut que Jean n'était ainsi terrible que parce qu'il était à jeun : « Tiens, lui dit-elle, Jean, prends cet écu, va boire et nous laisse en repos... ».

— Quand je t'aurais brisé les côtes, dit-il alors, en se radoucissant, je n'en serais pas plus gras, et ce serait un sabbat éternel dans mon ménage; il vaut donc mieux que je sorte et que j'aille

Noyer l'excès de mon chagrin
Dans les rubis de quelque pot de vin.

Après qu'il eut fait la place nette, Dorimène vint savoir en quel état était la triste commère, et la trouvant trop faible pour l'accompagner en prison, elle y fut toute seule :

Mais quel fut son étonnement
Quand elle apprit que son amant,
Par une heureuse destinée,
En était sorti hautement!
Son âme fut abandonnée
Au plus sensible et plus cruel tourment
Qu'elle eût ressenti de l'année.

Elle monta dans sa chambre, où trouvant le solitaire Poquet : « L'ingrat a donc bien pu s'en aller sans prendre congé de moi? lui dit-elle. Hélas! qui l'aurait cru capable de cette infidélité, et que les jeunes gens

sont légers! Ma foi! je lui en ferai bien des reproches par le courrier.

— Voilà, lui dit Poquet, une lettre qu'il m'a donné charge de vous rendre; peut-être y trouverez-vous de quoi vous consoler.

— Voyons, répartit-elle, ce que nous apprendra cet

Adieu de Céladon à Dorimène

Je ne saurais vous aller dire
Le bien que mon cœur vous désire,
Ni l'adieu de remercîment :
Je n'ai pas un petit moment,
Tant est cruel le destin qui m'inspire
Et qui m'ôte du monument
Que mon amour voudrait élire
Pour vous voir éternellement.
Vous m'allez appeler barbare,
Dans l'excès de votre dépit,
Mais quand Poquet vous aura dit
La cruelle raison qui de vous me sépare,
Vous me plaindrez, mon adorable phare,
Sans me juger indigne du crédit
Qu'eut chez vous mon fidèle v...
Au reste, je vous recommande
Le triste et l'affligé Poquet;
Jouez souvent au bilboquet
Et grossissez tous les jours votre bande.
N'allez pas sottement, l'un de l'autre jaloux,
A l'exemple de quelques fous,
Vous piquer de constance où le change a des charmes;

Sur maints objets divers laissez faire vos armes;
Mais en faveur de notre liaison,
Que ce soit toujours en prison
Où vous bandiez comme des carmes.

Elle ne trouva pas toute la satisfaction possible dans ce billet, mais comme le mal était sans remède, elle s'en consola le plus aisément qu'elle put. Je la laisserai avec Poquet jouer à pet-en-gueule, afin de parler de Céladon et d'Amarante.

Le beau prisonnier était monté sur un cheval de louage et galopait sur le chemin d'Alençon à Séez, lorsqu'il entendit une voix qui lui cria : « Arrête, Céladon, et dispose-toi à disputer ta vie contre un ennemi qui n'a pas de petites entreprises sur elle. » En disant cela, l'assaillant porta la bride de son cheval à ses dents, et prenant ses pistolets des deux mains les tira tous les deux sur Céladon; mais comme ils n'étaient pas seulement amorcés, ils prirent rat, et le beau prisonnier, qui reconnaissait Amarante malgré son déguisement, mettant la main aux siens : « Qui que tu sois, lui dit-il en dissimulant, tu n'es guère avisé de n'avoir pas donné meilleur ordre à des armes dont tu prétendais de sacrifier ma vie; mais tu en recevras la punition. Çà, que l'on chante, ou tu es mort. Après cela, tu m'instruiras de l'offense que je t'ai faite.

— Je te demanderais quartier, lui répondit l'amoureuse guerrière, si je croyais que tu fusses d'humeur

à me le donner ; mais ton procédé de ce matin me fait assez connaître que tu respires ma mort.

— Je meurs si je t'entends, poursuivit Céladon ; explique-toi plus clairement, et sache que si j'ai péché contre toi, que je ne pense pas avoir jamais vu, je réparerai mon offense au gré de tes désirs.

— Puisque tu m'en assures de si bonne grâce, continua le vaincu, je ne feindrai point de te dire que je suis Amarante qui me viens plaindre à toi du tort que tu me fais de me quitter sans me dire adieu. Je ne pense pas avoir donné lieu à ton indifférence, et celle qui te vient offrir son bien, après avoir donné son cœur, n'avait pas tout à fait mérité ton silence.

— Ah ! mademoiselle, lui dit le rusé Céladon en l'embrassant, à quel péril vous êtes-vous exposée, et dans quel excès de malheur ne m'auriez-vous point abordé si j'avais été assez disgracié du ciel pour répandre une goutte de votre sang que tout le mien ne serait pas capable de payer !

— Je connais votre générosité, répondit Amarante, et d'ailleurs j'ai bien cru que le dieu qui m'a portée sur ses ailes sur vos pas arrêterait votre colère.

— Loué soit-il à jamais ce dieu titulaire, répondit-il, qui permet que je vous revoie lorsque j'en désespérais !

— Ah ! interrompit Amarante, que vous êtes double, cher Céladon, et que vous êtes un grand maître en l'art de dissimuler. Si vous aviez autant d'amitié pour

moi que vous voulez que je le croie, vous n'auriez pas ainsi emporté le chat, et un tendre discours m'aurait assurée de votre ardeur, à votre sortie.

— Je vois bien, lui dit Céladon, que vous n'avez pas reçu une lettre que je vous ai envoyé par mon laquais, dans laquelle je vous marquais mon déplaisir et les raisons que j'avais de ne vous point faire la révérence. C'est pourquoi je vous dirai que, dès l'aube du jour, M. de Colbert a envoyé un de ses secrétaires me décharger, à condition que je sortirais de la ville sans m'y arrêter seulement une heure et sans parler à qui que ce soit. Il est trop grand seigneur et trop puissant en ces endroits pour lui manquer de parole, et cela a fait que j'ai passé par-dessus les suggestions de mon amour, qui voulait à toute force que je vous allasse embrasser avant de partir.

— Si cela est, je vous pardonne, répondit Amarante; mais pour vous laver entièrement de votre crime, il faut que vous m'accordiez la grâce que je vous demanderai quand votre parole m'aura assurée de n'en être pas dédite.

— Et que voulez-vous exiger de moi? reprit Céladon; vous seriez autant injuste que belle si vous doutiez de mon obéissance.

— Je souhaite, acheva la coureuse, que vous me permettiez de vous suivre en l'endroit de la terre où vous avez résolu de vous retirer, ou que vous terminiez cette vie que je ne reçois de vous qu'à cette cause,

et qui me serait plus cruelle mille fois que la mort si je la passais loin de celui qui me la fait trouver aimable. »

Ce discours fut sans doute poussé avec beaucoup de tendresse, et Amarante l'accompagna de toutes les grâces dont elle était capable. Elle aimait véritablement Céladon, et elle m'a juré depuis qu'elle se serait plutôt commise à toutes les bassesses du monde que de le quitter sans lui tenir compagnie. Céladon, au contraire, ne la trouvait pas supportable, mais la nécessité de ses affaires lui dénouait la langue à des douceurs où son âme n'avait aucunement part. Il savait bien qu'elle était en état de grossir sa bourse, et c'était ce qu'il lui fallait ; c'est pourquoi, après qu'il l'eut regardée d'une manière capable d'enflammer les glaçons de janvier :

« Je savais bien, lui dit-il, généreuse Amarante, que vous me faisiez l'honneur de m'aimer, mais je n'aurais jamais cru que vous m'eussiez voulu rendre si heureux ; cette faveur est au-dessus de mon mérite, et mon espérance ne trouvait point de degrés pour y monter. Mais enfin, puisque l'excès de ma bonne fortune vous aveugle jusqu'au point de me vouloir suivre, je n'ai garde de rejeter cette consommation de ma gloire, et je vous conjure, au nom de vos adorables appas, dont j'aurai un souvenir éternel, de me tenir parole.

— Je ne vous ai rien demandé où je n'aie mûrement

réfléchi, reprit-elle, et pour vous témoiguer que je n'ai monté à cheval que dans ce sentiment, j'ai apporté avec moi certain contrat d'une rente qui m'est tombée en partage, que nous pourrons vendre à Boisblés, qui m'en a déjà parlé; car je puis juger, au chemin que vous tenez, que vous allez coucher à Séez; et par ce moyen nous subviendrons aux nécessités du voyage que nous entreprendrons. Mais ne perdons point davantage de temps et marchons bon pas. »

Céladon ne pouvait exprimer son transport,
Sa joie était trop souveraine :
Tantôt il appelait Amarante sa reine,
Tantôt il la nommait son salutaire port,
Amarante, à son tour, reprenait la parole
Et lui disait que ses amours
La conduiraient de l'un à l'autre pôle,
Sans lui donner de mauvais jours.

Ils firent bien deux lieues dans de semblables entretiens, après quoi Céladon lui ayant demandé comment elle avait pu savoir sa sortie d'Alençon, vu qu'elle s'était faite de si grand matin qu'elle devait être secrète : « Le guichetier, lui dit-elle, m'en est venu avertir, dans l'espérance d'avoir quelques testons; car je lui promis, il y a deux jours, que lorsqu'il m'apprendrait la nouvelle de votre élargissement il ne perdrait pas sa peine. J'ai donc promptement envoyé ma servante emprunter le cheval de mon cousin de la Normanderie, et après avoir vêtu cet autre habit

d'homme, que je fis faire le carnaval passé, pour courir le bal, je suis venue après vous. Mais afin de nous réjouir, poursuivit-elle, chantons quelque nouveauté ; n'avez-vous rien composé ?

— Oui, répondit Céladon, qui n'avait pas envie de s'en défaire si tôt, voici une courante que vous agréerez sans doute ; écoutez :

Quand je vous dis, objet charmant et doux,
Qui commandez à tous,
Que je ressens vos coups
Et que j'en deviens fous,
Hélas ! pourquoi vous mettre en colère ?
Que n'aimiez-vous le beau fils de Cythère ?
Philis, il a l'air de vous.

Quoi ! pouvez-vous avec tant de rigueur
Voir l'extrême langueur
Dont je nourris mon cœur
Sans prendre de l'ardeur ?
Ma foi, Philis, c'est me faire injustice,
Ah ! bien plutôt de l'amoureux supplice
Goûtons, vous et moi, la douceur.

Si, tôt ou tard, de ce grand lieu d'amour
On doit suivre la cour,
N'attendez point au jour
De votre froid retour ;
Car quand l'hiver des ans montre sa glace,
Nous n'avons plus de force ni de grâce,
Et l'amour nous laisse à son tour.

N'avez-vous point remarqué quelquefois
Les oiseaux dans les bois?
Des amoureuses lois
En naissant ils font choix;
Que si d'abord la femelle est rebelle,
Dans un instant, de son petit fidèle
Elle écoute la douce voix.

Si dans nos cœurs par adorations
L'amour nous recevions,
Des petits alcyons
La vertu nous aurions;
Autorisés de ce dieu de la flamme,
Nous chasserions le souci de notre âme,
Tandis que nous nous aimerions.

Rangez-vous donc, rigoureuse Philis,
D'un cœur humble et soumis,
Sous cet auguste fils
De l'aimable Cypris.
Pour couronner tant de peines écloses.
Je vais cueillir sur vos lèvres cent roses,
Et sur votre sein mille lis.

— Vous avez sans doute fait ces vers-là pour quelque ingrate, lui dit Amarante. Ma foi! vous êtes bien de loisir de donner votre temps à de sottes fières qui se font des crimes d'un plaisir si doux et que la nature, préférable à la loi, autorise.

— Pardonnez-moi, répondit-il, c'est pour une cousine sur laquelle mon amour n'a point droit d'aubaine; mais vous avez plus de part aux deux couplets que

je vous dirai, et peut-être que vous me prierez de les écrire :

J'ai vu mille beautés sous mon corps étendues,
Entre deux draps blancs toutes nues,
Sans résistance et sans rigueur ;
Mais je n'ai point trouvé le délice avec elles
Qu'Amarante mit dans mon cœur.
Lorsqu'elle l'alluma du feu de ses prunelles.
Je ne puis plus aimer, si ce n'est Amarante ;
Elle seule est toute charmante,
Je ne révère que ses lois ;
Si je porte les yeux sur quelque autre de même,
Mon amour revient au doux choix
Qu'il a fait de servir Amarante, qu'il aime.

« Je confesse, dit Amarante, que celle-là me plaît beaucoup mieux que l'autre et que ce m'est une grande satisfaction d'apprendre que vous avez songé à moi dans mon absence. » Elle lui fit de grandes protestations, à son tour, de l'aimer jusqu'au dernier soupir et de manger tout son petit fait avec lui, tant qu'il favoriserait par sa correspondance le dessein qu'elle avait de lui servir d'ombre. Un peu après, ils arrivèrent au gîte, et Amarante, qui ne voulait point perdre de temps, de peur que quelque obstacle ne survînt, s'en fut incontinent chez Boisblés, avec son habit à la cavalière, pour traiter de son contrat, et Céladon se fut coucher sur un des lits de sa chambre, où il relut cette historiette qu'il avait composée en prison :

« Monsieur Vente était à Rouen, où certaines affaires l'avaient appelé, lorsque le curé de la Madelaine de Verneuil, personnage autant amoureux qu'il est éloquent, s'en fut rendre visite à mademoiselle sa femme. Il la trouva sur son lit de repos, vêtue d'un taffetas si mince que la neige de son corps lui sauta d'abord aux yeux et se glissa jusqu'à son cœur par ses fenêtres émaillées que l'Amour tient toujours ouvertes. Elle était nonchalamment couchée sur le côté droit, et l'une de ses mains d'ivoire, qui semblait en être amoureuse, appuyait honorablement le globe inestimable de sa belle tête; ses cheveux, d'un merveilleux noir, flottaient jusqu'à ses talons et venaient d'être peignés par les Grâces, avec le peigne de corail de la mère de Cupidon; sa bouche de rose, qui était entr'ouverte, laissait voir des perles admirables qui étaient si bien rangées, si nettes et tellement égales que l'avocat Blessebois, qui passe pour le plus médisant des jeunes fous du pays, n'y aurait pu décocher les traits de sa satire; ces astres mondains étaient ensevelis sous les nuages de ses paupières, mais leur vivacité ne laissait pas que de se remarquer et d'opérer des effets puissants sur l'âme de M. de la Madelaine. Elle était déchaussée, et ses belles jambes, qui n'étaient pas voilées de sa jupe, éclataient d'autant mieux que le satin noir du lit où elle reposait était bien de sa couleur. Elle s'était mise de cette façon afin de passer fraîchement l'après-dîner, et son idolâtre s'était glissé

dans sa chambre à la faveur de quelque louis dont il avait enrichi la dauphine qui lui avait ouvert la première porte. Le curé, qui découvrait des bijoux qu'il n'avait point encore vu en sa maîtresse, qu'il trouvait mille fois plus adorable que la divinité de sa paroisse, se jetant incontinent à genoux : « Puissance que je reconnaîtrais toute ma vie, lui dit-il sans en être entendu, je te consacre toutes les affections de mon âme, et je confesse que si nous étions encore au temps de nos pères qui ne donnaient pas de moindres prix aux vertus et au mérite extraordinaire que la couronne immortelle, tous nos habitants seraient maintenant au pied de ton image, à t'offrir des victimes et les vœux innocents de leur zèle inviolable; mais puisque l'erreur leur a fermé les yeux, la bouche et l'âme à ce devoir si légitime, il faut que tu te contentes des respects et des devoirs qu'ils ne te sauraient dénier. Je dis eux, car moi, qui ne connais rien d'auguste ni d'adorable que les divins linéaments de ta glorieuse face et les perfections que ton aimable corps étale à mes yeux enchantés, je te proteste avec vérité de te placer éternellement sur le trône de ma vie, tant que j'aurai le discernement libre et ma raison saine. Je ne trouve qu'une chose à redire en toi, c'est que tu affectes d'être inaccessible à la pitié et impassible à l'amour. Il y a deux lustres que je courbe sous le faix des chaînes que tu m'as imposées, et la dureté de ton sein ne t'a encore jamais permis de l'ouvrir à mes

plaintes. Mes yeux et mes actions ont commencé de t'instruire de mes feux, mes services te les ont confirmés, et ma bouche enfin a achevé de développer ce mystère où tu n'as pas voulu donner ton consentement. Perds, adorable beauté, cette rigueur qui me désespère, ou, par un trait de compassion qui me rendra heureux, lâche la bride au pouvoir de tes charmes, afin qu'ils m'étouffent le cœur par l'excès du plaisir que j'aurais à les y enfermer. Veux-tu imiter les rochers en leur insensibilité et te montrer plus inhumaine que les ours et les tigres, qui ne rebutent pas les caresses de leurs pairs? Sois, hélas! bien plutôt semblable aux roses de ton parterre qui ouvrent leur sein à la naissance du soleil, afin d'en recevoir les amoureux baisers, ou à celles de tes lèvres incarnates qui n'ont jamais plus de lustre que lorsque tes yeux répandent leurs rayons sur elles. Tu es cette belle rose, et je suis ce malheureux Phébus que ta résistance obscurcit, et qui ne souffrirais pas le parallèle de celui des dieux si le destin me permettait de te fléchir. Où me trouveras-tu un exemple sur la terre de tes refus, si tu considères les ruelles de Verneuil? De Bretignères ne reçoit-il pas les embrassements de Mlle d'Erard, et le mari de celle-ci ne donne-t-il pas le change à l'autre? La vicomtesee, toute fanée qu'elle est, a-t-elle jamais coûté le moindre soupir à M. de la Bertauderie, et le vicomte a-t-il fermé les oreilles aux douceurs de la femme de son rival?

L'avocat Blessebois s'est-il fait déchirer le visage pour jouir de la nouvelle receveuse des tailles, et son époux a-t-il longtemps arrosé les pieds de Mlle Dindreville pour faire approuver son servage? Car de t'aller ici parler du receveur des droits avec Mlle Échalard, de la Verdin avec le public, et de la Rochefort avec les chiens de la ville, ces choses-là sont trop connues pour que tu les puisses ignorer. Je suis donc l'unique au monde qui sois exposé à des martyres inhumains, et ma constance, qui me devrait avoir couronné il y a plus de mille soleils, est la seule qui ne produise point fruit. Ah! c'est être trop rigoureuse et trop garder de scrupule pour un enfant que tu as fait naître; j'entends pour mon amour qui tire son origine de tes attraits. Écoute la voix de ton pasteur, qui te prêche la paix et la charité, et ne sois pas rebelle à ses remontrances. Toutes choses te parlent à mon avantage; tu n'as rien à craindre du côté du secret, nos propres intérêts me noueront la langue si tu me reçois dans tes bras, et mes visites ne te seront point un scandale, vu que ma sagesse ne reçoit aucun doute dans les esprits de mes brebis. Aussi te dois-je ici confesser que je ne croirai point forligner de la vertu de mes ancêtres lorsque je m'enterrerai tout vif dans tes caresses. Tu n'as pas une partie qui ne soit entièrement aimable, et les dieux dont nous devons suivre le sage exemple ne se défendraient pas de ton culte s'ils avaient la gloire de te voir dans l'état où je te considère. Mais que je suis

aveugle, et quel respect assez frivole m'empêche maintenant de cueillir le fruit de mes peines? L'Amour qui me conduit en ces lieux n'est-il pas le même dieu qui t'a plongée dans ce favorable sommeil, et ne serais-je pas enfin digne de tous mes supplices si je laissais échapper l'occasion qu'il me présente de terminer mes ennuis? » En achevant ces paroles, il se releva de terre et se mit le plus doucement qu'il lui fut possible auprès de Mlle Vente; il la fit tomber sur le dos petit à petit, et après cela il lui ouvrit insensiblement les cuisses et découvrit enfin le charmant autel, où il sacrifia incontinent après.

« Que de charmes! dit-il alors;
L'adorable et le divin corps!
Le beau conduit qui mène à l'âme! »
Et puis, redoublant ses transports
Et la liberté de sa flamme :
« Le bel animal que la femme!
Voyons si le dedans est comme le dehors. »
Il se glissa vers la partie
Où l'amour met l'honneur en sac;
Car son v.. s'allongeait de même qu'un ziczac
Et ne faisait jamais une lâche sortie.
Il était mieux fourni de poils frisés et noirs
Qu'un bœuf n'est bien muni de cornes,
Il était plus grand que les bornes
Dont on divise les terroirs.
Au manche d'une hache il était comparable,
Il répandait son sp.... à gros bouillons,

Il était enrichi de deux hardis c....lons,
Et pour vous témoigner qu'il était admirable,
C'est qu'il était ailé comme les papillons.
Trois fois, sans dé..ner, il réchauffa la sauce.
Et la belle endormie ouvrit alors les yeux;
« Méchant, s'écria-t-elle, amant malicieux,
Puisqu'aujourd'hui l'amour t'exauce,
Dis-moi, n'aurais-tu pas fait mieux
De me donner ma part d'un bien si précieux?
Que ne m'éveillais-tu, cette douceur est fausse;
Toi, ne m'approche plus, sommeil pernicieux! »

« Le fortuné pasteur, qui s'était attendu à de cruels reproches, fut extrêmement joyeux de connaître que Mlle Vente ne désapprouvait pas sa témérité, et pour lui témoigner combien il méritait l'honneur de son estime, il recommença ses caresses, pendant qu'il en recevait à son tour qui lui persuadèrent qu'il ne serait pas vu de mauvais œil toutes les fois qu'il reviendrait à la charge. »

Céladon en était là de l'histoire de M. de la Madelaine et de Mlle Vente, lorsqu'il vit entrer Boisblés avec Amarante. Il se leva pour aller recevoir ses civilités, et reçut un contentement extrême d'apprendre de sa bouche qu'il lui venait compter quatre mille francs. Il était tout à fait propre de l'habit que lui avait donné Marcelle, et Boisblés lui dit autant de douceurs que s'il avait été amoureux :

« Je suis ravi, dit-il, de vous voir en liberté, si toutefois on le peut être avec Amarante; je me figure que

ses traits divins ne vous feront pas si bon quartier que vos ennemis et que vous serez plus longtemps son prisonnier que vous n'avez été le leur. » Il lui disait cela afin de l'obliger, car il le connaissait assez pour ne pas lui imputer la sottise d'aimer Amarante, en qui il n'aurait rien vu de supportable si elle n'avait point eu de pistoles. Aussi Céladon l'en remercia en particulier et lui offrit ses services à la pareille. Les compliments cessés de part et d'autre, l'argent se compta sur la table et fut mis entre les mains de Céladon après que le notaire qu'ils avaient emmené avec eux eut fait son devoir. Céladon arrêta Boisblés avec lui à souper, et lui fit si bonne chère qu'il ne ramena pas sa raison au logis. Après qu'il s'en fut allé, nos amants se mirent au lit, où Amarante s'endormit sans coup férir, car le nectar, qui s'était emparé des sens de son camarade, l'avait rendu impuissant de faire l'assaut vénérien ; mais elle n'en perdit que l'attente, et le point du jour venu, qui étend les membres les plus glacés, elle reçut au double la portion différée et souhaitable.

Lui qui b...e comme un ânon
Et qui chevaucherait la plus laide guenon,
Quand l'or enflamme sa poitrine,
Se trouvant redevable à sa vieille Cyprine
De quatre mille francs reçus et bien comptés,
La branla vertement toute la matinée,
De même que l'après-dînée,
Jusqu'à ce que tous deux ils fussent ef..tés.

Boisblés, qui savait par expérience combien les jeunes gens sont amateurs de beaux chevaux, en monta un sur les quatre heures, dans le dessein d'en faire venir l'eau à la bouche de Céladon. Il y réussit admirablement bien, car à peine l'eut-il aperçu par les fenêtres où il était accoudé qu'il descendit dans la rue pour le voir de plus près. C'était assurément un des plus beaux hongres que l'on eût encore vus à Séez ; il avait une légèreté hors de croyance, et toutes ses parties étaient bien formées; il était surtout agréable à la main, et sa majesté ne souffrait point de comparaison. Son maître, qui avait envie de s'en défaire, fut ravi au témoignage que Céladon lui donna de le vouloir monter. Ils furent hors de la ville, dans un guéret qui offrit une belle carrière et où le nouvel écuyer le mania avec tant de grâce qu'Amarante, qui les avait accompagnés, tomba dans une nouvelle admiration de l'adresse de son captif et consentit qu'il l'acceptât au rabais des quatre mille livres. « Ce cheval-là nous fera honneur, lui dit-il, et de même qu'une bergère doit avoir soin de fleurir celui de ses moutons qu'elle chérit le plus tendrement, afin de le conserver en son cœur par de nouveaux appas, de même aussi la divinité de mon âme, qui ne peut être que vous, doit approuver que je cherche tous les moyens que j'ai de relever les faibles grâces que je possède, afin de vous entretenir dans les amours dont vous enrichissez ma destinée. »

« J'y consens, lui répondit-elle,
Et j'entre dans vos sentiments;
Mais d'une monture nouvelle
N'allez pas tant aimer les subtils mouvements
Que je voie expirer les divertissements
Que respire mon cœur fidèle. »

Céladon sourit à cette leçon et reprit ensuite le chemin de son logis, où il donna quatre cents écus à Boisblés pour son Bucéphale, qui ne fut point dessellé, parce que nos amants voulurent partir une heure après, afin de voyager à la fraîcheur.

Ils avaient déjà fait une lieue quand Céladon, qui n'allait que par courbettes, demanda à sa compagne ce qu'il lui semblait de son dada : « Je ne lui trouve qu'un défaut, répondit la bonne demoiselle, et si vous péchiez par là, je ferais moins de cas de vous que d'un v.. de coq. Je rougis de honte pour les hommes quand je viens à considérer que leur barbarie s'étend jusqu'à priver de leur plus bel ornement de pauvres bêtes dont ils reçoivent d'aussi grands services. Ils sont bien malheureux, ces pauvres animaux, continua-t-elle, de ce que les femmes ne prennent pas le soin de leurs affaires; on leur verrait une vigueur tout autre et elles leur couperaient plutôt les oreilles que les génitoires. Voyez si les chevaux du Soleil, que pansent des personnes de notre sexe, ne sont pas entiers et si les plus beaux de leurs membres, qui sont ceux qui manquent au vôtre, ne sont pas des objets

autant appréhensibles qu'agréables à la vue. Je ne savais pas pourquoi la jument de mon cousin, que je ne suis pas près de lui renvoyer, ne pouvait souffrir votre bel impuissant, ni d'où venait qu'elle lui rue ainsi le c.l, mais j'en suis maintenant bien instruite, et j'approuve fort son indignation. »

Céladon se trouva fort joliment diverti par cette gentillesse, et pour tomber dans le sens d'Amarante : « Il est vrai, reprit-il, que les couillons lui manquent et qu'il vaudrait mieux pour votre cavale qu'il eût perdu les dents de lait; nous n'entendrions que hennissements de sa part et que petits cris de sensibilité du côté de sa maîtresse; il tirerait un grand v.. caille de son fourreau, dont il ferait résonner les échos d'alentour par les coups dont il en frapperait son ventre et qui nous feraient passer le temps agréablement; et elle pisserait le f..... à longs traits et d'une manière si affectionnée que leur impatience serait extrême d'arriver au gîte, pour tenir paisiblement le rut dans leur écurie. L'amour est également naturel à l'un qu'à l'autre sexe, à l'animal qu'à l'homme, et celui de ces deux-là qui s'en affranchit est indigne de la vue de sa femelle. Quant à moi, je prendrais la fuite si la nature ou la malice des hommes m'avait retranché cet instrument qui me fait valoir quelque chose auprès de vous et je me garderais bien d'allumer votre colère au déplaisir de ma présence.

— Ce serait agir en bon connaisseur de mes incli-

nations, reprit Amarante; les visions cornues des démons n'effrayent pas davantage les jeunes filles dans leurs draps que celle d'un eunuque, et ceux-là sont de vrais ignorants qui croient que Daphné, la charmante enfant du fleuve Pénée, évita les approches de l'Amour en fuyant la poursuite d'Apollon. Non, non, elle n'était pas si dégoûtée, et Cupidon ne l'avait pas laissée vivre si longtemps sans embraser son âme de ses feux. Mais lorsqu'elle aperçut le jeune homme dont le menton n'était pas encore fleuri, vu qu'il paraissait avoir passé l'âge qui vous le fait cotonner, elle crut infailliblement qu'il était du nombre des châtrés, et ce fut pour cela qu'elle aima mieux souffrir la métamorphose que son approche :

Et, sans mentir, je doute encore
Si c'était le blondin qui nos maisons redore
Qui poursuivait cette beauté;
Car quelle preuve qu'il l'honore,
Que la noire méchanceté
De rompre le laurier de son destin l'arbore?
Un tel acte d'hostilité
Semble nous dire, en vérité,
Qu'il était un de ceux que notre sexe abhorre. »

Ce lubrique discours finit justement à l'entrée du bourg, où nos amants mirent pied à terre dans le meilleur cabaret. Ils donnèrent leurs chevaux au palefrenier du logis, mais Amarante ne put voir aller sa triste monture à l'écurie sans la consoler de la sorte :

« Ne sois point triste, pauvre bête,
Espère mieux en ton destin.
Sans doute que demain matin
Je te verrai l'œil gai de plus d'une conquête.
Maint vigoureux cheval de nuit te fera fête.
Je crois que tu sais bien ronger de ton licou
L'obstacle importun à ta flamme,
Car si tu l'ignorais, sois sûre que ta dame,
Dût-elle se rompre le cou,
Descendrait t'arracher des côtés de l'infâme
Dont l'engin est poltron et mou.
Ne prends point garde, en l'excès de ton zèle,
Si c'est cheval de bât, âne ou cheval de selle
Qui te montera sur le corps;
La nuit tous chats sont gris, et cette bagatelle
Ne doit point arrêter les amoureux transports. »

Après qu'ils furent montés dans leur chambre, l'hôte s'approchant d'eux : « Messieurs, leur dit-il (car Amarante avait toujours ses habits d'homme), que vous plaît-il qu'on vous accommode à souper?

— Fais-nous grand'chère de tout ce que tu as, répondit Céladon, et te dépêche. » Cependant on servit toujours du vin, et l'aumônier d'Amarante ayant rempli un grand verre d'été en but un peu et le présenta ensuite à sa demoiselle, en lui disant, pour rire, que son amour était tombé dedans et qu'il s'allait noyer si elle ne le secourait : « J'en suis ravie, repartit-elle, et cela me favorise l'occasion de vous détromper de certain conte dont on insulte aux femmes. On les

accuse de n'avoir point d'amour véritable et de n'aimer que par caprice; mais vous ne pourrez bientôt plus douter que je n'en aie un effectif. » En disant cela, elle porta le verre à sa bouche et avala cette grande verrée dont il était embelli, et parce qu'elle n'avait pu le vider si bien qu'il n'y fût resté quelques gouttes : « L'amour est petit, reprit-elle, et de peur qu'il ne se soit caché dans ce fond, il faut y donner bon ordre. » Alors elle acheva de rincer la dent et fit rire Céladon de tout son courage.

Lui qui la voyait en si bonne humeur : « Je pense, dit-il, que vous pisseriez maintenant une grande dallée, et moi qui en ai aussi envie, il faut faire venir un pot de chambre.

— Non, non, reprit-elle, faisons mieux, et gageons à qui pissera le plus loin.

— J'y consens, poursuivit Céladon, et je ne crois pas que vous me puissiez vaincre en ce genre d'adresse; mais que voulez-vous gager ?

— Quatre f..tées, lui dit-elle, à payer sans attendre plus longtemps qu'après souper.

— Je n'en viendrais jamais à bout, continua Céladon, et soit que je gagnasse ou que je perdisse, ce serait toujours la même chose pour moi, je n'y aurais aucun profit : je suis un peu fatigué de ce matin, et vous m'obligerez de me laisser reposer.

— Eh bien ! vous me payerez à votre aise, lui repartit-elle; voyons. » Cela dit, elle fut ouvrir les fenêtres et

prenant Céladon par la manche, elle le conduisit contre la muraille, d'où après qu'elle eut ôté son haut-de-chausse, ils se mirent tous les deux à pisser vigoureusement. Leurs forces furent longtemps égales, mais enfin Amarante, qui ménageait mieux l'ambre de son urine que Céladon et qui avait avalé une telle lampée de vin, le passa de plus de dix pas et remporta la victoire. Elle tenait son c.. à deux mains, d'une façon si comique que l'hôtesse, qui les avait écoutés faire leur défi et qui regardait leur posture par un trou qui était à la porte, ne put s'empêcher de faire un si grand cri de joie qu'elle se découvrit.

Céladon fut promptement ouvrir la porte, et la trouvant assez jeune pour n'être pas un trop méchant morceau la fit entrer dans sa chambre, et après avoir un peu folâtré avec elle et ne lui trouvant point de résistance invincible, il la renversa sur un lit, combien qu'Amarante l'empêchât d'enconner autant qu'elle pouvait. L'hôte, qui avait entendu le trépignement de leurs pieds et qui ne savait comprendre à quoi sa femme se pouvait tant amuser dans un temps où ils n'avaient point de servante pour apprêter les viandes, monta en haut et la trouvant sous les ailes de Céladon faisait mine de vouloir se fâcher, lorsqu'elle lui cria, tout essoufflée : « Louis, ne sais-tu pas la chanson :

Quiconque est chagrin
De folie a plus d'un grain.

Ne te fâche point, aussi bien ne serais-tu pas le plus fort, et d'ailleurs voilà de quoi te venger : lève la chemise de cette demoiselle que tu vois habillée en garçon et lui relève la queue à la cravate (1).

— Cela est bien, répondit Louis en souriant ; mais notre rôt brûle, il faut se dépêcher. » Alors Louis embrassa Amarante, qui avait les yeux fichés sur Céladon pour voir s'il approuverait qu'elle l'imitât. Lequel l'apercevant : « Il n'y a pas de danger, lui dit-il, et vous devez vous souvenir des conseils que vous avez tantôt donnés à la cavale de votre cousin. » Si bien qu'elle ne se fit pas traîner et qu'elle fut secouée tout son saoul. Nos hôtes se connaissaient alors trop bien pour ne pas boire ensemble ; c'est pourquoi Céladon voulut que Louis et sa femme vinssent souper avec eux. Ils lui obéirent, avec bien des remercîments de l'honneur qu'ils recevaient, et nos quatre personnes firent une débauche si entière qu'ils s'enivrèrent tout de bon, excepté toutefois l'objet des vœux d'Amarante, qui buvait le vin comme les petits enfants font le lait.

Il y a peu de gens qui ne sachent pas par expérience que Bacchus est un grand babillard : il révèle les secrets les plus cachés et se trahit soi-même quand il n'a point d'autres sujets de causer. Ainsi Céladon eut le plaisir d'entendre des choses fort divertissantes, et principalement lorsque, après avoir écouté l'histoire

(1) A la croate.

de la femme de Louis, Amarante commença ainsi la sienne : « Le ciel, par sa sainte grâce, me fit orpheline dès l'âge de quinze ans, et comme il y avait déjà beau jour que je m'écoutais pisser et que mes parents étaient d'une vertu un peu trop étroite, si je pleurai de leur mort, je vous assure que ce ne fut que de joie. Le premier papillon qui vint se brûler à ma chandelle fut un gentilhomme de mes parents, qui me trouva si douce et si paisible que je ne lui donnai pas seulement un coup d'ongle lorsqu'il s'émancipa à vouloir prendre ma souris; et il s'acquitta si vaillamment de son devoir, quand il porta la hardiesse plus avant, qu'au bout de neuf mois je lui fis porter deux beaux petits frères dont il m'avait engrossée. Il les garda chez lui avec beaucoup de soin de leur éducation, mais enfin les cruelles Parques tranchèrent le filet de leurs jours un peu après leur premier lustre. Ne me voyant plus de gage de ma première flamme, je suivis le penchant que j'ai au changement, et comme j'étais un jour prisonnière, pour un enlèvement où j'avais servi mon cousin de la Touche-Saint-Denis, le marquis de Courcelles me vint voir et me trouva si fraîche et tellement à son gré qu'il me jugea digne de son aiguillette et m'en ouvrit les premiers discours. Combien que j'en eusse plus d'envie que lui, je fis pourtant la cruelle, et je me voulais un peu faire prier, afin de le faire trouver meilleur. Il me rendit plusieurs visites qui ne servirent qu'à la conquête de la petite oie, et je

ne sais pas encore s'il était rebuté ou s'il me voulait charmer par les douceurs de sa muse, mais quoi qu'il en soit, il m'envoya un jour ces vers :

De Scay, je renonce à mon titre :
Être votre galant, c'est être malheureux ;
Votre amour en sagesse égale un porte-mître
Et produit des glaçons, loin d'allumer des feux.
Le mien est un petit bélître
Qui ne sait ce que c'est que d'être scrupuleux ;
Qui pour être mieux vu casse d'abord la vitre,
Et qui parle tout haut quand il pousse des vœux.
Cette humeur, contraire à la vôtre,
Veut que je me donne à quelqu'autre
Dont l'inclination à l'amoureuse ardeur,
Exempte de votre scrupule,
L'empêche de ferrer la mule
Aux soupirs de mon triste cœur.

Je les trouvai passables, et l'appréhension que j'eus qu'il ne dît vrai me mit la plume à la main, pour lui répondre en ces termes :

Quoi ! pourriez-vous, en bonne foi,
Aimer un autre objet que moi?
Si je vous en croyais capable,
Marquis, je taxerais mon destin de coupable,
Qui me range sous votre loi.
Je vous reçois ; c'est assez feindre ;
Venez me voir ce billet lu ;
Votre amour n'a plus rien à craindre :
Je vous aime et vous m'avez plu.

Je fus étonnée de sa diligence, et je ne pensais pas qu'il eût encore pu recevoir ma réponse, lorsque je le vis paraître. Je lui tins exactement ma parole, et je m'en trouvai si satisfaite que je formai avec lui une habitude qui dura plus d'un an après mon élargissement et qui m'a coûté une partie de mon bien.

Elle voulait poursuivre, mais un mal de cœur la saisit à ces dernières paroles, qui lui fit rendre ce qu'elle avait pris de trop avec sa suffisance ordinaire ; ce qui l'obligea à se mettre au lit, en quoi elle fut imitée de ses auditeurs.

Céladon ne dormit pas de toute la nuit : il avait trop d'affaires dans la tête. Il avait tiré d'Amarante tout ce qu'il pouvait en espérer et n'avait pas assez de complaisance pour elle, ni si peu de soin de ce qu'on pourrait avancer contre sa gloire, s'il suivait plus longtemps son étendard, que de la garder davantage. Les troupes devaient bientôt partir pour la Hollande, et le désir de se signaler lui tournait les inclinations de ce côté-là. Il eut donc vingt fois envie de monter à cheval et de s'en aller, pendant que la gueuse était profondément ensevelie dans le cercueil des vivants, et il se levait déjà pour en exécuter la résolution, lorsqu'il s'avisa qu'il avait donné congé à son laquais, et qu'ainsi il ne pourrait emmener la cavale du cousin, qui valait bien la peine de n'être pas oubliée ; il crut aussi qu'il ferait mieux de différer quelques jours et de dépayser Amarante, qui n'aurait pas manqué de

faire courir après lui, au dépens de jouer de son reste. Cela fit qu'il se recoucha, afin de prendre un peu de repos.

Le lendemain matin, ils partirent, mais avant de se jeter dans les arçons, Amarante ayant considéré que sa bête était triste : « Je vois bien, lui dit-elle, que j'ai mal prophétisé et que tu n'as reçu aucun soulagement à tes peines; la langueur de tes yeux m'informe assez de ce que tu me dirais si tu pouvais articuler la voix. Mon Dieu! poursuivit-elle, en s'adressant à Louis, mon Dieu! mon hôte, vous qui l'avez si beau et si fertile, si vous lui en vouliez faire une soupe au cul, que je vous serais obligée! Je n'aurai point de repos le long du chemin, et elle ne fera que broncher si vous ne la graissez un peu. »

— Notre-Dame! Mademoiselle Amarante, répondit le rustaut, que vous êtes dévergondée! Si vous êtes si pitoyable, vous n'avez qu'à passer votre main sur votre grand; je m'assure que vous y trouverez encore assez de moelle de c......lon pour en seringuer la nature de votre bonne amie. Mais sans vous inquiéter de la sorte, songez que si les chevaux vont comme des éclairs lorsque leurs maîtres ont haussé le coude, votre cavale ne doit pas manquer de marcher bien à l'aise, puisque vous avez reçu de moi jusqu'à regorge-museau le baume que vous dites qui lui serait si nécessaire.

Cette réponse sembla meilleure à Céladon que le

vin de cheval, et il en rit encore plus d'une heure après.

Le lecteur me pardonnera si je ne l'entretiens point de toutes les gentillesses qu'Amarante fit sur le chemin : il faudrait un discours de trop longue haleine, et D. L. D. H. ne m'a payé que pour trois feuilles; je suis mesquin aussi bien que lui, et je me pendrais s'il m'arrivait que je lui donnasse une syllabe de trop. Je dirai seulement qu'après quelques journées de marche, Céladon, qui avait eu quelque pique avec elle, à cause de son insatiabilité, lui avait juré de ne la baiser de quatre soleils; elle en était inconsolable et roulait mille funestes desseins dans sa cervelle.

Il avait mis pied à terre pour tomber de l'eau lorsque certain laquais, appelé Hubert, qu'il avait pris en passant par Verneuil, lui cria de toute sa force : « Ah! monsieur, venez promptement; dépêchez-vous, monsieur, voilà que mademoiselle se tue! » Combien que Céladon ne fût guère en peine de ce qu'Amarante pouvait entreprendre sur soi-même, la curiosité lui servit d'étrier à voler diligemment en selle, et ayant abordé sa femelle au petit galop, il la trouva qui feignait de se vouloir enfoncer un méchant couteau dans le sein. Il se douta aussitôt de son désespoir, et lui voulant être favorable une fois dans sa vie : « Tenez, mademoiselle, lui dit-il, en lui présentant son épée, voici de quoi venir plus aisément à bout de votre résolution; la pointe de votre glaive est émoussée, vous

souffririez mille morts pour une, et ce fer ne vous fera point languir. Il accompagna ces paroles d'un éclat de rire, qui fit assez connaître à sa désespérée le peu de cas qu'il faisait de son action. Elle qui avait pensé que son transport ridicule fléchirait l'âme de son fouteur, se trouvant abusée : « Ma foi, vous êtes un grand fou, lui dit-elle, si vous avez follement cru que je veuille sacrifier ma vie à votre divertissement ; non, la colère fait mal, et je n'ai pas oublié que

La joie est bonne à quelque chose,
Et le chagrin n'est bon à rien.

Ce que j'en ai fait n'a été que pour me moquer de vous.

— J'en suis bien aise, reprit Céladon, et les plus courtes folies sont les meilleures. Ne nous fâchons point, si nous pouvons, et excusons mutuellement nos petits défauts.

Quelque temps après, ils arrivèrent à Paris, où, après avoir mis pied à terre dans la Vallée de Misère, dans un cabaret où pend pour enseigne *Notre-Dame de Boulogne*, Céladon prit sa garce par la main et la mena chez La Serre. Ils entrèrent dans une chambre fort richement meublée, où cette vieille maquerelle les reçut magnifiquement. Un peu après Amarante ayant eu envie de visiter le cabinet secret y fut conduite par une sous-putain du bordel et cependant Céladon prit

son temps pour instruire La Serre de sa visite : « Cette fille, lui dit-il, en parlant d'Amarante, est-elle passable? Que vous en semble? Vous en pourriez-vous accommoder?

— Pourquoi non? répondit-elle. Si ce n'est pas de la première beauté, du moins est-elle encore mettable, et chacun a son goût; est-ce que vous me voulez la laisser? » Alors Céladon s'ouvrit entièrement à elle, et afin de l'engager à servir sa retraite, il lui donna deux belles pistoles d'Espagne.

Aussitôt qu'Amarante fut de retour, La Serre, qui n'avait point d'égale en adresse, la fut embrasser en la conjurant de lui pardonner si elle ne lui avait d'abord fait toutes les caresses qu'elle devait à une personne qui allait entrer en sa famille :

— Mon cousin Céladon, lui dit-elle, me vient d'apprendre qu'il vous devait épouser en peu de temps, et ma joie est si grande d'avoir une demoiselle de votre mérite pour parente que je ne la saurais exprimer que par mes embrassades. » Les civilités régnèrent plus d'un quart d'heure de part et d'autre, et enfin Céladon, prétextant sa sortie de quelques affaires qu'il feignait avoir, laissa Amarante dans le plus fameux nid de la reine des villes.

Le jour était déjà écoulé lorsque cette f...teuse, s'étant déjà jetée sur un lit, se laissa vaincre à cette réflexion :

Que fais-tu si longtemps, absent de ta bergère,
Berger ; quelle pressante affaire
Te dérobe aux transports de mon cœur amoureux?
Aux pieds de quelque Iris ne romps-tu point nos vœux,
Ton âme, inconstante et légère,
Me fait appréhender un changement fâcheux.
Ah ! Céladon, si la fortune
Te permet de m'en jouer d'une,
Je ne veux pas survivre à ce cruel malheur.
Sans chercher de remède aux coups de ma douleur,
Je percerai ce trop facile cœur,
Dont la fidélité m'a rendue importune.
Je ne suis guère fine encor
D'avoir ainsi donné mon or
A ce Cupidon trop volage.
Il n'aurait jamais pris l'essor
Pour sortir de son esclavage,
Si je l'avais gardé pour appuyer mon âge
Contre son infidélité.
Trop niaise sincérité,
Fatale libéralité.
Franchise condamnable, ah ! que je vous déteste !
Sans vous le beau trompeur n'aurait jamais quitté
Des bras où l'avaient invité
L'espoir que mon argent lui donnait d'être leste ;
Il fallait lys à lys qu'il fût débité
Et de cette façon je l'aurais arrêté
Jusqu'à ce qu'il eût le reste.
Dans la rencontre où je me vois,
Mon cœur me fait bien des censures ;
Mais qui peut bien aimer et garder des mesures?
Amarante ce n'est pas toi.

Je l'aurais cru couvrir d'injures,
Si, lorsqu'il me donne la loi,
J'avais pu retenir pour moi
Ce qui charme en tous lieux toutes les créatures,
Et sans qui ce serait un pauvre homme qu'un roi.

La Serre, qui avait écouté la plainte d'Amarante, et la voulant divertir d'un deuil qui profanait le séjour de la joie :

— Ah! que veut dire ma belle cousine, lui dit-elle, que vous songez à vous affliger de la sorte? Comment êtes-vous si peu stoïque; et pensez-vous, en bonne foi, que le déplaisir puisse opérer de bons effets sur vos grâces? Quelque grandes qu'elles me paraissent, vous les auriez bientôt éteintes si vous donniez un plus long cours à cette pernicieuse mélancolie.

— Je vous avoue, répondit Amarante, que je n'aime guère à me former des éléphants pour les combattre, mais je ne sais quoi me dit que Céladon me trahit au moment que je vous parle, et je ne puis que je m'en aie beaucoup d'inquiétude.

— Il ne faut pas trouver étrange, reprit La Serre, que Céladon tarde si longtemps; je connais peu de cavaliers qui aient tant d'amis que lui, et c'est miracle s'il s'en peut débarrasser de toute la soirée. »

Après qu'elle eut dit cela, elle conduisit la nouvelle brebis à l'herbage, où elle ne croustilla pas si mal que son dépit l'avait laissé penser. Amarante ne fut pas plutôt saoule qu'elle s'alla coucher, et il y avait déjà

une bonne heure qu'elle dormait, lorsqu'un certain jeune homme, friand des douceurs du changement, et séduit par les amorces que La Serre lui avait faites de dépuceler un tendron, se glissa légèrement à ses côtés. Il était si bouillant et si vigoureux qu'il avait déjà fait cela une fois quand Amarante s'éveilla. Elle, qui crut que c'était Céladon, lui fit mille caresses et n'oublia rien de ce que le marquis de Courcelles, qui était un homme de cour et qui ne baise pas comme les autres gens du monde, lui avait appris, afin de réparer l'injure qu'elle croyait lui avoir faite par ses soupçons et pour l'engager à la répétition.

La nuit se passa en saucuplètes, et, le jour étant venu, Amarante porta les yeux sur l'obligeante personne qui avait si bien secouru sa langueur; mais voyant que ce n'était pas Céladon :

— Ah! dieux! s'écria-t-elle, comment cela s'est-il fait?...

— Cela s'est fait, interrompit l'écuyer nocture, que son cri avait éveillé, cela s'est fait avec un v... qui ne le cède pas à un v... du monde, ni en grosseur, ni en longueur, et que les plus grandes ardeurs de mon printemps n'ont jamais pu tarir. Si ce v... là vous accommode, ne pleurez point celui que vous avez perdu. » Alors il lui apprit la tromperie de Céladon et lui en fit le discours avec tant de grâce et si sincèrement, selon l'apparence, qu'Amarante, après avoir un peu gémi son argent, se résolut à porter le plus

constamment qu'elle pourrait la bizarrerie de sa destinée.

La Serre, qui avait été bien payée, ne manqua pas de se rendre à leur lit de bon matin, et après avoir embrassé Amarante :

— Ma fille, me dit-elle, ne t'afflige point ; Céladon t'a quittée, mais tu ne manqueras ici de rien et tu y recevras plus de coups de v... en un jour qu'il ne t'en aurait donné en toute une année.

Cette promesse étouffa le ressentiment qu'elle avait de sa supercherie, et les effets qui répondirent aux paroles les lièrent d'une amitié plus grande que la manière de leur c.....

Amarante ne pouvait toutefois oublier Céladon. Je ne sais pas de quelle flèche cet amour l'avait percée, mais sa blessure était incurable. Un jour, ayant appris qu'il y avait une fameuse magicienne dans le faubourg Saint-Germain, elle s'y en fut, et après lui avoir donné deux louis :

« Ma bonne, lui dit-elle, si votre vertu s'étend jusqu'à me pouvoir ramener un volage amant qui s'est enfui du servage que mes libéralités lui avaient dressé, je vous promets que je n'en serai pas ingrate et je vous réduirai aux termes de bénir l'heure où vous m'aurez servie. » Combien que l'habile magicienne lût dans l'avenir en gros caractères qu'elle n'en tirerait jamais davantage, elle était obligeante et recevait avec plaisir le sujet qu'on lui offrait à signaler les effets de son art,

Ainsi elle lui apprit sur-le-champ que Céladon était à Mousson le plus chéri et le mieux aimé de tous les officiers qui y offraient leurs services aux belles; qu'il en recevait assez d'encens pour la fortune de toute la garnison. « Il partira dans un mois, lui dit-elle, pour aller en Hollande, et je vous assure que vous le verrez revenir avec le roi. » Amarante fut très satisfaite de la réponse de son oracle et en alla promptement faire part à La Serre, qui ne s'en souciait guère.

Cependant il est constant que la magicienne n'avait rien dit de faux à Amarante, et, fût par connaissance ou par hasard, tout ce qu'elle avait avancé se trouva véritable. Céladon revint avec les volontaires, et quand il fut à Paris, la première chose qu'il fit fut d'aller trouver Amarante. Elle reçut sa visite avec une extase incompréhensible, et après avoir longtemps pleuré de joie, le trouvant un peu délabré, car il avait fait une mauvaise campagne et avait été pris prisonnier à Rées :

— Vous êtes, lui dit-elle, en un pitoyable état, et je suis bien heureuse de quoi réquiper.

— Je suis indigne, répartit le matois, que vous songiez à moi, après vous avoir traitée si indignement; ce n'est pas que je n'aie assez d'excuses légitimes à opposer à votre indignation, mais j'aime mieux m'avouer coupable et vous demander pardon à deux genoux d'une faute que je n'aurais pourtant jamais commise si l'honneur ne m'y avait fait tomber. Je devais cette

campagne à ma gloire, et quoique j'en revienne assez mal en ordre, je n'y ai pas acquis si peu de lauriers que vous deviez condamner le temps que j'y ai donné. Je suis maintenant en résolution de suivre les mouvements de mon amour et d'achever d'unir devant les hommes ce que...

— Je sais ce que vous me voulez dire, interrompit Amarante, et quoique je pusse douter de votre promesse par le passé, je suis assez bonne pour n'en rien faire, et d'ailleurs je ne crois pas que vous fissiez si mal, puisqu'il n'y a pas de fille au monde qui ai tant d'amour pour vous que j'en ai et qui soit si constante à vous vouloir du bien.

Un moment après ils se quittèrent, mais ce ne fut qu'après qu'Amarante eut appris que Céladon logeait à l'hôtel de Montbason. Le beau trompeur se savait bon gré de sa fortune, car il connaissait Amarante si amoureuse, ou pour mieux dire si folle de lui, qu'il ne la crut pas capable de ressentiment, ni d'envelopper dans ses caresses le venin qui s'y trouvera.

Cette fille l'aimait sans doute autant qu'elle eût jamais fait, mais elle n'avait plus le dessein d'attendre le couronnement de ses amours de sa bonne foi; elle crut qu'en le faisant arrêter, elle l'obligerait à l'épouser, et dans ce dessein, elle s'accommoda avec Gaze, fameux exempt et grand voleur; et le lendemain, ayant écrit un billet à Céladon, dans lequel elle lui mandait de se trouver incontinent à Saint-Germain-

de-l'Auxerrois, il y fut arrêté par l'exempt, qui s'était porté en ce quartier-là. Il fut conduit au Fort-l'Évêque et mis dans un endroit retiré du commerce des hommes, sans qu'il pût savoir pourquoi. Deux jours après on l'en sortit pour prêter l'interrogatoire devant M. le lieutenant criminel.

— N'êtes-vous pas ce méchant garçon qui avez débauché tant de filles? lui dit le juge dès qu'il le vit.

— Non, monsieur, répondit-il, mais je suis ce jeune garçon que tant de méchantes filles ont débauché.

Le lieutenant criminel sourit à cette gentillesse, et le regardant des pieds jusqu'à la tête, avec des yeux d'une personne qui avait envie de rire :

— Connaissez-vous Amarante? reprit-il.

— Sans doute, continua Céladon ; je la dois bien connaître, puisqu'à force de présents elle m'a séduit et obligé de coucher avec elle ; c'est une putain à gros calibre, et qui, ayant secoué le joug de la pudeur dès ses plus tendres années, a dépucelé toute la jeunesse d'Alençon.

— Vous faites là un beau portrait d'une personne que vous serez sans doute obligé d'épouser bientôt, ajouta le juge : c'est elle qui vous fait arrêter et qui me demande que vous satisfassiez au contrat de mariage que vous lui fîtes à Séez.

— Quand il serait vrai que je lui eusse fait un contrat, dit Céladon, je ne pense pas pour cela que votre

justice, qui n'a point de bandeau comme celle des anciens et qui voit plus clairement, me voulût obliger à lui tenir parole, maintenant qu'elle est un des plus fermes piliers du bordel de La Serre. Je justifierai ce que j'avance, et qui est connu de tout Paris.

Ils eurent une semblable conversation pendant une heure que dura l'interrogatoire, et enfin le juge, se levant, laissa Céladon avec l'assurance qu'il le servirait. Le beau prisonnier fut mis dans une des plus honnêtes chambres de la prison, où il fit d'abord connaissance avec le baron de Samoi, homme, à mon sentiment, le plus grand fou et le plus impudent menteur de l'univers. Il était assurément de qualité, et son air même en aurait pu instruire ceux qui ne l'auraient pas connu. Il était âgé de quarante ans et davantage ; sa taille était celle d'un géant ; ses gestes sentaient la vieille cour, et ses attraits commençaient d'avoir besoin d'emprunt. Il avait un défaut qui n'était pas supportable : c'est qu'il ne pouvait voir à un jeune homme un peu de mine sans en être amoureux. Je vous laisse donc à penser s'il fut bientôt charmé de la beauté de Céladon et s'il eut le pouvoir de lui taire longtemps sa maladie. Dès la première journée qu'ils furent ensemble, après lui avoir fait mille protestations de service, le baron Samoi, lui portant la main gauche sur le cou, l'embrassa avec un transport indicible, et avançant l'autre se disposait à la fourrer dans sa brayette lorsque Céladon, qui connaissait son dessein : « Tout

beau! baron, lui dit-il; cela n'en est pas; votre franchise est extrême, mais votre confiance passe les limites. » Le baron de Samoi eut de la douleur de cette résistance, mais il ne désespéra pas de pouvoir la vaincre.

Il en allait venir à des offres avantageuses, lorsque Amarante entra. Céladon fut ému de courroux à son aspect, et peut-être qu'il lui allait faire descendre les degrés à coup de pied au cul, quand cette garce, se jetant à ses genoux et fondant en larmes :

— Mon cher Céladon, lui dit-elle, ne vous emportez pas contre moi, je vous prie; c'est mon cousin Le Hayer qui vous a joué cette pièce et qui prétend que vous répariez, en m'épousant, l'affront que vous avez répandu sur la famille, en ravissant mon honneur :

— Quoi! putain, s'écria l'emporté Céladon,
Tu viens me demander pardon
En me faisant une injure nouvelle!
Ah! quelle audace! ah! quelle erreur!
Toi qui ne fus jamais pucelle,
J'ai, dis-tu, ravi ton honneur!
N'est-tu pas cette même gueuse
Qui ne saurait s'en abstenir,
Et qui, dedans les flancs de ta mère f..teuse,
Foutais avecque l'avenir?
De quoi m'entretient donc ta langue mensongère?
C'est, dis-tu, Le Hayer qui me fait arrêter.
Le diable vous puisse emporter!

J'épouserais plutôt Mégère
Que de vouloir vous contenter.

Après avoir dit cela, il sortit de la chambre ; car il avait une extrême démangeaison de la battre, et il ne le voulait pas faire. Ainsi elle demeura tête à tête avec le baron de Samoi, à qui elle conta son histoire le plus avantageusement qu'elle put. Lui, qui n'était pas encore revenu de l'arcée que lui avait causé Céladon, crut que s'il employait son adresse il pourrait passer sa fantaisie sur elle, et dans cette pensée :

— Mademoiselle, lui dit-il en lui baisant les mains, j'entre dans vos intérêts et partage votre affliction. Mais je ne suis pas si peu homme d'esprit que si vous m'accordiez la douceur de vous baiser je ne trouvasse moyen de réduire Céladon sous le joug de votre obéissance. Je sais la route qu'il faut tenir pour vaincre les dédains de la jeunesse, et, tel que vous me voyez, j'ai servi quantité de filles en telle occasion.

— Ah ! monsieur, s'écria la folle, en lui mettant la langue dans sa bouche, si vous faites ce que vous dites, je n'ai rien à vous refuser, et la grâce que vous me promettez est si grande que je consens de tout mon cœur à vous en remercier avant même de l'avoir reçue.

Le baron de Samoi ne perdit point de temps : il la jeta sur son lit et chevaucha romainement. Elle voulut faire un peu de difficulté à recevoir cette nouvelle

mode, mais quand elle eut vu que l'engin du sodomiste était si petit qu'il entrait tout seul, elle se mit à chanter : « Courage ! courage ! courage ! »

Son v.. était un petit nain
De couleur un peu diaphane,
Plus vaillant que celui d'un âne,
Et qui faisait à merveille un deuxain.
Quoiqu'il appartînt à grand maître,
Il se perdait dans son néant,
Et lorsqu'il paraissait sur son meilleur séant,
A peine un c.. le voyait-il paraître.
Il était gai, du soir jusqu'au matin,
Il était velu comme un faune,
De forme d'une épingle jaune,
Et la tête en pet de p.tain.

Céladon, à qui l'effronterie du baron de Samoi était revenu en l'esprit, crut bien qu'il aurait tenté de passer sa furie sur Amarante, et s'étant rendu, sans faire de bruit, à leur porte qu'ils avaient tirée sur eux, et qui ne se fermait point en dedans, la poussa tout d'un coup, et trouva encore nos bêtes enqueutées :

— Ma foi ! mademoiselle, dit-il à Amarante, je vous en sais bon gré, de payer ainsi pour moi ; allons encore un petit mouvement, je vous prie.

— Prenez donc la place de monsieur, lui dit-elle, car je pense qu'il a fait toute son œuvre.

— Je n'en ferai rien, mais voici un brave homme,

reprit-il, en montrant le frère du baron qui entrait, sur la mine duquel je puis asseoir de bonnes espérances pour vous.

M. de La Graverie, c'est ainsi que s'appelait le survenant, était un goulu qui avait mangé vingt fois son bien et celui de sa femme au jeu de Cupidon. Il n'y avait point de crimes dont il ne fît profession, et j'ai encore appris, depuis ce temps-là, que les bassesses les plus grandes ne faisaient que blanchir contre lui quand la gueulée en était. Aussitôt qu'il eut aperçu ce qui se passait : « Mon frère, dit-il en s'adressant au baron, a toujours quelque bonne fortune en main, mais il en est si réservé que combien qu'il n'ait qu'un méchant petit bout de v.. qui s'énerve d'abord, il fait façon de prendre le vigoureux secours de ceux de ses amis qui, comme moi, en sont mieux partagés que de tout autre membre. » En disant cela, il tira un grand diable de serpent cramoisi de sa brayette, qu'Amarante, qui en avait vu de toutes les espèces, ne put s'empêcher d'en témoigner de l'étonnement : « Ah ! qu'il est beau ! Qu'il est mignon ! Le beau fils ! » s'écria-t-elle.

— Hé bien ! mademoiselle, ne pleurez point, reprit La Graverie ; vous l'aurez, je ne vous l'ai point donné. Je crois que ces messieurs auront du plaisir à voir entrer en lice ce monstre avec le vôtre.

— Ma foi, cadet, lui dit le baron de Samoi, rien ne peut t'empêcher de nous donner ce divertissement, si

Céladon l'approuve; car je te proteste que si tu l'enconnes, nous n'aurons eu rien de commun.

— Je m'en doute bien, répondit La Graverie, et cette méthode postérieure, que vous m'appreniez avant que j'eusse le poil follet, vous est de meilleur goût que la naturelle; vous n'avez jamais eu de domestique qui n'en pût bien servir de témoin, s'il en était bien nécessaire, et le monde ne s'étonnerait pas tant qu'il fait de ce que vous n'avez point laissé tant d'héritiers, si on lui apprenait que vous ne chevauchâtes jamais la défunte que par la rotonde. » Amarante et le baron de Samoi, qui devaient rougir à ces mots, n'en firent qu'augmenter leur enjouement, et Céladon, qui voulait rire aussi, dit à Amarante que rien ne la devait retenir, et que s'il arrivait qu'il fût condamné à l'épouser, il n'en serait ni plus ni moins cocu pour avoir été connue de deux personnes qui ne faisaient rien sur un si grand nombre de rivaux. « Vous avez raison, répondit-elle, et puisque vous refusez de me donner ce dont je ne saurais me passer, je ne suis pas d'avis de le refuser de monsieur. » Ainsi le baron se leva de sur le lit, et son frère, remplissant la place, fit en présence des éclaireurs des courses incroyables sur les terres d'Amarante.

Jamais v.. ne fit son devoir
D'une façon si chatouillante,

Et jamais la fouteuse et lubrique Amarante
N'avait vu dans son c.. si fortement pleuvoir.
Un flic-flac redoublé formait un doux murmure,
Et l'ahan de leur cul en arracha main pet
Tel qu'un brave canon les fait,
Quand le salpètre sort de sa large embouchure.

Après qu'ils eurent donné à M. de la Graverie les louanges qu'il méritait, le baron de Samoi, qui ne vivait plus que d'intrigues et qui crut pouvoir tirer quelque chose d'Amarante, après en avoir fait l'histoire à son frère, leur parla ensuite en ces termes : « Vous cherchez compagnie, et, l'un et l'autre, cela vous est indifférent de quelle trempe elle soit, pourvu qu'elle entende l'art de sacrifier l'honneur au ressentiment du vice, et qu'elle sache suppléer par son adresse aux trop grands appétits de votre printemps qui traîna encore longtemps sa fin après celle de votre bien. Qui vous empêche donc de tenir bordel et de faire jouer les ressorts de votre piperie sur les dupes du siècle? C'est une grande folie que de s'arrêter au scrupule, et les gens de qualité, dont nous sommes du nombre, seraient fâchés si le sort leur avait donné une femme, ou à elle un mari, dont la sagesse pût être funeste à l'inclination d'être à la mode. Amarante m'a tantôt confessé qu'elle est la seule personne qui ait fait écrouer Céladon ; il faut qu'elle le décharge, et je la marierai sur-le-champ avec vous, de même que j'ai fait tant de fois pour

le service de mes amis, en arborant une figure sacerdotale. »

Céladon avait trop d'intérêt à la proposition du baron de Samoi pour y demeurer muet. Il témoigna à Amarante le ridicule abus où elle était de croire qu'elle pût forcer à l'épouser un jeune homme qui pouvait passer pour son fils, et dont elle n'avait pas seulement une promesse manuelle. Il lui jura de plus que, quand même il se verrait dans le choix, ou de l'épouser ou d'embrasser la mort, il ne balancerait pas à recourir à cette dernière, après toutefois qu'il la lui aurait donnée à elle-même, pour prix de son impudence.

La Graverie, qui, par les yeux de sa débauche, ne voyait rien de difficile à avaler, fit des protestations d'amour et de correspondance à sa rage, qui lui plurent tant qu'enfin Céladon fut banni pour un jour de son cœur. Ainsi, après la collation qui fut servie par le commandement de Céladon, et où fut appelé le plus grand cocu du monde, le concierge de Fort-l'Évêque, Amarante, qui s'était enivrée et qui, d'ailleurs avait goûté la remontrance que lui venait de faire Céladon, consentit à être mariée dans la chambre du baron de Samoi, par lui-même. Il n'eut pas grand'peine à trouver un habit décent. Il y avait, de l'autre côté, un prêtre qu'une légère indisposition tenait au lit : il prit sa soutane et, comme il était chauve par la partie de l'occiput, il n'eut qu'à lever

sa perruque pour étaler aux yeux de l'assemblée une copieuse couronne. Dans cet état, il maria son frère avec Amarante, qui regagna, par ce moyen, les affections de Céladon. Mais comme la nouvelle Madame de la Graverie se disposait à sortir de la chambre pour aller décharger Céladon, le baron de Samoi, que le vin avait échauffé, s'y opposa : « Non, non, dit-il, cela ne va pas ainsi ; il ne me sera pas reproché que Céladon ait violé les lois de ma chambre où jamais jeune homme n'est entré sans m'accorder ce que bientôt il m'a refusé, et que je pense avoir maintenant bien mérité ; la faveur n'est pas grande, mais je la veux avoir, ou je proteste de nullité contre tout ce qui s'est fait par mon industrie. »

Combien que Céladon eût une aversion raisonnable et naturelle pour les infamies dont le pressait le baron de Samoi, voyant qu'Amarante, le concierge et la Graverie appuyaient sa demande, il fut obligé d'y satisfaire, mais je proteste au lecteur qu'il lava longtemps sa main après l'action. Le baron de Samoi en ressentit un tel chatouillement qu'il en tomba pâmé sur son lit, où il resta comme extasié tout le temps qu'Amarante employa à décharger Céladon. Ensuite de quoi il descendit dans les guichets, pour dire adieu à Céladon qui, depuis, prêcha son insolence dans toutes les ruelles de sa connaissance. La Graverie et Amarante s'en furent louer une nouvelle maison où ils tiennent encore une fameuse école de

la jeunesse et où l'on travaille à si bon marché que je conseille à tous les priapes du monde de n'en point prendre d'autres.

Toutes les demoiselles d'Alençon que l'envie de courir a fait sortir de chez elles y dansent fort légèrement tous les branles de Cyprine, et l'on en est quitte pour un chancre vérolé, une chaude-pisse cordée, et quelquefois pour une vérole gangrenée.

FIN

LUPANIE

HISTOIRE AMOUREUSE
DE CE TEMPS

A la Sphère, 1668

Ouvrage qui a été aussi
publié sous les titres suivants :

SAINT GERMAIN OU LES AMOURS DE M. D. M. T. P.

ALOSIE OU LES AMOURS DE Mme DE M. T. P.

Lupanie

HISTOIRE AMOUREUSE DE CE TEMPS

L'humeur commode de plusieurs maris et la grande facilité d'un nombre infini de femmes belles avaient rendu Pottamie une des plus jolies et des plus agréables villes du monde. Il ne fallait qu'être d'un tempérament amoureux pour y mener une vie heureuse, et si, dans les commencements, quelque amant se trouvait traversé dans sa passion, sa maîtresse ne le laissait dans cette inquiétude que tout autant de temps qu'il en était nécessaire pour lui faire goûter ensuite, avec plus de plaisir, les douceurs d'être aimé. Les plus belles se servaient de cet innocent artifice pour engager plus fortement leurs amants, mais la seule Lupanie était ennemie de toutes ces adresses. Elle avouait ingénument que rien ne lui était si incommode qu'un amant qui

demeurait plus de trois jours à découvrir sa passion et à qui elle était obligée de faire des avances ; car elle aimait qu'on fût libre et ouvert, qu'on ne se cachât de rien, non pas même de ses faiblesses, et que si l'on sentait élever quelque mouvement amoureux pour elle, qu'on le lui fît connaître sur-le-champ.

Mais avant que de parler des amours de cette ouverte personne, disons comme elle est faite. Le tour de son visage est un ovale défectueux, ses yeux sont gris et lubriques au dernier point, sa bouche est trop fendue, mais assez vermeille, son front petit, son nez long et décharné, son menton en pointe, ses dents blanches, ses mains sèches et vilaines, sur lesquelles on découvre jusqu'au plus petit nerf ; ses cheveux sont châtains et annelés, à grosses boucles ; son teint est uni, et, dans de certains temps, assez éclatant ; sa taille est petite et voûtée, et les diverses secousses dont elle a été agitée ont fait que le dessus de son corps n'a point d'assiette assurée et se balance, à chaque pas qu'elle fait, sur ses hanches ; pour la gorge et la chair, elle l'a merveilleuse, et l'on peut dire qu'elle cache ce qu'elle a de plus beau et qu'heureux sont ses amants, puisqu'elle leur fait tout voir. Il est vrai qu'ils se plaignent que ce beau corps, dans les moindres petites chaleurs, par une odeur qui en émane, ne satisfait pas si bien l'odorat que la vue. Elle se pique d'être des mieux chaussées ;

les bas de soie qu'elle porte sont étendus jusqu'au milieu de la cuisse, et ses jarretières sont fort proprement attachées. Il n'y a point de femme qui se donne plus de soin de porter bien le pied qu'elle. Pour ce qui regarde l'esprit, elle a beaucoup de feu, mais peu de jugement, et elle est fort étourdie ; son humeur est altière, fourbe, malicieuse, jalouse ; elle ne peut souffrir les caresses qu'on fait aux autres femmes (comme si, dans elle, il y avait pour contenter tout le reste des hommes). Il suffit d'être belle pour devenir son ennemie ; elle médit incessamment des plus jolies et imagine mille artifices pour en donner de mauvaises impressions. Elle a pour l'argent un puissant attachement, et les plus aimés de ses amants ne sont pas toujours les mieux faits, ni ceux qui ont le plus de mérite, mais les plus libéraux, et s'il s'en trouve quelqu'un qui ne laisse pas quelquefois sur sa table un miroir, un diamant, un collier de perles, ou quelque autre bijou, il est regardé avec des yeux bien moins tendres que les autres.

Lupanie, étant donc faite comme je vous l'ai dépeinte, ne laissa pas, dans le commencement qu'elle reçut compagnie et se produisit dans le grand monde, d'avoir une foule d'adorateurs et même les mieux faits de Callopaidie, où elle demeurait en ce temps-là, dont elle ménageait si bien l'esprit qu'elle n'en perdait pas un. Cléandre était

pourtant le mieux reçu et le plus aimé, et cet amant, par le soin officieux de lui changer souvent ses garnitures, avait fait un merveilleux progrès sur son cœur, outre qu'il n'est pas des plus mal faits de ce monde : sa taille est dégagée et fort bien prise, son air passable, son teint brun et grossier, ses yeux rudes, sa bouche grande et fendue jusqu'aux oreilles, des cheveux en quantité et frisés à grosses boucles, son esprit brillant, vif, entreprenant et capable de grandes choses, un peu fanfaron et du nombre de ces braves de province qui croient qu'il faut être brutal, emporté et faire mille querelles en l'air pour passer pour homme de courage ; sa plus forte passion est pour les femmes, et il leur donne tout. C'est ce qui n'avançait pas peu ses affaires sur le cœur de Lupanie ; il obtenait d'elle quantité de petites faveurs et recevait tous les témoignages d'une tendre passion. Mais comme il ne pensait pas au mariage et qu'il aime le solide en amour, un jour il la fut trouver seule, et après lui avoir fait quelque présent à son ordinaire, il jeta un genou à terre, et lui prenant une main sur laquelle il appliqua plusieurs fois la bouche, il lui parla ainsi :

— Vous me dites que vous m'aimez plus que tout le reste des hommes ensemble, mais quel témoignage m'avez-vous donné de cette tendre amitié pour me faire juger que vous me tirez du pair de vos autres amants ? Ils vous voient comme moi, ils ont la

liberté de vous parler de leur passion, ils soupirent en votre présence, et, enfin, auprès de vous je ne puis faire une démarche que je ne les voie m'imiter. Vous voulez toutefois que, par une croyance aveugle, je me persuade d'être mieux dans votre cœur qu'ils n'y sont. Ah! madame, madame, ne dissimulons rien! Vous n'avez pas pour moi tout l'amour que vous dites : vous me l'auriez bien fait connaître par des preuves plus fortes et plus pressantes, et la Nature n'est pas si chiche à l'endroit des belles qu'elle ne leur ait donné des liens plus forts pour les retenir plus longtemps dans leurs chaînes; elle leur a distribué des trésors inestimables pour les récompenser de leur constance et de leur fidélité. Ce sont là les témoignages les plus solides par lesquels vous me pourriez faire connaître la différence que vous mettez entre le reste des hommes et moi. Vous devez assez connaître ma discrétion pour croire qu'un semblable secret ne sortirait jamais de ma bouche et qu'on m'arracherait plutôt la vie.

En finissant son discours, il s'aventura, avec un transport le plus amoureux du monde, de glisser sa main dans un lieu délicieux, qu'il est plus naturel de toucher qu'honnête de nommer.

— Arrêtez, arrêtez, lui répliqua Lupanie, en le repoussant d'une manière qui lui faisait connaître que son procédé ne l'avait pas tout à fait désobligée; vous allez étrangement vite et ne considérez pas

l'effet dangereux qui s'ensuivrait si j'avais pour vous la condescendance que vous souhaitez. En quel état misérable me réduiriez-vous si, par des suites honteuses et presque inévitables, on venait à connaître ce que j'aurais fait pour vous? Toute la terre ne me regarderait qu'avec honte, et je serais le mépris, après une semblable infamie, de ceux qui désirent à présent, avec une passion violente, de m'épouser. Je sais bien que l'honneur n'est qu'une chimère, une belle imagination qu'on a inventée pour tenir les personnes de notre sexe dans leur devoir; mais ce sont des fantômes visionnaires après lesquels nous sommes nécessitées de courir pendant un certain temps, si nous voulons vivre heureuses. Quand nous sommes engagées dans le mariage, alors notre infamie est bien moindre, étant partagée : nous avons la liberté de tout faire, puisqu'un manteau couvre nos désordres, et comme nous n'en avons point de témoins et qu'on n'en parle que par de faibles conjectures, nous traitons hardiment de médisances et d'impostures tout ce qu'on en peut dire. C'est dans ce temps-là, mon cher Cléandre, ajouta-t-elle, que nous vivrons heureux et que, par art merveilleux, nous unirons plus fortement nos cœurs et nos âmes. Schelicon, ce docteur que vous connaissez et à qui, sans doute, par sa grande faiblesse, je donnerai le plus que je souhaite, me rend de fréquentes visites et fait voir tout l'empressement possible à m'épouser.

Sa fortune est assez considérable et n'est pas à rejeter; c'est ce qui fait que je ménage son esprit pour me voir au plus tôt sa femme, afin d'avoir plus de liberté de me donner ensuite à vous.

— Quoi ! madame, repartit Cléandre, encore toute souillée des baisers d'un stupide et d'un brutal, prétendrez-vous vous présenter à moi pour m'offrir les restes de sa brutalité ? Manqueriez-vous d'esprit jusque-là que de souffrir qu'un semblable original recueillît les prémices de votre amour et de votre jeunesse, et le voudriez-vous préférer à moi ?

— Non, non, répliqua Lupanie ; je sais mettre la différence entre lui et vous, et je vous promets que je vous donnerai un rendez-vous, dans le temps que le mariage sera sur le point de s'accomplir, qui vous assurera de ma personne et de mon cœur.

Cléandre la pressa bien tout le reste de cette conversation sur ce sujet, et lui dit qu'il avait des secrets admirables pour détourner le mal qu'elle craignait; mais tout ce qu'il put dire fut inutile, et il fut obligé de s'en tenir aux promesses qu'elle lui avait faites.

Cependant elle agit, après cet entretien, si adroitement avec Schelicon et séduisit son estime et son cœur avec tant d'esprit qu'il s'imagina que le bonheur de sa vie dépendait d'épouser une fille si honnête et si vertueuse, et qu'il crut qu'il ne devait pas perdre un moment pour avancer la possession d'un si grand bien. Il n'y trouva pas grand obstacle, car ses

parents, qui connaissaient son intention volage et libertine, furent bien aises de s'en décharger entre les bras de ce docteur, et même consentirent que ce mariage s'accomplît dans peu de jours. Cette nouvelle ne donna pas une petite joie à Lupanie, et elle en eut l'âme si satisfaite qu'elle en instruisit Cléandre par une lettre conçue en ces termes :

LUPANIE A CLÉANDRE

« Schelicon me doit épouser bientôt. Mais, juste ciel ! que nous sommes peu raisonnables quand nous nous engageons à faire quelque chose. Je tremble, mon cher, que vous ne vous souveniez de ce que je vous ai promis. Je vous avoue ingénument que, si j'étais assez malheureuse que de vous voir sur le soir, dans ma chambre, me sommer de la promesse que je vous ai faite, je suis si rigoureuse à tenir ma parole que je vous accorderais sans doute ce à quoi je me suis obligée. N'y venez donc point, je vous en conjure, et je vous en aurai l'obligation que je vous en doit avoir.

« LUPANIE. »

Cléandre comprit le sens de cette lettre et jugea bien que sa maîtresse voulait ce même soir couronner son amour. Si bien que, sans s'arrêter à faire réponse, il attendit, avec l'impatience qu'un amant aussi passionné que lui pouvait avoir, que la nuit fût venue,

afin qu'à la faveur de son obscurité il pût entrer dans sa maison sans être aperçu. Il était adroit, sut si bien prendre son temps qu'il exécuta son dessein et la trouva seule dans sa chambre. Il ne perdit point de temps dans une si belle occasion, et, par mille petites libertés qu'il prit, il réveilla dans son cœur une émotion secrète qui la fit changer de couleur plusieurs fois. Il pousse sa pointe, profite de cette faiblesse, fait agir quelque chose de plus fort et de plus pressant, à quoi elle ne put résister, et cette amoureuse personne se vit obligée de rendre les armes et la vie à son vainqueur par un doux trépas. Elle en revint encore plusieurs fois aux mains, et, tant que Cléandre eut de force et de vigueur, ce combat ne cessa point. Elle ne faisait que dire pendant la nuit que c'était une chose bien imaginée que l'homme, et qu'elle ne voyait rien dans le monde qui en égalât le mérite; elle considérait avec curiosité ce que la Nature lui avait donné de plus qu'à elle, et n'y trouvait que des sujets d'admiration et de plaisir; la joie où elle s'était trouvée dans toutes les attaques dont son amant était sorti si glorieusement la sollicitait continuellement à les recommencer; elle semblait par sa défaite recouvrer de nouvelles forces. Il n'en était pas ainsi du pauvre Cléandre : il était épuisé et les forces lui manquaient. Il aurait bien voulu entrer de nouveau en lice, mais une loi naturelle et pleine de cruauté tout ensemble lui défendait de passer outre; ce que

Lupanie observant, il lui devint incommode par ses faiblesses, et, n'en attendant plus de plaisir, elle le fit sortir, avec le moins de bruit et le plus secrètement qu'elle put, aussitôt que le jour commença de paraître. Elle se mit ensuite dans le lit, où elle demeura tout le jour, feignant quelque légère indisposition.

Schelicon fit voir toutes les faiblesses d'un amant transi quand il apprit la nouvelle de cette feinte maladie; il criait et pleurait de la plus vilaine manière du monde, et, battant des pieds contre terre, il élevait les yeux au ciel d'une façon si désagréable et si bizarre que, loin de toucher ceux qui le regardaient, il leur était impossible de s'empêcher d'en rire. N'importe! Fût-il mille fois plus grossier et plus pesant, on le souhaite pour mari, et pourvu qu'il soit bien partagé du côté où Lupanie fait consister le souverain bien et qu'il sache ce que c'est que n'être pas à charge, toute une nuit, à une femme dans son lit, on le recevra à bras ouverts sans se mettre fort peu en peine du reste. Elle se veut éclaircir promptement là-dessus et savoir ce qu'il vaut. Pour ce sujet, elle se rend la santé et se met en état de le recevoir pour époux le même jour qui avait été pris. Ce mariage accompli, tous deux n'attendent plus que la nuit. Trêve aux autres divertissements du jour, un bien plus doux les attend. Lupanie, par une rougeur étudiée, contrefait la fille honteuse et pudique; elle

dit qu'elle aime mieux mourir que de passer la nuit avec un homme, pendant que Schelicon, poussé par sa seule passion, sans écouter aucune de ses raisons, la saisit avec violence, et, se jetant brusquement entre ses bras, après l'avoir fait crier quelques moments par les douleurs qu'elle disait souffrir, en roulant des yeux languissants et perdant la voix, elle demeura immobile et feignit de s'être évanouie. Ce pauvre mari se désespère, la croit déjà morte et se persuade qu'une si grande jeunesse n'a pu résister à de si rudes efforts. Il fait toutes les choses imaginables pour la tirer de son évanouissement, mais le vinaigre et tout ce qu'il lui peut mettre à la bouche est inutile; il recourt au chirurgien et juge follement que les ventouses, la pourront soulager; il appelle pour ce sujet un valet. Dans cet instant, elle revint à elle, et, recouvrant l'usage de ses sens, elle lui dit en jetant sur lui négligemment une main :

— Mon cœur, que vous êtes méchant! Que vous m'avez fait sentir de douleurs! Jamais en ma vie je n'en ai autant souffert !

Il lui en demanda pardon et en parut fort touché, lui disant que c'étaient les premières croix du mariage, mais qu'autant elle avait souffert de douleurs dans ce moment, autant elle sentirait le plaisir les autres fois.

Elle fut fort contente de cette première nuit de lui, bien qu'il faille être d'un goût peu délicat pour s'en

satisfaire, car il est replet, d'une taille mal prise et effroyablement grosse, l'esprit railleur, piquant et sans aucun brillant; tout son plaisir est de jouer les maris, leur humeur jalouse; dans son visage on ne voit rien que de stupide et de brutal, et qui l'observe bien remarque dans toutes ses actions l'instinct d'une bête qui paraît sous la figure d'un homme; il a le cœur bas, petit et capable de mille faiblesses. Pour le foie, il l'a prodigieusement grand, et la plus belle réputation qu'il s'est acquise est de passer pour le plus grand mangeur du pays; il veut qu'on le croie homme d'étude, mais ceux qui le connaissent savent bien qu'à moins que les sciences ne soient infuses, il n'en peut avoir acquis, puisqu'il met tout son esprit à pouvoir écarter un as pour faire un repic à propos. On peut dire cette seule chose à son avantage, qu'il est fort ouvert, qu'il n'a rien de réservé, et que les choses qui sont les plus particulières chez les autres deviennent publiques chez lui.

Un mari fait ainsi était justement ce qu'il fallait à Lupanie; il n'était point incommode, et quand quelque amant lui rendait visite, après l'avoir remercié de l'honneur qu'il lui faisait, il sortait par respect de la chambre et le laissait seul avec elle.

Cléandre fut un des premiers qui retourna à l'assaut après ce mariage. Il eut tout le plaisir imaginable quand il apprit de la bouche de Lupanie l'artifice dont elle s'était servie pour persuader à son mari

qu'elle avait toujours vécu chaste et vertueuse. Il se mourait de rire quand elle lui raconta l'embarras où ce pauvre mari s'était trouvé par son feint évanouissement, les soins ingénus qu'il s'était donnés pour la remettre, la crainte qu'elle avait eue des ventouses, et le zèle avec lequel il lui avait demandé pardon du mal qu'il lui avait fait souffrir. Elle n'omettait pas une petite circonstance de ce qui s'était passé; et, enfin, dans cette visite et dans toutes les autres que son amant lui rendit, le mari défrayait tout; elle donnait bien à juger à Cléandre, par le nombre des faveurs qu'elle lui accordait, qu'une femme était bien plus obligeante et plus facile qu'une fille.

Dans le cours heureux de cette vie voluptueuse, une disgrâce survint qui troubla le plaisir de ces deux amants. Comme un jour Cléandre était venu voir Lupanie, elle le fit passer dans la salle, où, après avoir frappé à la porte du cabinet de son mari, qui était dans un des côtés de cette salle, et après l'avoir appelé plusieurs fois sans qu'il répondit (ne voulant pas être détourné de l'occupation où il était), elle se rassura l'esprit en s'imaginant qu'il n'y était pas; si bien que, dans cette grande liberté, elle repousse mollement les douces et puissantes violences de son amant, et la résistance qu'elle lui oppose n'est que pour voir augmenter ses efforts. Il soupire, ses yeux cherchent les siens pour les avertir du plaisir qu'elle va goûter, ses lèvres impriment mille baisers sur sa

bouche, et ses mains, toutes de feu, la saisissent et la couchent sur un placet. Alors, roulant des yeux étincelants, il fait voir des cuisses toutes nues, plus blanches que l'ivoire, et découvre ce temple de l'amour où il avait déjà offert tant de victimes. A peine avait-il forcé les premières entrées qu'il entendit du bruit et vit sortir Schelicon du cabinet où Lupanie avait frappé. Sans achever son sacrifice, il en sortit, et même de la salle avec tant de précipitation qu'il n'eut pas le temps de prendre son épée. Lupanie, tout émue, abaissant promptement sa jupe, s'en saisit et, après l'avoir tirée du fourreau, la présente à Schelicon par la pointe, en lui parlant en ces termes :

— Percez, percez de mille coups ce cœur que le crime d'autrui a voulu rendre coupable, et n'épargnez pas une misérable que l'indignation du ciel a choisie pour être l'infâme objet de la plus effroyable brutalité dont l'homme soit capable. Je mérite la mort, puisque ma fatale beauté et mes regards, tout innocents qu'ils sont, ont dû inspirer de si lâches et de si honteux sentiments, et je dois répandre mon sang pour laver le crime d'autrui. Mais s'il m'est permis de vous dire avant ma mort quelque chose pour ma justification, apprenez que si celle qui a eu l'honneur d'être choisie pour votre femme est malheureuse, elle est innocente et ne participe point à la faute de cet infâme.

« Je m'étais endormie sur un placet lorsqu'à mon

réveil je me suis vue toute nue entre les bras de l'insolent Cléandre. Le ciel m'est témoin quels ont été mes sentiments et si la plus effroyable mort ne m'aurait pas paru plus douce que cette infamie Je le menace de crier, je crie, je me dérobe à ses bras, je frappe à votre porte, je vous appelle à mon secours, je le repousse, je tâche d'éviter ses violences, et mes ongles impriment sur son visage les effets de ma faible vengeance. Tout ce que j'aurais pu faire toutefois aurait été inutile si vous n'eussiez paru pour me rendre l'honneur qu'un lâche allait me ravir. Mais pourquoi retardez-vous ma mort, puisque c'est le seul remède des cœurs désespérés et généreux? Vengez, vengez mon injure sur Cléandre; je vous le demande avant mon trépas, et ne vous opposez plus à mes desseins. Ce que le fer n'aura pu faire, je l'obtiendrai du poison; je dois la perte de ma vie à ma propre gloire. Les dames de Callopaidie ne diront jamais que j'ai survécu à une semblable infamie.

En finissant son discours, elle saisit l'épée qu'elle avait présentée à Schelicon, et qu'il avait prise, et, feignant de se la vouloir plonger dans le sein, il la lui arrache des mains en lui parlant ainsi :

— Qu'allez-vous faire, madame? Y songez-vous bien? Punir une innocente du crime d'un insolent! Est-ce avoir des sentiments raisonnables et généreux? Et ne craignez-vous pas le châtiment de Dieu? Dites-moi, pouvez-vous être coupable des crimes d'autrui,

quand votre volonté épurée les déteste et les abhorre? Il faut donner le consentement pour faire le crime; il vient de lui seul, et cette pureté qui demeure au milieu des corruptions est une huile sacrée qui se conserve dans des vases fragiles et impurs!

— Quoi! vous pourriez vous résoudre, lui répliqua-t-elle en répandant quelques larmes, de donner encore à cette misérable le nom illustre de femme, et la pourriez-vous recevoir dans vos bras après avoir été arrêtée par ceux d'un autre? Vous n'y pensez pas, Schelicon, quand vous croyez qu'une femme dont les inclinations sont si nobles et si vertueuses puisse vous regarder après cette disgrâce, sans mourir de déplaisir.

Schelicon, après avoir essuyé ses larmes, la caresse et lui donne mille baisers avec des emportements plus passionnés qu'il n'avait jamais eus, soit parce qu'il l'avait trouvée plus belle et plus aimable dans les bras d'un autre que dans les siens, ou par d'autres raisons. Il l'interroge, lui demande toutes les petites circonstances de ce qui s'était passé, si elle avait eu quelque chatouillement et si Cléandre avait ressenti les derniers ravissements. Elle lui assure qu'il n'avait pas pu, par les efforts qu'elle avait employés à le repousser. Et par cette assurance qu'il reçoit, il conclut qu'il n'y était rien allé du sien, si bien que, l'embrassant avec un transport amoureux, il la porte sur un lit.

— Ah! vous ne n'aimez pas, lui dit-elle en se

débattant dans ses bras, puisque vous êtes si peu sensible à ce qui touche mon honneur. Non, non, je ne vous saurais souffrir, et j'ai conçu tant d'horreur contre tous les hommes ensemble, après un semblable affront, que je m'en prendrais volontiers à vous.

Schelicon, sans s'amuser à lui répondre, lui fait parler en faveur de son amour par je ne sais quoi à qui elle n'avait jamais pu résister de sa vie, si bien qu'il acheva l'ouvrage imparfait de l'amant de sa femme. Il est vrai qu'elle parut si modeste en cette occasion qu'elle ne voulut jamais consentir, quoi qu'il pût faire, qu'il la regardât nue et qu'elle abaissait incessamment ses jupes, en disant que c'était contre toutes les règles de la bienséance et de l'honneur de satisfaire les regards impudiques d'un mari.

Cléandre, qui avait entendu de la chambre prochaine où il était resté ce qui s'était passé entre Schelicon et Lupanie, avait l'esprit agité de transports furieux, et comme il la vit entrer seule dans cette même chambre, sans rien consulter il s'approcha d'elle et lui tint ce discours : — Je suis donc, madame, cette malheureuse victime que vous avez choisie pour être sacrifiée à vos infâmes plaisirs ; il vous en fallait une ; vous avez fait tomber ce choix sur moi, et, par un excès de cruauté sans égale, vous m'avez rendu le témoin, le juge et le bourreau de mes propres supplices. La bouche toute mouillée de mes baisers, les yeux pleins de regards amoureux, le cœur rempli de

soupirs en ma faveur, l'âme touchée d'une noble et visible émotion, vous vous allez jeter dans les bras d'un autre en ma présence, et après que j'ai allumé dans votre âme un beau feu, vous le laissez éteindre par les brutaux et honteux embrassements du plus vil et du plus infâme de tous les hommes.

— Si vous suspendiez, répondit-elle, Cléandre, vos ressentiments, je vous ferais assez facilement comprendre que, comme c'est vous seul qui avez allumé cette belle flamme dans mon cœur, vous seul aussi l'avez éteinte.

N'est-il pas vrai que l'âme n'est sensible qu'à ce que l'imagination représente, et que, puisque la mienne n'était remplie, dans les plus doux ravissements du plaisir, que de votre idée, je puis bien dire que par vous je l'ai vu mourir.

— Ah! malaisément, répliqua Cléandre, quand on prête le corps, l'âme se peut défendre de le suivre, et cette union ne se rompt point sans de grandes violences. Dites plutôt, madame, que vous n'aimez pas Cléandre, mais que vous n'aimez qu'un homme en lui, et il vous répondra que s'il vous a aimée, il déteste cet amour comme la plus indigne faiblesse dont il a été capable en sa vie, et qu'à l'avenir il vous regardera avec autant de mépris et d'horreur qu'autrefois vous lui avez paru aimable!

En finissant ces dernières paroles, il sortit brusquement de la chambre, sans vouloir écouter un mot de

tout ce que Lupanie avait à lui dire. Elle l'appela bien plusieurs fois et mit en usage tous les artifices dont elle se servait pour calmer les emportements de ses amants, mais inutilement, il ne la voulut voir ni entendre depuis ce jour-là, et en publia toutes les médisances imaginables. Elle se consola facilement de sa perte par la réflexion qu'elle fit de ne pouvoir plus recevoir ses visites sans de fâcheuses suites après ce qu'elle avait dit à Schelicon.

De plus, il n'était pas si libéral qu'il avait été, et l'argent lui manquait fort souvent, outre qu'en amour le changement lui plaît infiniment. Elle ne demeura pas longtemps dans cette vie fainéante; elle recouvrit bientôt un autre amant qui valait bien Cléandre à son avis : il ne disait pas tant, mais en faisait davantage, et l'heureux partage qu'il avait eu de la nature lui tenait lieu d'esprit et de mérite. Après cela, il en vint un autre, et enfin elle fit si bien qu'elle ne laissa pas échapper un jeune homme de Callopaidie qui payât de mine sans s'instruire de son fort et de son faible.

Cependant cette vie libertine fut sue dans toute la ville, tant par leur indiscrétion que par la veine satyrique de Cléandre, qui fit cette élégie :

ÉLÉGIE

J'avais cru jusqu'ici qu'aussitôt qu'une fois
Qu'un cœur avait reçu les amoureuses lois

Il ne se sentait plus capable de la haine
Et toujours était près de rentrer dans sa chaîne.

Je croyais qu'un objet, quand on a pu l'aimer,
Sût le chemin d'un cœur qu'il avait su charmer,
Et malgré le dépit pouvait toujours prétendre
A regagner un cœur qui sait mal se défendre.

Aussi, jusqu'à présent, crainte d'être surpris,
J'évitais avec soin de rencontrer Iris,
Crainte que de ses yeux la pénétrante flamme
Ne sût encore trouver le chemin de mon âme.

Je ne me croyais pas encor bien affermi,
Je redoutais les coups d'un si grand ennemi;
Malgré les divers tours de son âme infidèle,
Je me sentais encor un fonds d'amour pour elle.

Mais j'ai vu depuis que ce reste d'ardeur
Était dans mon esprit plutôt que dans mon cœur,
Et ce cœur a connu que pour être son maître,
Il n'avait pas seulement qu'à désirer de l'être.

J'avais bien évité sa vue en mille lieux,
Quand un jour le hasard la fit voir à mes yeux.
D'abord plus interdit qu'une jeune bergère
Qui trouve le serpent caché sous la fougère,
Je rougis, je pâlis, je changeai mille fois,
Je restai sans couleur, sans haleine et sans voix;
Une morne langueur me causa mille peines,
Une froide sueur glaça toutes mes veines,
Et je puis assurer dans ce prompt mouvement
Que la crainte d'aimer me fit paraître amant.

Mais quand j'eus dissipé cette première idée
Qui captivait mes sens et mon âme obsédée,
A la fin mon dépit se trouva le plus fort,
Et jusques à la voir je portai mon effort.

Ah! que dans ce moment mon âme fut vengée!
Dieux! qu'elle me parut haïssable et changée!
Sa taille me déplut, son air me fit pitié,
Sa bouche me parut plus grande de moitié;
Ses yeux furent pour moi languissants et stupides,
Ses lèvres et ses dents me parurent livides;
Son teint, que je trouvais agréable et fleuri,
Me parut tout souillé des baisers d'un mari,
Aussi bien que de ceux qui, la sachant publique,
Y venaient contenter leur amour impudique.

Au travers d'un mouchoir de replis ondoyants,
Je vis deux gros tétons tout ridés et pendants.
Je crois que tout exprès le hasard, pour me plaire,
La fit sotte ce jour plus qu'à son ordinaire.

Jamais pour son malheur elle n'eut moins d'esprit :
Elle avait mauvais air à tout ce qu'elle dit.
Certaine effronterie était dedans son âme
Qui faisait bien juger que c'était une infâme.

O dieux! dans ce moment que mon cœur fut ravi
De briser les liens qui l'avaient asservi!
Que le jour fut heureux qui termina sa peine,
Et qu'il sentit de joie à sortir de sa chaîne!

Il ne me resta rien de mon amour lassé
Que le honteux remords de l'avoir mal placé,

Et si je soupirai, ce fut de la tristesse
D'avoir indignement prodigué ma tendresse.

Pourtant, sans me flatter, je vis plus d'un regard
Qui semblait dans mon cœur demander quelque part;
Mais comme d'un rocher la racine profonde
Ne s'ébranle jamais par les effets de l'onde,
Ainsi je conservai ma résolution
Et ne sentis jamais la moindre émotion.

Iris fut dans ce jour de mon âme bannie,
Sans espoir de pouvoir y rentrer de sa vie;
Jusque-là, qu'à présent je me sens de dépit
Qu'elle ait pu pour une heure occuper mon esprit.

Enfin on ne la regardait plus, après cette élégie, qu'avec honte et mépris, et quelque fausse prude, dont la conduite n'était pas plus raisonnable que la sienne, mais plus cachée, ne faisait que parler de ses actions, de ses rendez-vous et de ses parties, et publiait hautement ses désordres.

Elle vit bien qu'elle avait assez fait à Callopaidie, et que ce métier ne vaut plus rien quand on le professe ouvertement; si bien qu'elle obligea son mari d'en sortir par de fausses raisons et par de feintes considérations domestiques, auxquelles il se rendit, ne sachant ce que c'est que de ne pas suivre ses volontés. Il consentit, à sa sollicitation, de choisir Pottamie pour son séjour; elle préféra cette ville à plu-

sieurs autres, parce qu'elle avait appris que les hommes y étaient galants plus qu'en aucun lieu du monde.

Elle tâcha de prendre d'autres mesures, les premiers jours qu'elle fut dans cette ville, qu'elle n'avait fait dans Callopaidie, et résolut de vivre tout d'une autre manière. Pour s'acquérir un fonds de réputation et d'estime, elle fit habitude, au commencement, avec les dames de ce lieu qui passaient pour les plus sages et les plus vertueuses, et, par son esprit pliant et soumis, elle gagna l'amitié des plus sincères. On ne peut mieux contrefaire la prude et la sévère. Jamais elle ne serait demeurée d'accord, dans aucun entretien, qu'il pût y avoir des femmes dans le monde assez criminelles pour donner la moindre liberté à un homme, et soutenait que c'était une chose incroyable; elle feignait de souffrir une insupportable peine quand on disait, dans une assemblée où elle était, quelque chose qui choquait tant soit peu la bienséance, et quittait la compagnie avec un dépit si bien étudié que le plus fin y aurait été trompé. Elle se contraignit quelques jours, mais cette vie la dégoûta bientôt, et elle donna à juger qu'un peu moins de réputation et plus de plaisir était mieux son fait. Il n'y avait pas encore eu un homme dans Pottamie qui se fût aventuré de lui dire aucune douceur, et son plus sensible déplaisir était qu'elle se voyait obligé de s'en tenir à un très petit ordinaire; ce qui fit qu'elle résolut de

suivre son inclination et de chercher une vie plus heureuse.

Son miroir l'instruisait assez du peu de beauté qui lui restait, et elle voyait bien que ses deux grossesses lui avaient fait perdre cet éclat de jeunesse qu'elle avait eu sur le teint, et diminué le peu de vivacité qu'on avait vu dans ses yeux. Pour réparer ces défauts, elle eu recours au fard, et du rouge et du blanc, et elle emprunta une beauté qu'elle ne devait qu'à elle seule, et où l'art avait mille fois plus de part que la nature. Si elle eut ensuite de la sévérité, ce ne fut plus que dans les grandes assemblées, et, seule dans quelque alcôve avec un homme d'un tempérament amoureux, elle aurait été bien plus traitable. Elle n'attendait plus que quelqu'un qui se découvrît pour le rendre heureux, et suffit qu'elle l'aimait déjà par avance, sans savoir son nom ni son mérite.

Celui qui franchit le premier pas fut un moine défroqué qui, avec quantité de petites lésines qu'il avait faites sur sa pension viagère, avait fait un fonds de quelques pistoles qui ne lui servirent pas peu pour avancer ses affaires.

Ce moine se nomme Anthonin ; il est d'une taille grande, menue et mal fournie ; sa tête et ses yeux penchent incessamment contre terre depuis son noviciat ; son visage est long et fort serré ; deux gros os, couverts de peau ridée, font la forme de ses joues, au-dessous desquelles on voit deux grands creux ; ses

yeux sont enfoncés si avant dans la tête qu'à peine en peut-on découvrir la couleur ; son menton est pointu, son nez crochu, son teint d'un brun des plus foncés, et la nature, pour assortir ce visage, au lieu de cheveux lui a donné deux grandes oreilles qui s'élèvent fort haut en faisant un effet assez plaisant. Il ne manque pourtant pas d'esprit et s'explique assez agréablement ; au reste, vain de son savoir, malicieux, adroit, fourbe et pédant, tout ce que l'on peut être. Il s'étudie d'avoir un esprit doux dans la conversation, et, avec un fausset affecté, il se radoucit en parlant, comme une ridicule prétentieuse. Quoique plus mal fait que je vous l'ai dépeint, il n'eut pas grand'peine à obtenir ce qu'il souhaitait de Lupanie.

Ce qui se vend on l'a toujours pour de l'argent : il n'y a que manière à le chercher. La première fois qu'il la vit, elle se promenait sur les remparts de Pottamie, et comme elle s'aperçut qu'il avait les yeux fortement attachés sur elle, elle crut qu'il en avait dans l'aile ; si bien que, pour l'engager davantage, elle arrêta ses regards sur son visage avec une langueur étudiée, et, feignant d'être surprise par les siens, elle rougit et baissa la vue avec une pudeur si bien affectée qu'il ne fallut pas plus pour augmenter sa passion. Sur cette faible conjecture de n'être pas regardé tout à fait indifféremment, il résolut d'avoir, à quelque prix que ce soit, son entretien, et débuta, comme un fin moine, par l'amitié de son mari.

Dès qu'il eut reconnu que tout son plaisir était de passer ses journées entières dans les repas et dans le jeu, il le traita assez souvent, fit plusieurs parties de jeu, et se rendit si nécessaire auprès de lui qu'il ne pouvait rester un moment sans le voir. Le temps des vendanges arriva où chacun a coutume de se retirer à la campagne. Schelicon proposa à Anthonin de le suivre. Ce parti favorisait trop son amour pour le refuser; ils partirent avec Lupanie et allèrent respirer le doux air des champs.

Anthonin ne fut pas sitôt arrivé qu'il résolut de prendre son temps pour découvrir son amour à Lupanie, et, après avoir manqué plusieurs fois son coup, comme un jour Schelicon dormait après le dîner, il la fut trouver sous une grande allée d'arbres où elle rêvait seule, en prenant le frais. Il ne manqua pas de profiter d'une si belle occasion pour lui découvrir son amour, lui dit tout ce qu'un cœur peut concevoir de tendre et de passionné, et fut si heureux dans cette conversation qu'on lui donna lieu de tout espérer, aussi bien que dans les autres. Mais comme il est fort prompt, il ne s'en tint pas là, il voulut savoir jusqu'où son bonheur pouvait aller; la connaissance qu'il avait de son esprit intéressé lui fit hasarder une lettre conçue en ces termes :

ANTHONIN A LUPANIE

« Je croirais aimer en novice, madame, si, pour vous expliquer ma passion, je vous parlais de soupirs, de langueurs, de douces inquiétudes. Mon amour est trop mâle pour s'occuper à ces jeux enfantins; il me faut du solide, et les regards languissants de ces amants visionnaires qui ne goûtent le plaisir d'être aimés que par imagination ne me touchent point. Ce beau feu que l'amour allume dans nos cœurs n'est pas fait pour s'évaporer par des regards languissants et par de tendres soupirs. La nature lui a donné un autre conduit plus commode et plus doux. Quand on est aimé de ces faibles amants, on doit s'en tenir à de simples paroles et à des protestations d'une tendresse chimérique; c'est un crime d'État, parmi eux, de parler d'argent, et dès qu'on devient mercenaire, on est haïssable. Pour moi, qui en agis tout d'une autre manière et qui n'ai pas fait mon principal des soupirs, je veux vous offrir ma bourse, et si vous me donnez ce soir une heure, vous verrez mon fonds et ce que je puis faire pour vous.

« ANTHONIN. »

Elle fit cette réponse, qu'elle lui glissa secrètement dans sa poche, pendant qu'il jouait avec son mari :

« Quoique je n'ai pas bien compris le sens de votre lettre, j'y trouve pourtant quelque chose de fort

agréable et d'un bon raisonnement. Si vous voulez m'en donner l'explication après souper, je tâcherai d'imaginer un moyen pour vous entretenir en particulier. »

La lettre qu'avait écrite Anthonin fut si malheureuse qu'après que Lupanie l'eut lue elle tomba par terre en tirant son mouchoir et fut trouvée par Schelicon au milieu de la chambre, qui la lut tout entière et en parut fort chagrin. Lupanie, qui l'avait cherchée partout sans la pouvoir trouver, voyant sur son visage cette morne froideur et cette inquiétude qui n'étaient pas ordinaires, jugea qu'elle était sans doute venue entre ses mains, si bien que, pour jouer au plus fin, elle s'approcha de lui comme il rêvait, et en lui passant la main sur son visage, le caressant et le baisant, elle lui demanda le sujet de sa mélancolie et, sans lui donner le temps de répondre :

« Voulez-vous gager, lui dit-elle, que tout chagrin que vous êtes, je vous fais rire si je vous raconte la plus agréable chose du monde qui m'est arrivée? Je suis bien obligée, ajouta-t-elle avec un sourire malicieux, monsieur, de souffrir que vos amis m'envoient des billets pleins d'impertinence. Voyez, reprenait-elle en fouillant dans sa poche et feignant de chercher la lettre d'Anthonin, ce qu'on m'écrit ! A qui doit-on se fier après cela? Anthonin, ce corps mourant, ce visage ridé et affreux, ce squelette hâve et décharné, me

parle d'amour et prétend suborner ma vertu. Vous ne le croiriez jamais, si la lettre que je vais vous mettre entre les mains n'en était une preuve irréprochable. »

En cessant de parler, elle fouille tantôt dans une poche, tantôt dans l'autre, sort ce qui était dans les deux, cherche dans sa jupe, la détache, s'impatiente de ne la pouvoir trouver, lorsque Schelicon, dissipant son premier soupçon, la lui présente sans mot dire.

— Quoi ! lui dit-elle, vous êtes donc de concert à me jouer et il vous en a donné copie?

— Non, lui répliqua-t-il en se radoucissant, c'est la même que vous avez perdue, à ce que je puis comprendre, et que j'ai trouvée dans cette chambre.

— Eh bien ! qu'en dites-vous? reprit-elle. Qui n'aurait été trompé par cet hypocrite, qui semble n'oser presque lever les yeux sur une femme? Si vous m'en voulez croire, pour le punir de son audace, nous le jouerons.

Elle lui proposa ensuite un moyen de s'en divertir, qui était de souffrir qu'elle reçût ses cajoleries, répondît assez obligeamment, lui donnât des rendez-vous, reçût son argent sous de belles espérances et le trompât ainsi.

Schelicon, se reposant entièrement sur sa vertu et sur tout ce qu'elle lui venait de dire, consentit tout ce qu'elle voulut, et, afin de lui donner la liberté de commencer dès ce même soir ce petit jeu, il sortit de

la maison après avoir soupé et alla se promener seul.

Anthonin, voyant une si belle occasion, crut avoir trouvé l'heure du berger, si bien que, passant sans perdre de temps dans la chambre de Lupanie, il la trouva seule, couchée si négligemment sur le lit, ses jupes très mal en ordre. Une émotion si grande le prit de voir une femme en cet état qu'à peine eut-il la hardiesse de s'approcher.

— Suis-je si épouvantable, lui dit-elle en s'apercevant de sa pudeur hors de saison, que vous ne puissiez soutenir ma vue, et n'êtes-vous brave que la plume à la main?

— Auprès tant de beautés, lui répartit Anthonin, en se rassurant et cherchant niaisement sa bourse, peut-on n'être pas dans l'admiration, et un homme peut-il vous offrir si peu d'argent que j'en ai sans une espèce de chagrin, pour mériter les faveurs que j'espère obtenir de vous?

— Mon Dieu, lui répliqua-t-elle en la saisissant et la regardant avec soin, que le tissu des cheveux en est admirable! Sont-ce des vôtres? Mais que voulez-vous que j'en fasse? ajoutait-elle. Reprenez-la, je ne suis point mercenaire.

A ces dernières paroles, ce moine se trouva si fort animé que, levant ces jupes avec précipitation, il découvrit à nu ce beau corps.

Dans ce même moment, elle serre la bourse, non qu'elle eut aucun mauvais dessein, ayant trop bonne conscience pour retenir son argent sans lui en donner de la marchandise. Elle fit bien voir à son amant, dans cette occasion, qu'elle avait de la pudeur, car elle tournait le visage sur le chevet et fermait les yeux, n'ayant pas l'effronterie de se voir en cette posture entre les bras d'un autre que son mari. Jamais Anthonin n'a été logé si au large, et il a dit ingénuement depuis qu'étant au milieu de ce fort de l'amour il le cherchait et se trouvait aussi libre que dans une spacieuse campagne.

Le mari de retour, Lupanie lui fait une fausse confidence de tout ce qui s'était passé, lui parle des emportements d'Anthonin, et le nomme squelette amoureux. Elle avoue qu'elle avait senti une espèce d'horreur en se voyant seul avec lui. Elle exagère comment elle l'avait repoussé, lui dit qu'elle n'avait jamais voulu souffrir qu'il lui baisât la main, crainte qu'un de ses baisers impudiques ne lui en fît élever la peau. Elle lui montra la bourse, lui jura qu'il ne la lui avait donnée que pour obtenir quelques moments de conversation d'elle. Elle partage le profit avec lui, et, par le récit qu'elle lui fait de la manière niaise avec laquelle il la lui avait présentée, elle le fait étouffer de rire ; et ce bon homme se moque d'un autre, dont lui-même est le sot. Enfin, quand elle fut couchée, pour conclusion, elle le caressa plus qu'à

son ordinaire, afin de lui faire croire qu'elle s'en tenait à ce qu'elle pouvait tirer de lui.

Pendant qu'Anthonin eut de l'argent, les rendez-vous étaient fort fréquents, et Schelicon sortait de la chambre et les laissait seuls ensemble; mais aussitôt qu'il lui manqua, il fallut penser à s'en retourner en Potamie pour en chercher d'autre. Schelicon et Lupanie s'y rendirent bientôt avec lui, et comme les vendanges étaient faites, ils se retirèrent dans la ville pour y passer l'hiver et pour y chercher quelque heureuse fortune.

Lupanie, à son retour, crut que c'était trop peu pour elle que de s'en tenir à son ordinaire monastique : changement de viande réveille l'appétit. Un certain gentilhomme, nommé Nicaise, vint rompre en visière à Anthonin. Elle avait trop d'empressement d'en goûter de tous les états pour ne pas recevoir un homme qui lui avait paru de si bonne mine et qui est sorti d'une des plus illustres maisons de ce lieu-là; il fallut en avoir un échappé, à quelque prix que ce fût, et mêler le sang noble avec le bourgeois.

Un semblable parti n'était pas à refuser pour elle, car sa taille est grande et droite, mais un peu embarrassée; la jambe fort bien prise et tournée passablement; les cheveux sont d'un blond cendré, secs, et d'une frisure tapée; la bouche bien taillée, ses yeux doux, la main belle et un teint grossier à raison de la petite vérole, qui a laissé de funestes

marques; pour son esprit, il est du dernier sincère, trop tranquille, doux, civil et obligeant à toute la terre. Il parle avec une grande lenteur et a peine à s'expliquer; mais, si on veut l'écouter, on trouve pourtant que ce qu'il dit est bien conçu et de bon sens. Il se plaît infiniment dans la compagnie des femmes et a pour le sexe un respect si grand que, fort souvent, par là, il leur devient incommode et principalement à Lupanie, qu'il pensa faire désespérer dans les premières conversations. Elle, qui hait ces respects hors de raison et qui veut qu'on en vienne aussitôt au familier, fut obligée de le souffrir fort longtemps sans qu'il lui parlât de son amour et sans qu'il lui osât même toucher la main; il croyait avoir beaucoup fait et se considérait comme un amant téméraire quand, par hasard, il avait lâché un soupir en sa présence ou jeté un regard amoureux.

— D'où vient, lui disait-elle un jour, pour lui donner lieu de se découvrir, que, depuis quelque temps, vous me paraissez si rêveur et si inquiet et que je vois, quand je m'attache à vous observer, que vous ne sauriez demeurer un moment sans pousser quelques soupirs et sans vous plaindre? Vos regards languissants me disent assez que vous avez l'âme touchée de quelque passion. Dites-moi, au nom de Dieu, je vous prie, mais sans déguisement, d'où vous vient ce désordre? Je vous jure qu'il n'y a rien que je ne fasse au monde pour vous soulager.

— A toute autre personne qu'à vous, répliqua Nicaise, en rougissant et en abaissant la vue contre terre, je n'aurais jamais accordé, madame, ce que vous souhaitez de moi, mais, comme j'ai juré de vous respecter et de vous obéir toute ma vie, je veux bien vous ouvrir mon secret, et même, sur quelques particularités, je serais ravi de prendre votre conseil. Vous saurez donc, madame, une chose que je ne vous aurais jamais dites si vous ne me l'eussiez commandé, qui est que j'aime avec la passion la plus violente du monde la plus aimable personne qu'on ait vue sous le ciel; mais commme mon amour est grand, mon respect est aussi extrême, et ce profond respect a fait que je n'ai jamais osé lui dire ce que je souffrais pour elle et que j'ai beaucoup mieux aimé être malheureux jusqu'à cette heure qu'indiscret. Dites-moi donc, madame, est-il temps à présent que je parle? N'est-ce pas assez longtemps faire agir les soupirs et ne puis-je pas me plaindre aux pieds de celle que j'aime des maux qu'elle me fait endurer? Son humeur est douce, ses yeux sont tendres, son cœur...

— Quoi! interrompit Lupanie avec colère, croyant qu'il parlait d'une autre, vous ne savez m'entretenir que des beautés de votre maîtresse! Il faut que vous ayez l'esprit du dernier mal tourné pour la louer en ma présence, et à moins que vous ne l'eussiez perdu entièrement, vous ne l'auriez pas fait.

— Ah ! je l'avais prévu, madame, continua Nicaise, que votre vertu était trop sévère pour jamais souffrir l'aveu que je viens de vous faire de la forte passion que j'ai pour vous.

— Était-ce de moi, ajouta Lupanie toute surprise, que vous vouliez parler?

— Ne déguisons rien, répartit Nicaise, vous ne l'avez que trop compris pour mon malheur.

— Eh bien ! si c'est de moi, répartit Lupanie, vous n'avez qu'à continuer votre discours, je vous le permets ; c'est bien faire des façons et parler avec obscurité d'une chose que l'on veut qu'on sache.

— Oui, madame, répliqua Nicaise, si vous connaissiez la pureté de mes désirs, vous ne désapprouveriez jamais mon amour, puisqu'il est entièrement détaché du crime et que si vous aviez moins de vertu, vous me paraîtriez moins aimable !

Enfin, il n'employa tout le reste de cette conversation qu'à lui exagérer l'innocence de ses pensées, bien que Lupanie lui fît assez connaître, s'il l'eût observée, qu'elle ne le rechercherait pas là-dessus et que ce n'était pas là la plus belle partie qu'elle souhaitait chez un amant.

Une autre fois, comme elle était avec lui sensiblement touchée de voir que, nonobstant toutes les avances qu'elle lui avait faites, il s'était passé si peu de chose entre eux, elle résolut de lui découvrir si

clairement sa pensée là-dessus qu'indispensablement il serait forcé de passer outre.

— Quand on aime, lui disait-elle, avec une pudeur étudiée, autant que vous le dites, se contente-t-on d'en faire si peu que vous faites? Vraiment, l'amour aurait de faibles plaisirs si l'on s'en tenait là, et les personnes qui aiment seraient bien à plaindre de se voir si mal récompensées des peines qu'elles souffrent sous l'empire de l'amour.

— Eh bien! si cela est, répartit Nicaise, pourquoi êtes-vous si insensible aux tendresses d'un cœur qui vous aime tant? Hélas! je ne connais que trop que votre âme insensible cherche ce petit détour pour m'obliger à m'éloigner de vous et à ne plus vous aimer. Vous prétendez par là, cruelle, rebuter ma tendresse en me représentant le peu de fruit que j'en reçois. Mais, enfin, pourquoi la blâmez-vous, puisque les faibles plaisirs dont elle me repaît n'ont pas pour fondement les sens et n'ont rien de criminel?

— Quel autre fondement pourrait avoir pour ces plaisirs, reprenait-elle, un véritable amant, que celui des sens?

— Les plaisirs, répartait-il, de rêver sur son amour, de s'entretenir en de douces inquiétudes, de penser à la personne qu'il aime, de lui jeter mille regards amoureux, de se plaindre, de soupirer, de languir, de pleurer.

— Et vous appelez cela, interrompait-elle, les plai-

sirs de l'amour? Vraiment, vous y êtes bien novice. Ce ne sont là que les peines, et si vous aviez le cœur tant soit peu touché de cette passion, vous jugeriez de la douceur de ses plaisirs par la violence des mots que vous dites. Je veux vous apprendre, par comparaison, où vous trouverez les véritables et solides plaisirs de l'amour.

— Vous le pouvez, répartait-il, madame, en m'aimant, et, par là, vous rendrez mon bonheur sans égal.

— Pour ce que vous me demandez, répliquait-elle, ce vous est une chose assurée, mais...

— Ne raillez pas et n'insultez pas davantage, lui répartit-il en l'interrompant brusquement, au malheur d'un misérable, puisque c'est vous seule qui le faites, et si vous n'avez pas la compassion de soulager mes maux, du moins n'ayez pas la cruauté de les aigrir.

Ils finirent cet entretien sans conclusion aussi bien que les autres, et Lupanie, fort aigrie contre son amant, résolut de lui montrer une autre fois, par démonstration, ce qu'il n'avait pu comprendre autrement. Mais comme elle n'avait l'occasion de le voir que très rarement, et que cela retardait ses desseins, elle imagina un moyen pour le recevoir plus librement dans sa chambre, qui fut de faire entendre à son mari que si elle souffrait quelquefois sa conversation, que ce n'était pas par politique, et que, comme il était

un des gentilshommes des plus considérables de la province, que si, par hasard, il leur arrivait quelque mauvaise affaire, il les pourrait beaucoup servir. Elle lui conseilla de lui rendre de fréquentes visites, de briguer son amitié, d'être de tous ses divertissements, lui disant que c'était le plus grand honneur et le plus bel avantage qui lui saurait arriver, et que, par cette seule voie, il se pourrait rendre considérable dans Pottamie.

Lui, qui ne raisonnait pas et qui laissait seulement conduire son raisonnement, suivit son conseil de point en point et passa les journées entières avec Nicaise, vivant toujours à sa table, parce qu'elle lui paraissait un peu mieux réglée que la sienne.

La véritable pensée de Lupanie était, en donnant ce conseil à son mari, de convier Nicaise, dont elle connaissait l'esprit civil et obligeant, à lui rendre de fréquentes visites et qu'ainsi, en l'absence de son mari, elle le recevrait dans sa chambre et aurait occasion, sans lui donner aucun soupçon, de passer de très douces heures dans son alcôve avec lui. Tout lui réussit mieux qu'elle ne l'avait prévu, car Nicaise, touché des amitiés qu'il lui faisait, lui offrit une maison qu'il avait pour y venir loger, qu'il accepta assez librement, ce qui donna un plus beau jour à Lupanie pour faire réussir ses desseins; elle le caressait très souvent, lui disait mille douceurs sur sa bonne mine, lui découvrait sa gorge à nu, lui demandant quel défaut

il y trouvait, sans pourtant que son linge ni ses jupes en fussent chiffonnés, ce qui la jetait quelquefois dans des transports à le quereller. Elle lui fit voir le sonnet qui s'ensuit, lui disant que si un amant lui voulait plaire, il n'aurait à prendre d'autre méthode que celle qu'il enseigne; mais il ne le lut pas mieux qu'il ne l'entendit.

SONNET

Perdez cette méthode, ô timides amants,
D'aimer avec ardeur un objet et vous taire,
Comment prétendez-vous adoucir vos tourments
Si le trop long silence à vos maux est contraire?

Croyez-vous que cacher ainsi vos feux ardents
Soit le meilleur moyen à qui désire plaire?
Les dames n'aiment pas ces cœurs discrets et lents
Et veulent quelquefois un amant téméraire.

Un respect importun traversant nos désirs
Cent fois vient nous ravir de ravissants plaisirs
Et ne repaît nos feux que de chimères vaines.

Tout amant qui se tait en l'amoureuse ardeur
Est indigne à jamais d'avoir quelque faveur
Et semble mériter ce qu'il souffre de peines.

Enfin, un jour, lasse de toutes les avances qu'elle avait faites, elle voulut jouer de son reste et eut recours à la démonstration, pour lui rendre plus sensible ce qu'elle avait à lui faire connaître et, comme

elle savait qu'il la devait venir voir l'après-dîner, elle donna ordre qu'on le fît entrer dans sa chambre sans la venir avertir. Elle était mise sur le lit avec une cornette, la gorge nue et ses jupes si mal en ordre qu'on lui pouvait voir les deux cuisses à nu. Elle était ainsi couchée sur le dos, les ayant ouvertes dans la posture d'une Danaé qui attend une pluie d'or, feignant en cet état de dormir, lorsque son amant, arrivant tout seul dans la chambre et la voyant dans cet état si indécent, rougit pour elle et jugea que, sans y penser, en dormant, elle avait ainsi levé ses jupes, si bien que, pour épargner ce déplaisir à sa pudeur, il prend son mouchoir qui était auprès d'elle avec le moins de bruit qu'il put, crainte de l'éveiller, pour couvrir sa gorge, et abat ses jupes. Dans le même instant, Lupanie, feignant de s'éveiller, le repousse rudement avec colère, et lui parlant ainsi :

— Dis-moi, traître, perfide, sont-ce là les actions d'un véritable amant? Ne devrais-tu pas mourir de honte de ta faiblesse? Et ne te fait-elle pas horreur, puisqu'elle va contre l'ordre de la nature?

— Je suis criminel, il est vrai, répartit-il, mais la fortune a fait le crime. Si vous pouviez connaître la pureté de mes pensées, vous auriez sans doute des sentiments plus avantageux de moi, puisque vous verriez que je n'ai pas eu la moindre émotion déréglée.

— C'est cette connaissance, reprit-elle, qui me

donne tant d'aigreur contre toi et qui me fait détester ta personne.

— Considérez, madame, répliqua-t-il en l'interrompant, je vous conjure, que tout ce que j'en ai fait n'était que pour épargner ce sensible déplaisir à votre pudeur de se voir en cet état et pour couvrir votre nudité.

— Était-ce de cette manière, reprit-elle, lâche, faible, que tu la devais couvrir? Et si tu étais raisonnable, ne t'excuserais-tu pas d'une autre manière?

Enfin elle lui dit mille autres injures et le quitta avec tant de colère qu'il sortit de chez elle le plus touché et le plus triste du monde.

Le ressentiment de Lupanie ne dura pourtant pas longtemps, car Anthonin, arrivant chez elle dans le même moment que Nicaise sortait, la consola bientôt en lui accordant ce que cet amant trop discret lui avait refusé. Elle lui en dit tous les mots imaginables et lui assura qu'elle n'avait jamais senti plus d'antipathie pour un homme que pour lui, et que si son mari ne lui avait commandé de le bien recevoir, elle ne souffrirait jamais sa présence. Elle mit ensuite en usage toutes les caresses les plus engageantes, et fit si bien qu'elle en tira une garniture fort propre. Elle trouva tant de plaisir ce jour-là à recevoir ces présents qu'elle résolut de demander à Nicaise tous les bijoux dont elle aurait envie, puisqu'elle n'en pouvait tirer autre chose; si bien que, quand il retourna pour la voir, il fut aussi

obligeamment reçu que s'il ne se fût rien passé, et, le même jour, lui voyant un diamant au doigt, elle feignit de le vouloir acheter et le loua tellement qu'il ne se put dispenser de le lui donner. Quand il sortait de Pottamie pour aller en quelque ville plus considérable, elle était si adroite à l'engager à lui apporter des nippes des plus propres et des plus belles et à lui donner des commissions qu'il ne pouvait s'en défendre, et comme il n'était pas contraint de s'en tenir à une pension viagère, le moindre de ses présents valait plus que tous ceux d'Anthonin ensemble. Il est vrai qu'elle aurait été injuste si elle se fût plainte de ce moine, puisqu'il donnait tout ce qu'il avait, et que même, pour la contenter, il s'efforçait de pousser plus avant qu'il ne pouvait et plus souvent qu'il ne devait, puisqu'elle lui avait vu, avec plaisir, plusieurs fois tomber lâchement les armes des mains au commencement du combat.

Mais, comme un jour Schelicon était à la campagne et qu'il en était aux prises avec elle, faisant tous ses efforts pour achever sa course, Nicaise était à la porte qui retournait de Sirap, avec quantité de nippes des plus à la mode qu'il lui apportait. Lupanie donna seulement le temps à Anthonin de sortir de sa chambre et, prenant promptement son éventail, elle tâcha d'abattre la rougeur que l'action qu'elle venait de faire avait peinte sur son visage.

On ne peut témoigner plus de tendresse à un homme

qu'elle fit en cette entrevue. Et, comme elle craignait qu'il ne soupçonnât quelque chose de ce qui s'était passé par leur émotion, elle lui dit, sans examiner si Anthonin était sorti et s'il ne l'entendait point, que son mari était devenu jaloux et qu'il avait prié Anthonin, comme son ami, d'avoir toujours les yeux sur elle et de veiller à sa conduite. Ensuite, par une fausse confidence qu'elle affectait de lui faire, elle l'assurait qu'elle sentait de l'horreur à se voir seule avec cet homme, et que pourtant, par bienséance et pour obéir à son mari, elle était obligée de le souffrir. Nicaise, qui avait cru ingénument tout ce qu'elle lui venait de dire, ne tarda pas à lui offrir tout ce qu'il avait apporté de Sirap, et même une boîte de portraits de diamants où était le sien. Alors Lupanie, lui prenant la même main avec laquelle il la lui présenta et la lui baisant avec transports :

— Mon Dieu! lui dit-elle, que vous êtes obligeant et généreux! Que ne puis-je faire quelque chose pour vous!

Nicaise, dans cet instant, sentit, à raison de cette grande liberté qu'elle prit, une certaine émotion agréable qui l'enhardit. Il lui prend la main sans lui répondre, la serre entre les siennes, la baise, applique sa bouche toute de feu sur un téton, ensuite au milieu de la gorge, élève sa vue sur son visage avec un reste de pudeur, pour savoir, de ses yeux, si cette action lui plaît. Tout le flatte; il n'y voit que langueur

et des soupirs amoureux ; il la serre entre ses bras, lui fait sentir quelque chose le long de la cuisse de fort pressant ; il passe sa main par une ouverture de sa jupe, la porte sur un lieu tout humide et, voyant que le sang commençait à sortir de la victime sans le couteau, il le plonge avec un coup tremblant le plus avant qu'il peut. Lupanie, qui n'avait rien osé dire, crainte que son amant ne vînt encore à la servir d'un respect hors de saison, voyant qu'il ne pouvait plus s'en dégager, lui tint ce discours entrecoupé, en le repoussant mollement et en l'élevant sur ses bras :

— Ne prétendez que je souffre que vous en fassiez davantage... Ah!... ah!... je sens qu'il entre!... Retirez-vous, je vous prie, je n'ai plus de force. Si vous tardez un moment je ne pourrai jamais vous résister. Tout beau! tout beau! Mon mari n'a jamais été jusque-là... Ne... ne... ne... poussez donc pas si avant... je vous en conjure, mon cher... Que vous me faites du mal! Arrêtez pour un moment, vous me mettez hors de moi; je n'en puis plus... je me meurs!

Elle cessa ainsi de parler en tirant un grand soupir du profond de son cœur et en ouvrant les bras, qu'elle laissa négligemment tomber sur le chevet; et, après s'être essuyée, elle se leva de dessus le lit et se mit dans un côté de la chambre, les bras et la tête appuyés sur un fauteuil, son mouchoir devant les yeux et feignant, en cet état, de pleurer et de jeter

des sanglots pour toucher Nicaise. Elle lui parla ainsi, avec un ton le plus touchant du monde :

— N'ai-je vécu si longtemps que pour me voir honteusement dans les bras d'un autre que mon mari? Et fallait-il qu'après lui avoir gardé la foi pendant tout le temps que j'ai été avec lui, après avoir vécu avec tant d'honneur jusqu'à présent, je me visse l'infâme objet de votre lubricité? Le ciel ne vous avait-il donné tant de belles qualités que pour séduire mon honneur et que pour troubler les plaisirs innocents que goûtait une bourgeoise avec son époux? Ah! misérable! que ne suis-je mille fois plutôt morte de la mort la plus rigoureuse que de m'être exposée à sentir tous les bourellements qui me déchirent à présent l'âme! Pourrais-je voir, après cette infamie, mon cher mari et recevoir ses baisers chastes et innocents, sans mourir de déplaisir de voir que, par mon impudicité, j'ai souillé la pureté de nos embrassements!

Elle dit quantité d'autres choses, qui embarassaient si fort Nicaise et le touchaient si sensiblement que je ne sais s'il ne se repentit point, pour un moment, de l'action qu'il venait de faire. Il employa tout son esprit à la consoler, en lui exagérant le nombre infini des femmes qui prenaient cette même liberté et en lui assurant que toutes les plus belles de Pottamie en étaient logées là.

Mais, comme le plaisir commença de tourner, la

feinte douleur cessa, et l'invitant à travailler sur nouveaux frais, elle y consentit en lui disant qu'il n'y avait rien que le premier coup de cher, que tout le reste ne coûtait rien, et qu'elle prévoyait bien que jamais elle ne pourrait se dégager de l'attachement qu'elle venait de prendre pour lui. Enfin, pour conclusion, cherchant de nouveaux ragoûts et voulant profiter de rester cette nuit avec elle, lui disant que le plaisir était bien plus grand quand le corps d'un amant était dans sa dernière nudité.

Mais à peine la partie était-elle conclue que son mari arriva. Tout ce qu'elle put faire fut de cacher Nicaise dans un cabinet et de lui dire de ne pas s'impatienter, puisque son arrivée ne rompait pas leur dessein et qu'il avait coutume, après le souper, de retourner dans une maison de campagne, à une lieue de Pottamie, pour y coucher, ne s'en pouvant dispenser à raison de quelques affaires domestiques qu'il y avait.

Mais la chose n'arriva pas pourtant comme elle l'avait dit, car Schelicon, étant fort fatigué, lui fit connaître qu'il ne pouvait pas y retourner ce même soir et qu'il s'en consolait, puisqu'il passerait la nuit avec elle plus agréablement. Tout ce qu'elle put faire, quand elle eut appris le dessein de son mari, fut de se dérober de lui un moment pour venir avertir Nicaise. Elle lui cria promptement, de la porte, de sortir avec le moins de bruit qu'il pourrait, et, sans

se donner même le temps de le voir partir, elle remonta dans la chambre où était son mari pour l'occuper, afin qu'il ne s'aperçût pas de la sortie de Nicaise.

Anthonin, qui, bien loin d'être sorti dans le temps que Lupanie l'avait cru, par un sentiment plein de jalousie, s'était glissé adroitement derrière une tapisserie, proche cette même porte, pour voir tout ce qui se passait entre Nicaise et elle, et, trouvant une si belle occasion pour se venger de tous deux, sort promptement de la chambre et ferme même la porte dans le temps que Nicaise allait ouvrir celle du cabinet où il était; mais comme il entendit le bruit de cette porte, il y resta, crainte d'être vu, et s'imagina que c'était Lupanie qui, ayant changé de résolution dans cet instant, l'avait fermée, si bien qu'il attendit jusqu'à la nuit, et, voyant entrer sa maîtresse dans la chambre avec une fille, il n'osa paraître. Il la vit déshabiller de son cabinet et la vit mettre au lit, après avoir commandé à cette fille de se retirer et qu'il n'avait plus qu'à se mettre auprès d'elle; mais s'apercevant qu'il n'était pas dans le véritable état où il devait paraître, parce qu'il s'était épuisé pendant le jour, il resta encore quelque temps dans le cabinet, en repassant dans son imagination tous les objets qui lui avaient donné autrefois plus d'émotion, et, sentant les premiers avant-coureurs du plaisir, il en sort et s'approche du lit de Lupanie qui, dormant déjà, s'éveilla au moindre bruit qu'il fit, et, se persuadant

de n'être avec autre qu'avec son mari, puisqu'elle avait cru avoir ouï descendre Nicaise, lui dit :

— Mon Dieu, que faisiez-vous là si longtemps? que ne vous couchez-vous? Vous me pouviez bien dire que nous passerions la nuit avec tant de plaisir?

Nicaise, se sentant furieusement ému à ces reproches, sans se donner le temps de répondre, se déshabille et se jette entre ses bras. A peine observait-elle la différence de la grosseur de ce qu'elle tenait et de ce qu'elle croyait tenir, que Schelicon, ayant achevé d'écrire quelques lettres, entre dans la chambre avec un flambeau à la main, et, levant les rideaux du lit, regarde Nicaise si avantageusement placé. Je vous laisse à deviner la surprise de tous trois : Lupanie, de trouver son mari en deux endroits; Nicaise, de le sentir si proche de lui, et Schelicon, de voir sa femme entre les bras d'un autre. Enfin, après ces premières surprises, il fallut que Nicaise composât, et les articles furent qu'il donnerait une bonne somme d'argent à Schelicon et sa table, et que Schelicon aussi lui laisserait l'usufruit de la place, dont il se réserverait seulement la propriété. Le traité tient encore, et ils vivent tous avec la plus grande union du monde, sur quoi on a fait le sonnet suivant :

SONNET

M. T. P., le bruit court que tu n'as plus d'*honneur*,
Parce que tu te sers par trop de *médecine*.

De vrai, quand je te vois ainsi faire la *mine*,
Chacun de tes regards me cause mal au *cœur*.

Si les commencements faisaient ton *bonheur*,
Pour avoir fait cela, tu n'en es pas plus *fine*;
Loin de te maintenir tu vas choir en *ruine*,
Et déjà tes regards me donnent de la *peur*.

Quand je te vois, je crains de descendre au *tombeau*,
J'aime mieux désormais ne boire que de l'*eau*,
Plutôt que de baiser une fois ton *visage*.

Ces attraits, maintenant, ne causent que *pitié*,
Et tu prétends encor faire quelque *amitié*
En Suède; par ma foi, c'est un mauvais *passage*.

FIN

LE ZOMBI

DU GRAND-PÉROU

OU

LA COMTESSE DE COCAGNE

Nouvelement imprimé le quinze Février 1697.

PORTRAIT

DE

LA COMTESSE DE COCAGNE

VERS IRRÉGULIERS

Elle avait la taille assez belle,
Si, plus chiche de son devant,
On ne la gâtait pas comme on fait si souvent :
L'Amour est, nuit et jour, auprès ou dessus elle.

Si j'en veux croire les railleurs,
Elle a fort peu de cheveux à la tête ;
Les sujets qu'on en dit ne sont pas des meilleurs !
Ce n'est pas bien l'endroit par où j'ai vu la bête;
Mais elle en a beaucoup ailleurs,
Car elle est souvent arrosée
De la plus douce des liqueurs,
Et ma plume est coupable autant qu'elle est osée.

Son front, où sont assis la mollesse et l'ardeur,
A quelque chose d'admirable :
C'est qu'on n'y voit jamais paraître la pudeur
Ni la sagesse désirable.

Elle a les yeux d'une truie,
Ce sont les plus petits d'ici,
Elle doit les avoir ainsi,
Puisqu'elle mène une pareille vie.

Son nez passerait au besoin,
S'il pouvait sentir de plus loin
Ce qui regarde sa conduite;
Quand on le voit, on ne prend pas la fuite,
Mais on le prend à témoin
Du malheureux état où son âme est réduite.

Elle a des couleurs sur les joues
Qui représentent le printemps ;
Ce sont les dangereuses roues
De tous les criminels du temps.

Je méprise son sein, je le trouve mal fait ;
Il ne consiste plus, son enflure est mollette,
Il distille la gouttelette,
C'est un bien de ménage où l'on puise à souhait ;
C'est pourquoi le marquis du Grand-Pérou la traite
Comme on traite une vache à lait.

Son bras est aussi blanc que rond,
C'est une espèce de merveille,
Et le cœur ne va que par bond
Quand l'œil en voit la beauté nonpareille.
La comtesse n'ignore pas
La richesse de cet appas,
Elle ne doute point qu'il ne soit sans reproche ;
La friande voudrait que tout ce qui l'approche
Fût de même que son bras.

Sa main n'est pas moins bien formée ;
On croit, en la touchant, manier du satin ;
Aussi l'objet le plus mutin
Voit passer sa fureur ainsi qu'une fumée,
Quand la comtesse à main armée
Combat le soir ou le matin
Et quand la mèche est allumée.

Si mon âme avait la blancheur
De son aimable corps d'ivoire,
Ce serait un ange de gloire,
Au lieu que le Démon n'est pas si grand pécheur.

Pour ses pieds, ce sont deux créoles
Robustes à la vérité,
Mais toujours pleins de saleté,
Et dans ma libéralité
Je n'en donnerais pas seulement deux oboles.

A tout ceci doit être joint
Qu'elle a pour le plaisir une fort bonne couche.
Si je ne dis rien de sa bouche,
Lecteur, c'est qu'elle n'en a point.

Le Zombi du Grand-Pérou

ou

LA COMTESSE DE COCAGNE

HISTORIETTE

« La femme belle et insensée est comme un anneau d'or au museau d'une truie ». Ces paroles de Salomon conviennent très bien à la comtesse de Cocagne. Tout le monde sait qu'elle ne manque point d'attrait pour une créole, mais que sa beauté n'est point ornée de chasteté, de pudeur, ni de modestie. Elle a une si furieuse haine pour la sagesse qu'elle n'aime pas même ceux des hommes qui en ont un peu. C'est une truie parée de l'or de sa beauté et qui se plaît uniquement dans la boue et dans l'indignité de ses actions : elle est toujours prête à prostituer son honneur à ses mollesses, et tous ceux qui veulent la croire sont les instruments de ses débauches de tous les jours.

Ce serait vainement que cette jeune femme
Voudrait déguiser son ardeur ;

Sa folie est liée à son débile cœur,
Son cœur la communique à sa malheureuse âme;
Son âme la répand à gros flots au dehors,
Elle en forge des fers à son dangereux corps;
Son corps obéit en esclave,
Et cet esclave est si brutal
Envers Dieu, qu'il hait et qu'il brave,
Qu'en se jouant il se fait mal.

J'étais seul chez le marquis du Grand-Pérou, un matin qu'elle vint me rendre visite. Bien qu'elle marchât à pieds nus, à la manière des Indiennes, sa gloire ne laissait pas d'éclater à sa confusion, et son orgueil semblait être venu faire insulte à son humilité. Elle se coucha d'abord dans un hamac et me dit qu'elle venait s'entretenir avec moi sur un service que je pouvais lui rendre sans désobliger personne. « Je crois, lui répondis-je, que votre entretien n'est guère nécessaire à salut; néanmoins vous pouvez proposer, et s'il y a quelque chose de raisonnable dans vos demandes, je pourrai peut-être vous satisfaire. »

Cette scrupuleuse façon
De lui promettre quelque chose
Fit naître un tendre ris sur sa bouche de rose,
Où l'amour me tendait un subtil hameçon.

« Vous savez bien, me dit-elle, que je suis brouillée avec le marquis du Grand-Pérou; mais peut-être que vous n'en savez pas la cause, et je m'assure que vous

allez la trouver fort étrange. Apprenez donc que la dernière nuit qu'il vint chez moi, il était si saoul qu'à peine pouvait-il mettre un pied l'un devant l'autre. Après qu'il fut descendu de cheval, et que mon malheur voulut qu'il y rencontrât Boüé, ce misérable petit Irois qui sert aujourd'hui chez le fermier du comte de Bellemontre, mon beau-frère, d'abord sa jalousie monta sur des échasses ; il me dit plus d'injures qu'il n'avait bu de verres de vin ; il courut l'épée à la main après cet enfant pour le tuer ; mais Dieu permit qu'il tombât, et je le fis porter sur mon lit, où il dormit longtemps avec aussi peu d'apparence de vie que s'il en avait été privé. Après cette première cuvée, il entr'ouvrit les yeux et les mains pour les jeter sur moi, qui étais assise sur une chaise à côté de mon lit et qui enrageais de bon cœur des outrages qu'il venait de me faire. Je résistai fièrement à ses caresses et ne voulus point me ranger à ses côtés. Je lui fis des reproches à mon tour, et des reproches si justes, mais tellement sensibles, qu'il eut l'effronterie de me donner un soufflet. Cette action, où vraisemblablement je ne devais pas m'attendre, m'alluma d'une colère extrême, et sans perdre de temps en de vaines plaintes, je le traitai à la pareille avec une vigueur qui n'est pas naturelle aux personnes de mon sexe, et qui lui donna beaucoup à penser. Néanmoins, après s'être remis de son étonnement : — Vous êtes bien hardie, comtesse, me

dit-il, d'oser ainsi mettre la main sur un homme! — Et vous, marquis, répondis-je, n'êtes-vous pas un véritable lâche de jouir de mon bien, de venir dans mon lit chercher des faveurs, et de m'en remercier à coups de poing! Si vous n'aviez pas été ivre comme une soupe, n'auriez-vous pas sacrifié l'innocence de Boüé à votre cruelle jalousie et achevé par cette belle action de mettre mon honneur à vau-l'eau? Quelle liberté vous donnez-vous chez moi? Suis-je votre femme? Songez-vous à devenir mon mari? et ne seriez-vous pas déjà engagé ailleurs si l'offre de vos services et de votre foi avait été agréable à la petite demoiselle à qui vous la fîtes dernièrement d'une manière toute espagnole? Je vous déclare que je ne veux plus être si facile, et que vous m'obligerez fort de ne venir plus infecter ma chambre de l'odeur du vin que vous soufflez toutes les fois que vous y venez. — Vous avez raison, madame, me dit-il en sortant, et je vous promets à l'avenir plus de repos que vous n'en souhaiterez. Vous n'êtes pas mal conseillée, mais je doute que ces bons conseils vous trouvent longtemps dans la volonté de les suivre. »

Il en parlait avec esprit,
Car je trouve dans ma mémoire
Que cette gaillarde m'a dit
Qu'elle aimerait mieux être un an en purgatoire
Qu'une nuit seule dans son lit.

En effet, la comtesse prononça ces pitoyables et dernières paroles en soupirant fortement et en me faisant connaître que les brusqueries du marquis lui étaient plus supportables que son absence. C'est pourquoi, après l'avoir regardée d'un air dédaigneux : « C'est Dieu, lui dis-je, qui donne à l'homme une femme sage, mais je crois que c'est l'Esprit de malice qui vous a donné au marquis du Grand-Pérou ; la femme sage bâtit et élève sa maison, et vous, qui êtes insensée, vous détruisez non seulement la vôtre, mais vous faites chanceler celle de votre voisin sur ses fondements. Vous aimez sans raison un homme qui serait fou de vous aimer ; vous êtes mariée et vous voulez qu'il vous épouse ; vous lui donnez de l'ombrage et vous ne voulez pas qu'il en prenne ; il passe par-dessus vos faiblesses et vous ne sauriez souffrir les siennes ; enfin vous le chassez de chez vous et vous ne voulez pas qu'il vous obéisse. — Non, acheva-t-elle, et si vous me tenez parole, vous le renverrez dans mes bras ; vous en savez les moyens, j'en suis pleinement convaincue, et je vous en demande la grâce. »

Alors ses beaux yeux se changèrent
En deux vives sources de pleurs,
Qui sur son visage coulèrent,
Et j'en vis inonder les plus brillantes fleurs.
Ces fidèles témoins de ses fortes douleurs,
A la vérité, me touchèrent,

Mais quoi ! j'avais assez de mes propres malheurs,
Et pour la soulager me croyant inutile,
Mon teint prit seulement quantité de couleurs
Qui flattèrent l'espoir de ce fin crocodile.

Qui plus est, je crus bonnement qu'elle se moquait de moi et j'ouvrais la bouche pour m'en plaindre, quand elle me la referma par une innocence qui a ouvert le théâtre à la pièce qui a été jouée, qui, dans le fond, n'est qu'une bagatelle, et que néanmoins on voudrait faire dégénérer en tragédie, si je ne faisais sortir la Vérité de son puits.

C'est ainsi que d'une étincelle
Il naît un grand embrasement ;
Si la comparaison ne semble pas nouvelle,
Au moins elle va rondement.

— Vous voilà bien surpris, monsieur de C....., reprit la comtesse. Croyez-vous donc que le marquis ne m'a pas dit ce que vous savez faire? — Eh ! que sais-je faire, madame? — Tout ce qui vous plaît, continua-t-elle; le bien et le mal sont également dans votre disposition, et vous allumez l'amour et la haine avec autant de facilité qu'une autre personne allume ou éteint un flambeau. — Apparemment que je suis sorcier, repartis-je. — Non, acheva-t-elle, mais vous êtes magicien, vous tenez le diable soumis à vos ordres, et c'est un peu de secours de l'art que je

vous demande pour rentrer dans la faveur du marquis.

— C'est fort bien dit, belle comtesse,
Je suis unique en mon espèce,
Car le diable n'a point de part
Aux jolis secrets de mon art.
Quand je renverse une maîtresse,
Ma magie a d'autres ressorts,
Qui sont plus liants et plus forts.
Lorsque sur la verte fougère.
Dans le bois ou dans le verger,
J'ai pris l'heure de la bergère,
J'ai toujours celle du berger.

Cette gentillesse sécha mieux ses larmes que les plus saintes consolations dont j'eusse pu me servir, car, comme la moindre chose est capable de la faire pleurer, la moindre chose aussi est capable de la faire rire. Mais pour ne la laisser pas plus longtemps dans une opinion qui m'était désavantageuse : « Vous avez l'esprit malin, lui dis-je, et votre langue a de la peine à se retenir en parlant. J'ai quelques secrètes raisons pour ne croire pas que le marquis vous ait fait des contes si pleins de péché, ou, si vous dites vrai, j'ai lieu de craindre qu'il ne me tende des filets pour me faire tomber. J'essayerai d'y donner bon ordre.

Bien qu'il soit un grand oiseleur,
Je saurai de ses rets éviter la surprise :
Les corneilles de ma couleur

Ont un renard pour leur devise ;
On a peine à duper une corneille grise. »

Cette apparence de bonne humeur où elle me vit lui donna la liberté de renouveler ses impertinentes prières et de me promettre des montagnes d'or dans l'avenir, si je voulais la rendre invisible et lui faciliter les moyens de venir effrayer le marquis dans son lit, lui reprocher son inconstance, et le menacer d'un trouble continuel s'il ne satisfaisait à la promesse qui lui avait été faite de l'épouser, après qu'il aurait employé toutes ses forces pour faire rompre son premier mariage.

— Cessez de vous tromper vous-même,
Lui dis-je d'un ton sérieux ;
J'atteste la terre et les cieux
Que je ne connais point le dieu qui fait qu'on aime
Autre part que dans vos beaux yeux.
Employez leur pouvoir suprême,
Ils vous serviront beaucoup mieux :
Ce sont les maîtres de ces lieux.

— Ah ! que vous faites longtemps le fin, répondit-elle ; il vous est avis que nous ne savons pas bien que quand vous étiez sur les galères de France vous ne subsistiez que des revenus du commerce que vous entreteniez avec l'Ange noir ? Néanmoins, tous ceux qui en sont revenus avec vous nous ont si bien fait votre éloge que nous ne croyons point de merveilles

au-dessus de votre pouvoir. Je ne vous demande que la grâce de me rendre invisible pour une seule nuit ; aurez-vous la dureté de refuser à une jeune femme que vous trouvez parfois jolie, et serai-je donc la seule amante infortunée qui ne jouira point du bénéfice de vos sublimes connaissances? Hé! monsieur de C....., faites quelque chose pour moi, et...

— C'en est assez, interrompis-je,
Votre mauvais destin m'afflige;
Nous y pourrons remédier un jour.
Je veux feuilleter tous mes titres,
Qui sont divisés par chapitres,
Et si j'ai quelque droit d'empire sur l'amour,
Le marquis du Pérou reverra votre cour.
Cependant, enfilez promptement la venelle,
Le bonhomme La Forest vient.
Si ce vieux espion, dont la haine immortelle
Sans cesse de vous s'entretient,
Nous allait voir jaser de compagnie,
Il en ferait aussi jaser la calomnie.
Et, comme vous savez, le marquis est jaloux;
Un moucheron lui donne de l'ombrage :
Il veut, quoiqu'il soit fou, que vous paraissiez sage.
C'est donc pourquoi retirez-vous.
Laissez-moi faire, filez doux;
J'ai de l'expérience, ainsi que de l'usage,
Et le ciel l'aime bien s'il peut parer mes coups.

La comtesse de Cocagne obéit, et j'eus beaucoup de joie de m'en être défait à si bon marché. Peut-être

qu'elle n'avait pas encore passé la rivière lorsque le marquis du Grand-Pérou revint aussi du Marigot. Il n'avait non plus d'enjouement qu'un habitant mal aisé qui a perdu le meilleur de ses nègres : ce malheur lui était arrivé le soir précédent, et ce fut pour divertir en quelque façon sa mélancolie que je lui racontai l'entretien que j'avais eu avec sa maîtresse, et l'envie qu'elle avait de faire le Zombi pour l'épouvanter et pour lui faire mettre la main à la conscience. D'abord il trouva bon de la faire venir dans notre chambre pour rire de sa facilité; mais, après un peu de réflexion, il remit la partie à son retour de la Grande-Terre, où il allait le lendemain couper du bois pour faire son moulin à eau.

Je ne sais si sa jalousie
Avait sur son esprit fait quelque impression,
L'âme d'un amoureux en est souvent saisie;
Mais tout le jour il fut en fantaisie
Et soupira d'affliction.

Je n'avais pas fait cette confidence au marquis avec tant de précautions que le prince étranger, qui a un appartement et des esclaves au Grand-Pérou, et qui nous épiait de loin, n'en soupçonnât quelque chose; il ne me donna point de repos que je ne l'en eusse rendu savant, et comme il aime uniquement le plaisir, il me convia avec instance de lui faire jouer le personnage que je voudrais dans cette comédie.

Je le reçus facilement,
Et sa joie en parut d'abord sur son visage,
Il mé servit utilement,
Car il fait assez bien un mauvais personnage.

Trois jours s'écoulèrent sans que le Zombi prétendu revînt à la charge, et le soir du quatrième je rencontrai la comtesse auprès de la vieille sucrerie du marquis, qui venait me faire de nouvelles supplications de lui montrer un essai de ma sombre doctrine. Nous avions un peu trempé la croûte ; elle s'en aperçut bien et sut adroitement profiter de l'occasion. Voyant donc que je me faisais un peu tirer l'oreille, mais que ma résistance était faible, elle me baisa d'une manière si tendre et si touchante que toute ma fierté s'évanouit et que je lui donnai toutes les marques qu'elle voulut de ma complaisance.

Que ne peut un tendre baiser
Sur un cœur un peu susceptible ?
Ce gage précieux fait tenter l'impossible :
Il fait tout faire et tout oser.

Il y avait longtemps que nous avions soupé quand Son Altesse Iroise et moi nous allâmes nous coucher dans la chambre haute, où l'engagé du marquis tremblait la fièvre. Le bonhomme La Forest était resté en bas et avait fermé sur nous la porte du magasin, et je crois que personne ne dormait encore quand la comtesse de Cocagne entra par la porte de derrière,

que j'avais eu le soin de tenir ouverte, et monta dans notre chambre sous l'équipage d'un Zombi de couleur de neige et dans la croyance qu'elle était invisible. Le prince étranger, comme j'ai dit, avait le mot; mais elle n'en savait rien, et c'était sur lui que nous avions résolu qu'elle ferait son chef-d'œuvre. D'abord, elle se promène à grands pas, elle agite furieusement les fenêtres de notre chambre, elle nous frappe l'un après l'autre et fait tant de mouvements divers que le bonhomme La Forest, qui était en bas, en fut saisi de frayeur et me demanda plusieurs fois ce que c'était. Nous répondîmes, le prince étranger et moi, que l'on nous battait, mais que nous ne voyions personne; l'engagé du marquis en disait de même, et le pauvre garçon ne mentait pas, car il se cachait dans son lit avec un soin qui faisait connaître au Zombi qu'il aurait aussi voulu être invisible. Enfin, la comtesse de Cocagne, après avoir fait au prince étranger toutes sortes de petites malices, le renversa si adroitement de son lit à terre que le palais en trembla comme d'un coup de foudre et que nous nous sauvâmes en bas, l'engagé et moi, avec autant de précipitation que si la mort la plus épouvantable courait après nous. Le bonhomme La Forest balança longtemps à nous ouvrir la porte; il était si alarmé qu'il prenait celle de la cuisine pour celle du magasin et qu'il voulait se cacher dans l'armoire, au lieu de songer à faire allumer la lampe. Nos cris attirèrent à

notre secours le grand économe du marquis, et quand nous pûmes voir clair à ce que nous faisions, nous allâmes secourir le prince étranger, qui feignait d'avoir perdu la parole et qui contrefaisait l'évanoui avec une affectation si visible qu'il pensa gâter tout le mystère. Aucun de nous n'eut la hardiesse de se recoucher; nous achevâmes tous ensemble de passer la nuit à discourir sur l'amour que les Zombis avaient pour le Grand-Pérou, et le bonhomme La Forest nous protesta qu'il y en était revenu de plus de trente façons depuis qu'il y demeurait.

Pour confirmer cette vaine pensée :
« Ce diable, dis-je, est bien hideux.
Sa crainte avait rendu mon âme si glacée
Qu'au lieu d'un j'en croyais voir deux.
Il a des serpents pour cheveux,
Le corps fait comme une harpie,
Et porte dans sa patte impie
La Chimère pleine de feux. »

Cette réussite, que le plus innocent des hommes aurait facilitée aussi bien que moi, me fit passer pour le phénix des habiles gens dans l'esprit de la comtesse. Elle paya mon adresse imaginaire d'une infinité de louanges et des plus douces caresses où je pouvais aspirer, pour un service de si peu d'importance. Je menai le prince étranger chez elle, pour lui donner le plaisir de voir celui qu'elle croyait avoir si

bien joué; elle lui fit redire plus de cent fois la peur qu'il avait eue, de quelle manière le Zombi l'avait jeté par terre, et le serment qu'il avait fait de ne plus coucher dans la chambre haute; et sa joie était si parfaite d'avoir été invisible, et elle en concevait tant à le pouvoir encore devenir par mon moyen qu'on aurait dit qu'elle en était devenue folle ou qu'elle avait bu de l'eau de cette fontaine poétique, qui fait rire excessivement ceux qui vont s'y désaltérer.

La femme est l'animal le plus faible du monde,
Plus à redouter que l'Enfer
Et plus orageuse que l'onde;
La plus saine vertu lui trouve un cœur de fer;
Le crime le plus noir la trouve toujours prête;
L'Ange cruel lui coiffe le bandeau,
Et même cette sotte bête
S'expose devant le carreau
Qui doit lui écraser la tête.

La comtesse mettait tout en usage pour achever de s'insinuer dans mon esprit et pour apprendre à le faire d'elle-même quand il lui plairait. Je n'avais qu'à sembler vouloir quelque chose pour la mettre sur le pied de me l'offrir, et ce pouvoir où j'étais entré sans me l'être ouvert par aucune action extraordinaire ne contribua pas légèrement à rallumer dans son cœur la passion dont elle avait déjà brûlé pour le prince étranger. Il ne me quittait non plus que mon ombre,

et il n'y avait rien de plus propre que lui ; il répondait même avec assez de grâce à tous les personnages que je lui faisais faire ; mais il était si transporté de joie d'avoir remonté sur sa bête que cet endroit de lui qui n'est pas grand'chose faisait souvent de Zombi et se rendait véritablement invisible toutes les fois qu'on lui demandait un peu de vigueur. Néanmoins, la comtesse eut la discrétion de ne s'en plaindre qu'à moi, et je l'en consolai facilement par la permission que je lui donnai de retourner porter la frayeur chez les hôtes du Grand-Pérou. Cette nuit-là, le prince étranger n'y était pas ; mais son petit-neveu remplissait sa place dans ma chambre, et M. de La Croix était couché en bas, à côté du bonhomme La Forest, et tout dormait, excepté moi, quand la comtesse, infatuée de son invisibilité prétendue, vint rôder à l'entour du palais avec un appareil mieux imaginé de beaucoup que la première fois et qui, sans mentir, avait quelque chose d'épouvantable. Je descendis pour la recevoir, et je ne savais bonnement par où je la ferais entrer dans la chambre du bonhomme La Forest, à cause qu'il en avait fermé toutes les portes à la clef, lorsque, apercevant une lampe allumée par une fenêtre qui était entr'ouverte : « Laissez-moi faire, me dit-elle. Voilà justement mon chemin tout fait, et vous allez voir que je suis propre à quelque chose de plus que ce que j'apprends. »

Quiconque vit jamais une louve en furie
Entrer effrontément dans une bergerie,
Pour acharner sa faim sur d'innocents agneaux,
Tel a vu la jeune comtesse
Entrer par la fenêtre avec plus de souplesse
Qu'un poisson que le danger presse
Ne fend le clair cristal des eaux.

Je me retirai tout bellement dans ma chambre, et j'étais à peine dans mon hamac que j'entendis renverser tous les meubles d'en bas, ouvrir violemment toutes les portes et pleuvoir une grêle de coups de bâton sur le bonhomme La Forest et sur M. de La Croix. Les cris de ce premier se faisaient entendre jusqu'au Marigot, et l'autre ne s'en réveilla seulement pas! La comtesse se croyait tellement invisible qu'elle n'avait pas voulu éteindre la lampe et qu'elle se promenait entre les lits de ces deux bonnes gens avec la même assurance que si elle avait été aussi raréfiée qu'il y a de matière dans son composé. Son ravage dura une demi-heure, et c'est une merveille qu'elle ne fût point découverte, car tous les nègres du marquis du Grand-Pérou et son économe arrivèrent au secours du bonhomme La Forest dans le temps qu'elle sortait de la scène par la porte où ils entraient.

Aux yeux de tant de gens elle put se cacher!
Je devine comment, sans consulter l'oracle,
La foi ne trouve point d'obstacle;

Elle peut transplanter le plus ferme rocher,
Et ce fut elle enfin qui fit ce grand miracle.

Il y avait eu si peut de raillerie dans l'action de la comtesse que le bonhomme La Forest était blessé à la main et à la jambe gauches assez bonnêtement ; et ce bon veillard était tellement irrésolu dans les jugements téméraires qu'il en faisait que tantôt il m'en imputait la malice, et tantôt il en accusait l'économe du marquis. Il pleurait comme un petit enfant, et la crainte avait jeté dans son cœur des racines si profondes qu'il fit allumer une seconde lampe et nous conjura tous de veiller à ses côtés.

Je crus qu'il allait rendre l'âme.
Il nous fit un sermon qui nous saigna le cœur,
Et je blâmai mille fois la rigueur
De cette impitoyable femme.

La renommée de la Cabesse-Terre, qui vole plus légèrement que celle d'un général d'armée, avait publié cette nouvelle au Marigot avant la naissance du soleil, et chacun en disait librement sa pensée, selon la force et la prudence de son génie. Il y en eut d'assez éclairés pour juger que le Zombi du Grand-Pérou ne pouvait être que la comtesse de Cocagne sous mes auspices, et ceux-là concluaient de notre bonne intelligence que je pourrais me marier avec elle, si Roland le débonnaire était assez fou pour se

laisser mourir. J'en écrivis à la belle pour sonder le fond de son cœur seulement, et elle me fit une réponse si passionnée que je connus aisément que si je voulais achever de me rendre un sot parfait en toutes mes parties, et je n'avais qu'à lui tendre la main et à recevoir la sienne.

Encor que je sois laid et vieux
Ma proposition lui parut agréable,
Et ne la regardant que par l'endroit aimable,
Elle en rendit grâces aux dieux
Comme d'un bien venu des cieux.
Jamais la laideur ne l'empêche
De se mêler avec quelqu'un :
Elle est comme celui qui pêche
Et qui rit quand il en prend un.

O toi qui liras cet ouvrage,
Si tu trouvais dans ton passage
Cette mère de mon péché,
Certes, tu serais bien fâché
Si tu fuyais son badinage.
Elle aurait cent jolis détours
Pour t'allumer de ses amours.
C'en est la dangereuse source.
Garde-toi de ses appétits
Et rencontre plutôt une ourse
Dont on a ravi les petits.

Nous fûmes déjeuner chez elle, le prince étranger et moi. « Bonjour, le bel esprit, lui dis-je en la

saluant. — Bien vous soit, mon maître, répondit-elle; disposez de votre servante au gré de vos désirs, et soyez persuadé de ma très humble reconnaissance. — Ah! malicieuse, repris-je après nous être assis, je voulais bien vous donner du plaisir, mais je ne voulais pas que vous fissiez du mal à personne; et vous avez, en vérité, grand tort d'avoir si cruellement offensé le bonhomme La Forest; il nageait dans son sang quand nous fûmes à son secours, et je vis l'heure que la mort lui allait donner le coup de grâce. — Vous vous moquez de moi, reprit-elle aussi, et ce vieux chien-là mériterait que je lui eusse cassé la tête, pour punition des infamies dont il me noircit l'autre jour en présence du marquis du Grand-Pérou, qui n'en faisait que rire. — Fort bien, madame, ajoutai-je, mais quel sujet de mécontentement M. de la Croix vous a-t-il donné? C'est un si honnête homme, et vons n'avez point de raison de ne l'avoir pas épargné. Heureusement, il était comme enseveli dans son lit, et les bords de son hamac se joignaient; sans cela je ne le compterais plus au nombre des vivants, et nous serions bientôt entre les mains de la justice. Cela n'est pas bien, madame; vous devriez modérer votre fureur et n'abuser pas ainsi de votre invisibilité. — Ah! que vous me chatouillez agréablement par votre récit, s'écria la folle, et que je suis pleinement vengée de ce vieux loup qui m'appelait dernièrement putain et qui ne connaissait point, disait-il, une

chienne plus chaude que moi dans l'île. Plût à Dieu, continua-t-elle, avoir si bien étrillé tous ceux qui m'ont insultée et qui n'en perdent que l'attente!

— Chaque chose dans la nature,
Lui dis-je, a sa propriété;
Elle aime la variété
Et la fait éclater dans chaque créature.
Le doux regard séduit le cœur,
Les lauriers plaisent au vainqueur,
La poule pond et le coq chante,
L'abeille compose son miel,
Je suis bon, vous êtes méchante;
Vous attendez l'enfer et j'espère le ciel.

Cette réflexion la fit passer dans un si grand emportement de plaisir que nous déjeunâmes, le prince étranger et moi, sans pouvoir l'obliger à porter à sa bouche la moindre partie des choses qu'elle nous avait fait servir avec excès. Mais le dessert qu'elle nous donna mérite bien que j'en dise quelque chose.

Cette victime malheureuse
De la publique affection
Me surprit ainsi qu'un lion
Surprend une brebis peureuse.
Le luxe de la volupté
Avait rehaussé sa beauté,
Afin de vaincre ma faiblesse,
Et la vertu ne me soutenait pas,
Quand, éloigné de la sagesse,
Je mordis goulûment aux fruits des Pays-Bas.

Avec le charme inévitable
D'un langage doux et flatteur,
Elle vainquit mon âme et séduisit mon cœur,
Qui n'était pas impénétrable.
« Si tu chéris le passe-temps,
Me dit cette adroite causeuse,
Passons une heure bien heureuse
Et rendons nos désirs contents. »
Alors elle me fit caresse
Avec un visage effronté,
Et je fus aussitôt dompté
Qu'elle eut témoigné sa mollesse.
Prévoyant ce tendre conflit,
Elle avait parfumé son lit
De fleurs d'orange et de la Chine,
Et nous foulâmes tant ces fleurs
Que je fus blessé d'une épine
Qui me causa mille douleurs.

Nous passâmes le reste de la matinée dans une joie entière et à prendre de nouvelles mesures pour faire encore le Zombi et surtout pour effrayer la mère du marquis, qui s'opposait visiblement à sa félicité et qui faisait le principal empêchement de leur mariage : car la comtesse a semé le bruit de la mort de Roland, et on montre publiquement une fausse attestation qu'elle a fait faire pour s'en servir quand les autres difficultés seront levées. Le prince étranger acheva d'entrer tout à fait dans notre confidence ; je leur fis confesser, à l'un et à l'autre, qu'ils s'étaient autrefois

connus pleinement et à loisir. Néanmoins, nous ne dîmes pas à la comtesse qu'il était de mon intrigue la première fois qu'elle fit le Zombi ; au contraire, je la remis sur ce chapitre pour en faire une nourriture à sa joie et pour en faire servir ce puissant Irois à quelque chose.

Je suis certain que Son Altesse
S'est fait l'esprit de la moitié;
En baisant chez la comtesse,
J'ouvrais devant lui, par pitié,
Le chemin de la politesse,
Et je l'y poussai par adresse,
Bien qu'il n'ait pas pour elle une forte amitié.

Elle m'apprit ce jour-là que du vivant de sa mère elle lisait quelquefois dans un livre de magie que la bonne femme conservait soigneusement, et qu'elle lui avait trouvé tant de goût qu'elle s'y serait rendue très célèbre si on ne l'en avait point empêchée ; que ce livre renfermait une infinité de secrets d'une merveille incroyable, et, toutefois, mis en expérience. Surtout elle me parla d'une certaine figure de cire qui représentait une personne ennemie et par le moyen de laquelle on se vengeait invisiblement de son original toutes les fois qu'il en prenait envie. Elle me demanda si je savais ce que c'était; je lui répondis que je le savais, et elle se contenta pour lors de ma réponse.

Mais à peine y avait-il une heure que nous avions pris congé d'elle que je vis entrer dans ma chambre le petit frère du baron du Marigot, lequel me présenta gros comme le poing de cire blanche de la part de la comtesse de Cocagne. Cet enfant me dit qu'elle me priait d'en former deux images, l'une qui ressemblât à une vieille de septante années et l'autre à un jeune homme dans sa puberté, et que je ne manquasse point à les lui porter avant de me coucher, si je voulais qu'elle eût bonne opinion de mon obéissance. Je donnai donc incontinent dans le vrai de la chose ; il ne fallait pas être sorcier pour deviner une énigme si grossière. Néanmoins, soit que ce ne fût guère mon métier que de faire des poupées, ou soit que je me portasse à ce travail avec beaucoup de lenteur, le soleil se dérobait à nos yeux quand j'eus à peu près figuré une vieille telle que la comtesse de Cocagne me la demandait, et que je ne lui portai que celle-là.

« Prenez, lui dis-je, aimable pécheresse,
Ce simulacre de vieillesse.
Pour accomplir vos lois, j'amollirais l'acier ;
Mais rien n'est caché sur la terre :
Ce secret sera su, l'on me fera la guerre,
Et je passerai pour sorcier. »

Elle la contempla mille fois des pieds jusqu'à la tête et la trouvant mieux proportionnée à sa ressemblance qu'elle ne l'avait peut-être espéré, elle me

baisa tant et de si bon cœur que je ne doutai point que je ne lui eusse rendu un très grand service. Elle ne m'apprenait point d'abord à quel usage elle avait destiné cette figure, elle se contentait de dire en la regardant : « Ah ! Margot, je vous tiens, et je vous ferai pour le moins autant de chagrin que j'en ai reçu de vous par le passé, ou vous marcherez à l'avenir droit en besogne. » Ce nom de Margot acheva de me rendre intelligible son grotesque dessein, mais je ne lui en voulus rien témoigner, afin d'avoir le plaisir de l'apprendre de sa propre bouche. « Ce n'est pas le tout, mon maître, me dit-elle, il faut faire un coup d'ami et préparer cette image à la manière de celles dont je vous ai tantôt parlé. Je suis toute à vous ; ne voulez-vous pas être aussi tout à moi et entrer dans mes volontés comme je suis rangée sous les vôtres? Je ne vous déguise point que vous avez admirablement représenté la mère du marquis du Grand-Pérou, et que je lui veux jouer pièce, si elle continue à m'être désavantageuse ; donnez donc la dernière main à votre ouvrage et rendez Margot susceptible de tous les maux que je voudrais lui faire souffrir, s'il en est besoin pour mon repos. — Je suis plus obéissant que vous ne croyez, madame, répartis-je, et le charme y est déjà ; mais, de grâce, usez-en discrètement et ne faites pas à cette pauvre Margot tout le mal que vous lui pouvez faire : il faut avoir un peu de conscience en tout ce que l'on se propose, et c'est

assez que vous la fassiez un peu languir en l'approchant quelquefois du feu, ou en lui donnant quelques coups d'épingle dans les fesses, quand elle parlera contre votre amour à son fils ; car, si la fureur vous allait emporter et que vous la jetassiez dans le feu, ou que vous vinssiez à lui percer la cervelle, la mère du marquis mourrait au même instant; et que deviendraient nos âmes? Vous pouvez aussi l'empêcher de tomber de l'eau et la priver de ses autres nécessités aussi longtemps qu'il vous plaira, en fermant l'un ou l'autre de leurs conduits naturels avec une petite cheville de cire commune; mais, encore un coup, madame, soyez discrète et ne me réduisez point aux termes de me repentir d'une obéissance si aveugle. — Non, non, monsieur de C..., interrompit-elle brusquement, ne craignez rien, dormez en assurance et croyez que je mets ma colère dans de si bons fers qu'elle n'en sort que par ma permission. Mais, ajouta-t-elle, je vous avais demandé deux images et vous ne m'en avez apporté qu'une; songez donc à faire l'autre et venez demain avec le prince étranger manger des têtards que je ferai pêcher par mes nègres. »

Sa prière était inutile,
Je ne penchais que trop à ne la quitter pas;
Elle avait si bien pris mon cœur dans ses appas
Et si bien allumé mon amoureuse bile

Qu'encor que sa maison ne soit qu'un méchant trou
Où l'on ne peut entrer sans se mettre à genou
Et recevoir la goutte qui distille,
Je m'y plaisais mieux qu'au Pérou.

Je n'avais pas fait encore dix pas pour me retirer qu'elle me rappela afin de me dire qu'elle se sentait assez de résolution pour envisager sans frayeur celui des esprits malins qui était le ministre ordinaire de mes volontés et le secrétaire de mes commandements, et que je lui donnasse cette satisfaction. J'avoue que tout mon sang-froid ne fut capable de m'empêcher d'éclater à cette extravagance; mais cette violente joie ne me dura pas et je lui promis sérieusement que je lui ferais sentir l'haleine de celui qu'elle disait. Cela ne la satisfaisait point; néanmoins je lui réitérai tant de fois que c'en était assez pour le premier essai et que ces sortes d'objets ne se laissaient voir que partie à partie ceux qui n'étaient encore que novices dans la profession, qu'enfin je m'en séparai sans autre engagement de parole.

Je fus surpris de sa témérité,
Son âme m'apparut dans sa difformité
A cette prière nouvelle;
Car, pour dire la vérité,
Cette pensée est si fort criminelle
Qu'elle ne marche guère avec impunité.
La panthère la plus cruelle
Ne va pas se précipiter;

L'instinct qui la sait agiter
Ouvre sa voie au devant d'elle;
Elle a quelque religion,
Elle craint d'offenser le lion;
Mais quand la femme est infidèle
Et cherche sa perte et son trébuchement,
Elle y vole légèrement
Et fuit quand la raison l'appelle.

Je rencontrai le prince étranger de l'autre côté de la rivière; je lui redis toutes ces choses comme elles s'étaient passées; il en eut un étonnement conforme au mien et me jura qu'il n'y avait point de méchanceté dont il ne la crut capable, et que le diable avait peut-être moins d'effronterie qu'elle pour commettre un crime extraordinaire. Le lendemain nous en fûmes convaincus par une expérience qui la doit rendre redoutable à tout le monde. Nous allâmes, sur le soir, manger les têtards dont elle nous avait conviés; mais, avant de nous mettre à table, je la priai de me montrer Margot, afin, lui disais-je, de connaître par son aspect l'état de la disposition de son original. « Ah! ma foi, me dit-elle, Margot est toute brisée; je ne sais qui diantre a joué avec elle, mais elle n'a pas un membre qui soit à sa place. — Voilà qui ne va pas mal, repris-je, et c'est justement ce qui me confirme dans la pensée que vous ne valez rien et ce qui me fait croire que le bruit n'est pas faux qui dit que la mère du marquis du Grand-Pérou est

bien malade. Montrez, montrez-moi Margot, que je la visite et que je tâche à remédier à ses blessures ; je la guérirai infailliblement, car il n'y a pas encore vingt-quatre heures que le mal est fait. » La comtesse de Cocagne ouvrit un petit coffre caraïbe qui servait de monument aux membres mutilés de la pauvre Margot, et me l'ayant enfin apportée dans les mains, je lui trouvai une jambe rompue, un bras cassé en trois ou quatre endroits, les yeux crevés et la tête percée de part en part de huit coups d'une aiguille monstrueuse. Je feignis une affliction inouïe, et cependant le prince étranger faisait à la comtesse des réprimandes proportionnées à sa faute et lui conseillait de chercher des voies à m'apaiser. Elle me donna plus de cent baisers l'un sur l'autre, après quoi je remis Margot dans son entier avec peu de peine; mais je ne trouvai pas bon de la lui rendre, bien que ce fût une chose vaine et ridicule, parce qu'elle n'offensait pas moins Dieu sur cette figure que si ç'avait été une créature vivante et capable d'un véritable sentiment, puisqu'elle avait mauvaise volonté.

Mais quand on est né pour le vice,
Malgré l'empêchement, tôt ou tard on y glisse.
Si l'on en peut parfois éloigner le sujet
Et rompre le fatal projet,
On en irrite la malice.

Nous nous mîmes à table et mangeâmes de bon

appétit les têtards de la comtesse de Cocagne; et nous étions sur le point d'en sortir quand elle me fit ressouvenir de la figure du marquis du Grand-Pérou et de l'haleine du secrétaire de mes commandements que j'avais promis de lui faire sentir. « Pour l'image de votre serviteur, lui dis-je, ce n'est pas encore pour vous : je connais, par expérience, que vous allez trop vite en besogne, pour mettre dans votre pouvoir la vie d'une personne qui m'est chère et à qui j'ai peut-être de l'obligation ; mais voici une bougie qui renferme l'esprit qui m'obéit, je la vais allumer, et quand il lui plaira de lui faire sentir son haleine à la compagnie, je serai quitte de ma parole. » C'était un morceau de la cire qu'elle m'avait envoyée par le petit frère du baron du Marigot, qui renfermait un long tuyau de plume de coq d'Inde que l'économe du marquis du Grand-Pérou avait rempli de poudre à canon ; on aurait dit d'une chandelle, et j'avais si bien ajusté ce diablotin qu'il fit non seulement les effets que j'en attendais, mais qu'il répandit sa fumée dans le nez de la comtesse sans lui faire le moindre outrage, mais d'une manière admirable et qui semblait n'avoir eu qu'elle pour objet; ce qui la mit entièrement hors d'elle-même. Ce fut alors qu'elle crut véritablement en moi et qu'elle m'allait inviter à faire des miracles où je suis aveugle comme une taupe, quand l'engagé du marquis survenant, il lui fit cette petite harangue de la part de son maître :

« Madame, lui dit-il, Monsieur est revenu de la Grande-Terre, et il m'envoie vous dire que vous ne manquiiez pas à venir encore cette nuit faire le Zombi au Grand-Pérou, de traiter son économe comme vous avez traité son sucrier; il vous en défie, vous et tous ceux qui se mêlent de vous donner de bons avis. »

Nous n'attendions pas le marquis si tôt, et son arrivée nous surprit tous également; la parole nous manquait au besoin, et l'engagé s'en serait allé sans réponse, quand, jetant des yeux instructifs sur la comtesse, je lui fis concevoir sur-le-champ la réponse qu'elle avait à faire; et comme elle est facile à émouvoir et qu'elle espérait beaucoup de ma protection : « Jules, dit-elle à l'engagé du marquis, dis à ton maître qu'il n'a rien à me commander, et que si la fantaisie d'aller au Grand-Pérou me prend, ce ne sera pas sur son économe que le Zombi fera son devoir; et qu'il ne se donne pas plus de hardiesse qu'il n'en a. »

Bien qu'elle craignît son retour,
Elle faisait la valeureuse,
La perdrix menaçait l'autour.
La femelle artificieuse
Est-ce un précipice profond
Dont on ne saurait voir le fond,
Qui pleure dans son cœur quand on la croit joyeuse
Et rit en faisant la pleureuse.

L'engagé dénicha légèrement, et nous tînmes le conseil avec plus de prudence que nous n'en sommes naturellement capables. Nous avions fait partie, le prince étranger et moi, d'aller à la rivière à Gouïaves; la comtesse de Cocagne m'avait prêté un cheval, il en avait un, mais il lui manquait une selle, et nous allâmes au Grand-Pérou afin d'en emprunter une. J'entrai franchement, et le marquis, qui était couché au bas, me fit toutes les caresses imaginables; mais sa jalousie ne me disait pas ce qu'elle en pensait. Il ne parla point au prince, et Son Altesse Iroise ne lui dit rien non plus. Après quelques discours indifférents : « Je n'ai pas la clef de votrê chambre, me dit-il; mon économe l'a mise dans sa poche. Vous le pouvez appeler, il est dans les cases de mes esclaves. — Non, marquis, lui répondis-je, je vous rends grâces; mon dessein n'est pas de me reposer; nous avons lié partie, Son Altesse et moi, et nous monterons à cheval dans un moment, s'il vous plaît de nous prêter une selle qui nous manque. »

Exiger le moindre service
D'un homme que l'on rend jaloux,
Ce n'est pas le moyen de calmer son courroux,
C'est un grand excès d'injustice.

Comme j'achevais de lui faire cette prière, son engagé, qui avait eu l'ordre d'épier notre conduite, lui vint dire à l'oreille que la comtesse de Cocagne

m'avait prêté un des chevaux de l'Islets, et que je l'avais attaché sous la case à bagaces. Il crut indubitablement que la belle était de la partie, et sortant brusquement du lit : « Jules, s'écria-t-il, que l'on me selle promptement un cheval » ; et un moment après il se rendit chez elle, où Dieu sait le traitement qu'il lui fit. Nous vîmes du jardin qu'en passant devant la case à bagaces il fit prendre et ramener mon cheval à l'Islet, et cela nous obligea d'aller chez le baron du Marigot pour en emprunter un autre et une selle pour le prince étranger ; mais il n'y avait rien à faire, si bien que Son Altesse s'en retourna au Grand-Pérou et que je restai à coucher chez le baron, à la prière qu'il m'en fit.

Le barbare destin qui me livre la guerre
Et qui me fait courber sous le poids de sa loi
Ne m'a pas réservé quatre pouces de terre
Ni seulement laissé de quoi
Pouvoir, comme un renard, coucher parfois chez moi.

Je croyais fermement que Dieu avait inspiré à ce jeune homme de m'arrêter, car nous avons su depuis que le marquis avait résolu cette nuit-là de m'assassiner au Grand-Pérou ; et le lendemain matin il vint avec une fureur démesurée pour me maltraiter chez sa sœur. Mais le baron, quoique son neveu, le repoussa à la demi-lune avec tant d'honneur et d'hospitalité que j'ai lieu de lui en être éternellement

redevable. Il est si peu capable des bruits que l'on fait courir à son désavantage que l'on peut dire au contraire que c'est l'honnêteté même, et qu'il a tant de modestie et de sagesse que tous ceux qui le connaissent ne peuvent lui refuser leur estime sans se déclarer ouvertement ennemis de la vertu. C'est une grande preuve que l'obstacle qu'il mit au-devant de l'assassinat que son oncle voulait commettre sur moi.

Pourquoi fouler aux pieds les hommes
Parce qu'ils n'ont ni feu ni lieu?
Les plus fameux anges de Dieu
Furent jadis ce que nous sommes.
La puissance et l'autorité
Donnent-elles l'intégrité?
Que cette erreur est excessive!
Mais quoi! le sort en est jeté,
Soit que je meure ou que je vive,
Je vis et meurs de pauvreté.

Il était dimanche ce jour-là, et après que la famille du baron m'eut consolé de l'insulte que le marquis m'avait voulu faire et que nous eûmes déjeuné, nous allâmes à la messe, et de l'église nous revînmes au Marigot, où nous fîmes une débauche qui dura deux heures plus longtemps que le soleil. La plupart des principaux habitants étaient de la partie, et quiconque voulait mêler les blanches avec les noires se satisfaisait sans empêchement dans le magasin de Benjamin de Gennes, où un Amour éthiopien ouvrait la bar-

rière à tous ceux qui voulaient entrer en lice. Mais quoique la liberté fût grande, on ne fit point d'autre insolence, que je sache, et l'on se quitta plus honnêtement qu'on n'a de coutume de se quitter du Marigot quand on y a fait la débauche.

Jamais Bacchus ne fut plus raisonnable,
Jamais moins de fureur dans un excès de vin
N'envenima la joie et la paix d'une table ;
Aussi jamais Vénus ne parut plus aimable
Et n'eut plus de pouvoir sur ce père divin.

Tout le monde avait déjà monté à cheval, et nous partions aussi, le prince étranger et moi, avec La Sonde que nous tenions par-dessous les bras, et qui nous avait priés d'aller coucher lui, lorsque le vicomte du Carbet, s'étant peut-être ressouvenu que je n'avais plus d'accès au Grand-Pérou, revint au galop sur ses pas et me força de prendre la croupe de son cheval, je dis qu'il me força, car Son Altesse Iroise et La Sonde voulaient que je leur tinsse compagnie, et j'étais bien aise de m'aller reposer.

Nous rejoignîmes dans un instant le baron du Marigot, et comme le vin était notre guide et que les ivrognes sont insatiables, nous nous rendîmes chez le chevalier de la Cabesse-Terre. Nous y trouvâmes M. de La Croix, et après avoir tous bu à la santé l'un de l'autre du vin de deux bouteilles que l'oncle et le neveu avaient apportées, nous allâmes en faire autant

chez M. Dufaux; mais nous n'y arrivâmes que le vicomte du Carbet et moi, car le baron du Marigot s'était secrètement dérobé à la faveur des ténèbres. Mlle Dufaux ouvrit en chemise et nous dit que son mari n'y était pas; mais le vicomte l'eut bientôt trouvé, et nous achevâmes là de vider notre bouteille, et nous leur donnâmes le bonsoir.

> La belle que l'on réveilla
> Avec douleur s'était levée;
> Notre départ la consola
> Du chagrin de notre arrivée.

Je croyais raisonnablement qu'après avoir tant rôdé, le vicomte m'allait mener coucher au Carbet ou chez son neveu; mais, sur ce que je me plaignais qu'il n'en prenait pas le chemin et que je ne pouvais plus me tenir à cheval : « Mon frère est ce matin reparti pour la Grande-Terre, me dit-il; et il m'a prié de ne retourner point au Carbet que premièrement je n'eusse vu comme les choses se passent au Grand-Pérou : nous y allons, et au retour je vous mènerai chez ma sœur. — Bon, bon, répondis-je, ce sont plutôt les affaires de la belle petite négresse au prince étranger qui vous mènent que celles de votre frère; mais cela ne dit rien, allons où il vous plaira, pourvu que vous meniez votre cheval plus doucement; aussi bien je fis hier serment à la comtesse de Cocagne que je la verrais aujourd'hui à quelque

heure que ce fût. — Si mon frère vous y attrape, reprit le vicomte, il vous chaponnera, je vous en avertis ; prenez-y garde. — Il ne m'y attrapera pas ce soir, répliquai-je, puisqu'il est à la Grande-Terre. Obligez-moi seulement de ne vous en aller pas sans moi, je n'arrêterai qu'un moment. » Le vicomte donna son cheval à son nègre, qui ne nous avait point quittés ; il alla au Grand-Pérou, et je fus chez la comtesse de Cocagne.

De même qu'un dauphin n'arrête
Et ne repose point ni la nuit ni le jour,
Encor que l'humide séjour
Soit agité par la tempête,
De même l'homme est sans arrêt,
Le jour et la nuit il est prêt
A faire une action rebelle.
Son oreille s'ouvre au péché,
Il le trouve quand il l'appelle,
En quelque lieu qu'il soit caché.

« Vous venez bien tard, me dit-elle ; où avez-vous laissé le prince étranger ? — Je l'ai envoyé faire le Zombi chez la marquise de Saint-Georges, répondis-je, et demain vous entendrez dire qu'il aura fait tant de ravages pour votre service, que vous l'en aimerez davantage de moitié. — Vous l'avez donc rendu invisible ? reprit-elle. — Oui, madame, continuai-je, et d'abord que vous m'aurez rendu heureux, j'irai aussi épouvanter la mère du marquis du Grand-Pérou

comme vous m'en avez prié plusieurs fois. » Mes vœux furent agréablement reçus ; ensuite de quoi elle me reconduisit jusqu'au bord de la rivière, où son dessein était de se laver. L'envie me prit de la voir toute nue, et j'attendais qu'elle eût quitté ses habits et sa chemise pour m'en aller ; mais cette belle masse de chair ne m'eut pas plutôt frappé la vue, et mes yeux n'eurent pas plutôt reçu l'éclat de la neige de son beau corps que mon cœur fut allumé d'une nouvelle flamme et que je retournai à mon vomissement avec une passion que je n'avais point encore ressentie. Elle s'aperçut avec joie de la grandeur de mon ravissement, et, sans mentir, je lui débitai mille gentillesses sur la sienne, qu'il me serait impossible de redire, quand même le respect ne me le défendrait pas.

Cette femme prostituée
A dans ses dangereux transports
Fait perdre la vie aux plus forts ;
L'île en est toute infatuée.
L'ange terrible autant que laid
En use comme d'un filet
Pour perdre nos débiles âmes.
Son adresse amollit le fer,
Et sa maison pleine de flammes
Est sur le chemin de l'enfer.

J'étais déjà levé pour la quitter, quand elle me pria de la rendre aussi invisible. « Cela ne se peut, lui

dis-je, pour cette nuit, attendez à demain. — Non, répondit-elle, n'attendons point à demain, je vous en prie. — Puisque vous voulez tout savoir, repris-je, sachez, madame, que la manière dont j'ai rendu le prince étranger invisible, et que je le vais aussi devenir, n'a rien de commun avec celle dont vous l'étiez quand vous fîtes le Zombi au Grand-Pérou. C'est en esprit que nous allons cette nuit voltiger de çà et de là, tandis que nos corps resteront dans les aziers, ou sous quelque roche écartée du chemin. — Eh bien, interrompit-elle, n'importe, menez-moi avec vous ; me voici déjà toute nue, et mon corps est assez bien ici. — Vous êtes opiniâtre, madame, lui dis-je encore ; mais enfin je veux tout ce que vous voulez, et je ferais en sorte que les Zombis de ronde, qui sont mes petits cousins, viendront vous enlever ; mais je vous avertis d'être couchée sur le dos, d'avoir la bouche et les yeux fermés, car si vous veniez à sortir de votre place, à voir ou à parler, ce serait fait de votre vie. Vous entendrez peut-être des voix qui tâcheront de vous la faire articuler ; donnez-vous-en bien de garde ; les esprits sont malins, ils vous séduiront si vous êtes crédule, et j'aurais beaucoup de douleur s'il vous arrivait du mal. Je vais préparer les choses qui sont nécessaires à mon essor. Adieu, madame ; si vous voulez venir, observez bien ces lois ; sinon baignez vous, et retournez à la case, ce sera le plus court. »

Quand un peu rentré dans moi-même,
Je découvre mon mauvais fruit,
Je suis comme un enfant la nuit
Qui voit un spectre pâle et blême,
Je suis plus agité cent fois
Que les vertes feuilles d'un bois
Battu du soufle de Borée.
Mais, hélas ! un moment après,
La girouette est revirée,
Je songe à de nouveaux apprêts.

Je me hâtais tellement de m'éloigner de cette folle, pour rire à mon aise de sa facilité, que je tombai de tout mon long dans la rivière. Je rencontrai le fermier du comte de Bellemontre sous la case à bagaces du marquis du Grand-Pérou ; il était pour le moins aussi gris que moi. Je lui contai mon naufrage et lui conseillai de prendre garde à lui, et ensuite je pris la croupe du cheval du vicomte du Carbet, qui me conduisit chez son neveu. Je leur fis un récit fidèle de ce qui s'était passé entre la comtesse de Cocagne et moi ; mais ils crurent que je leur en donnais à garder et n'en firent point de compte. Le baron du Mérigot me donna son hamac et fut se coucher dans un lit qui est dans leur salle, malgré son oncle qui voulait l'emmener au Carbet. La mère du baron eut aussi la bonté de se relever pour me donner du linge, car je faisais pitié, et le froid m'avait transi. Je dormis comme une marmotte, et il y avait, je crois, plus de

trois heures que j'étais couché, quand le vicomte du Carbet revint encore prier son neveu d'aller avec lui. Ils s'évanouirent en un clin d'œil, et la mère du baron descendit dans ma chambre et causa fort longtemps avec moi. Elle se plaignait que son frère débauchait son fils, et témoignait beaucoup de chagrin de les voir aller courir le guilledou à une heure indue et presque tout nus. Elle aurait parlé toute la nuit, mais je m'endormais dans mes réponses, et sa charité ne lui permit pas de me priver plus longtemps d'un repos dont j'avais un besoin extrême. Le soleil était déjà levé que j'étais encore au lit, et je m'habillais lentement, quand le nègre du vicomte du Carbet vint chez la mère du baron du Marigot quérir les habits de son fils et un cheval pour l'aller quérir. Un moment après, j'allai chez le chevalier de la Cabesse-Terre, où je trouvai le prince étranger qui achetait une grosse de gants, et qui m'en donna une paire. Nous bûmes de l'eau-de-vie et j'obligeai Son Altesse Iroise à venir avec moi chez la mère du baron, pour montrer aux jeunes demoiselles à faire de la frange d'or et d'argent. Il m'apprit en chemin qu'il avait déjà rendu visite à la comtesse de Cocagne, et qu'elle lui avait dit que j'étais un trompeur; qu'au lieu de la faire aller en esprit épouvanter les peuples du Marigot, comme je lui avais promis, j'avais fait venir des Zombis autour d'elle, qui lui avaient fait mille espiègleries, et qu'elle n'avait plus envie de m'aimer; que

néanmoins il avait calmé son courroux, et qu'il ne doutait point que je ne refisse bien ma paix.

J'ai les oreilles d'un sonneur,
Je ne m'étonne pas du bruit de la comtesse ;
Elle a, dis-je, perdu l'honneur,
Rien ne lui donne mal au cœur,
Et ce qui s'est passé n'est qu'une gentillesse.

Nous trouvâmes bonne compagnie chez la mère du baron du Marigot. Benjamin de Gennes, qui était du nombre et qui ne perd pas une parole des nouvelles qui se débitent chez le nouvel hôte, nous conta que le bruit était commun des violences que l'on avait faites la nuit passée à la comtesse, et que l'on m'en accusait principalement. « Ah ! répondit la mère du baron, pour le coup je suis témoin de l'injustice que l'on fait à M. de C... ; il a couché céans, j'ai causé avec lui une bonne partie de la nuit, et nous rendrons témoignage, s'il le faut, qu'il n'est point sorti de son hamac depuis dix heures et demie tout au plus, que je lui donnai du linge pour changer. — La vérité est ferme, dis-je aussi à Benjamin de Gennes, et le mensonge est faible, il se dissipe comme un nuage, et je vais envoyer quérir la comtesse de Cocagne, pour vous faire connaître qu'elle n'a point de plaintes à faire de moi, ou du moins qu'elle n'en a point de la nature de celles dont la chronique scandaleuse m'accuse. »

Je me sentais tant d'innocence
De tout ce qui s'était passé
Que j'en faisais en conscience
Moins d'estime et de cas que d'un verre cassé.
Ah ! me disais-je à la sourdine,
Le lion marche à la rapine
Avec une fierté de roi ;
A son aspect, on songe à soi
Plus qu'aux moutons qu'il extermine ;
De crainte de plus grand danger,
Chacun le laisse ravager ;
Mais lorsque des bois il se coule
Dans les hameaux quelque renard,
Il ne surprend point une poule
Sans mettre sa vie en hasard.

Il n'y avait pas un quart d'heure que je lui avais envoyé un nègre quand le sien me vint dire à l'oreille qu'elle était à la barrière et qu'elle demandait à me parler. Je la fus trouver, et je commençai par lui faire des reproches. Jamais je ne lui ai vu l'air plus effronté qu'elle l'avait ce jour-là. « C'est à moi à vous quereller, me dit-elle ; et vous jouez mon personnage. Vous ne m'avez pas mal dupée, monsieur de C.,. ! Vos diantres de petits cousins m'ont fait mille folies ; ils m'ont piqué les fesses, mordu le bout du nez et arraché la moitié de la barbe de celui que vous aimez tant. Jamais de petits singes n'ont pris tant de plaisir à plumer une pauvre poule qu'ils semblaient en prendre à me l'arracher poil par poil.

Ils ont fait tout leur possible pour me faire parler et pour m'ouvrir les yeux que j'avais bandés avec mon mouchoir. Ils ont même emprunté la voix du vicomte du Carbet et du baron du Marigot, et m'ont mis un chapelet dans le bras pour me faire accroire qu'ils n'étaient pas des esprits malins, mais je n'ai pas été si sotte que d'ajouter foi à leurs tromperies. Ils prenaient toutes sortes de figures et je croyais parfois avoir une centaine de rats sur le visage, sur le corps, et au bout des doigts des pieds et des mains, où, comme vous voyez, ils m'ont honnêtement mordue. — Ne vous ont-ils fait que cela, madame? lui dis-je. — Hé! répondit-elle, que voudriez-vous que des rats m'eussent fait autre chose que de me mordre? — Mais, repris-je, ceux qui avaient emprunté la voix du vicomte de Carbet et du baron du Marigot n'ont-ils pas porté leurs mains profanes sur celui que j'aime tant? — Ne vous ai-je pas dit, répliqua-t-elle, que ceux-là m'ont mis un chapelet au bras et qu'ils m'ont plumée, piqué les fesses et même fouettée avec des branches; mais pourtant celui qui parlait comme le baron du Marigot ne voulait pas que l'autre me fouettât, et il lui disait : « Fi! fi! mon oncle, pourquoi maltraiter cette pauvre femme? Ramenons-la à sa case : le jour vient, et tout le monde la verrait là. » — Eh bien, madame, lui dis-je, que ne croyiez-vous celui-là? c'était un bon esprit qui avait pitié de votre faiblesse et à qui vous ne devez point vouloir de

mal. Ils ne vous ont pas liée et garrotée, comme le bruit en court, puisque même vous confessez qu'ils n'ont put obtenir de votre opiniâtreté de vous ôter d'une place où vous pouviez être exposée à la vue et à la risée de tout le monde. — Vous me l'aviez défendu, méchant garçon, répondit-elle, et je croyais d'autant plus aisément que c'étaient des esprits malins qui me faisaient tant de niches que tout à l'entour de moi cela sentait le soufre si fort que le cœur me manquait à tout moment. — Cela n'avait garde de manquer à sentir le soufre, lui répartis-je en riant, car les Zombis ne volent jamais pour épouvanter le peuple qu'ils n'aient dans les mains des torches qui en sont composées; et vous êtes bien heureuse, madame, de ne les avoir pas vues, car leur aspect est mortel, et personne des humains n'en peut supporter la sombre lumière. »

Elle resta sans répartie
A ce discours qui ne vaut rien :
La nature est si pervertie
Qu'on croit mieux le mal que le bien.

Nous en étions là de notre conversation quand Benjamin de Gennes, le prince étranger, le vicomte du Carbet, le baron de Marigot, son petit frère, sa mère, ses sœurs et sa nièce survinrent et prièrent la comtesse de Cocagne d'entrer à la maison. Elle ne se fit point déchirer, et dès que l'on eut pris des sièges,

la conversation roula sur les Zombis du Grand-Pérou et sur l'aventure de la nuit passée. Elle demeura d'accord d'avoir fait l'esprit; mais elle nia qu'elle eût été maltraitée et vomit mille imprécations contre ceux qui faisaient courir de telles impostures.

Bien que couverte d'infamie,
Elle soutint avec hauteur
Que la sagesse était sa sœur
Et la prudence son amie.
Ainsi, parfois un assassin,
Prend la robe de capucin
Pour mieux jouer son personnage;
Ainsi, le plus souvent je lis
Qu'une louve court au carnage
Couverte de peau de brebis.

Je crois que l'on n'a jamais tant ri chez le baron du Marigot que l'on y rit cette matinée; chacun de nous avait ses raisons pour rire, et si je n'eusse pas eu mon dessein formé de partir pour la Basse-Terre, je m'imagine que la curieuse comtesse m'aurait nouvellement prié de la rendre invisible, car elle ne se souvenait déjà plus de la peine qu'elle avait soufferte, et les épines de ce commencement de notre intrigue lui donnaient envie d'en venir aux roses qu'elle se figurait dans sa fin; mais j'avais un cheval arrêté, et je ne pouvais différer mon voyage sans courir risque de le faire à pied, ce qui m'aurait été une grande fatigue. La comtesse de Cocagne, qui ne pouvait con-

sentir à mon départ, voyant enfin que j'y étais déterminé, me demanda, la larme aux yeux, une heure de remise pour aller emprunter un cheval, afin de pouvoir m'accompagner avec bienséance; mais l'économe du marquis lui ôta ce cheval d'entre les jambes, de manière que je fis mon chemin tout seul, après néanmoins que le vicomte du Carbet et le baron du Marigot m'eurent protesté, avec d'horribles serments, que non seulement ils n'avaient point trempé leur pain bis dans le pot au lait de la comtesse de Cocagne, mais que même ils n'en avaient pas eu la pensée ; et je connus à plusieurs marques qu'il y avait de l'innocence dans leur fait. Ceux qui auront plus de clairvoyance que moi pourront peut-être en juger autrement ; quoi qu'il en soit, je m'en lave les mains.

Rien ne se peut longtemps cacher à l'homme sage ;
Comme dans le clair cristal d'un ruisseau,
On voit reluire son tableau
Quand on s'y lave le visage;
Ainsi l'homme sage et prudent
Avec facilité comprend
A l'aspect d'une créature
Ce qui se passe dans son sein,
Sans que jamais la conjecture
Trompe un si merveilleux dessein.

Je réfléchis mille fois, en marchant, sur l'aventure du Zombi du Grand-Pérou et sur la facilité de la comtesse de Cocagne; et mon âme prenait plus de cou-

leurs différentes qu'un caméléon. Mon péché me faisait peur quand j'envisageais le ciel, mais je le trouvais si beau quand je regardais la terre que même je ne doutais point que les hommes ne m'en dussent avoir beaucoup d'obligation et qu'ils ne pussent, sans ingratitude, refuser leurs louanges à cette victoire amoureuse et des myrtes à mon front. C'est de cette façon que le péché nous bouche les yeux et qu'il nous ôte l'usage de la raison ; car enfin, quoi que le mortel puisse faire,

Il ne peut trouver de sagesse
Ni de conseil contre son Dieu ;
Son vain raisonnement n'est que pure faiblesse,
Il voit son enfer en tout lieu.
L'homme est si rempli de ténèbres,
Depuis le premier jour que le cruel serpent
Sur son fragile cœur répand
Le miel empoisonné de ses conseils funèbres ;
Il est tant, dans ses actions,
Possédé par ses passions
Que cet aveugle de naissance,
Sans pouvoir sortir de l'enfance,
Tombe cent fois le jour dans la fosse aux lions.

Voilà comme je passais le pinceau sur l'ouvrage de mes mauvaises œuvres et comme je soupirais de douleurs sur ma facilité à me laisser aller aux délices de la chair. Mais ces bons mouvements ne firent que

passer, et de la confession de mes fautes je tombai tout d'un coup dans l'insolence de les vouloir excuser par des exemples fameux dans l'antiquité.

Quoi ! disais-je en moi-même, ainsi qu'un méchant homme,
Adam, Loth et Samson,
David et Salomon
N'ont-ils pas tous mordu dans la fatale pomme ?
Je l'ai cent fois ouï dire au sermon.
Si donc il est constant que de si bonnes âmes
Ont brûlé de l'amour des femmes,
Las ! qui suis-je, moi, malheureux,
Pour résister à de pareilles flammes ?
Serais-je bien plus sage qu'eux ?
Cesse, mon cœur, d'avoir tant de tristesse :
Tout le monde n'a pas la vertu ni l'adresse
De parer les coups de la chair.
Les diables déchaînés dans les plaines de l'air
M'ont fait subtilement tomber dans la mollesse ;
Mais je n'ai pas, en fin renard,
Surpris la poulette à l'écart.
Nous avons eu sa jouissance
Sans employer la violence ;
Et ce fut elle enfin qui séduisit le coq ;
Le coq, doux au possible et plein de complaisance,
Ne fit que consentir au choc.
Si mes prédécesseurs en gloire
Avaient sur ce corps ivoirin
Gravé leurs noms de leur burin,
Leur nombre ne pourrait entrer dans ma mémoire.
A peine le sein lui perçait
Que la belle déjà dansait

Le doux passe-pied de Bretagne,
Avec le charmant flageolet,
Sous le feuillage de Cocagne,
Avec le maître et le valet.

Ces belles pensées, dont le ciel me punit justement, me servirent d'entretien jusqu'aux Trois-Rivières. J'y mis pied à terre chez Cadot, et ce bon garçon n'oublia rien de sa civilité naturelle pour me recevoir agréablement. Nous soupâmes tête à tête et avec autant de tranquillité et de dégagement des inquiétudes de la vie que Félix IV après son pontificat dans le château de Ripaille. Je lui donnai le divertissement du récit du Zombi du Grand-Pérou et de la folie de la comtesse de Cocagne. « Je ne trouve rien de fort criminel là-dedans, me dit-il, et vous n'êtes pas la cause des fautes que le diable fait faire à tous ceux qui le cherchent. Néanmoins je vous plains, et le mauvais état de votre fortune présente me fait craindre qu'on ne s'en serve de prétexte à vous rendre criminel et que la médisance, qui n'épargne personne, n'empoisonne l'innocence de votre volonté et ne vous rende responsable de la conduite du public. Je ne vous le cache point, continua-t-il, on dit hautement que vous êtes sorcier et qu'il n'y a rien de surprenant dont vous ne vous mêliez avec réussite. Le bruit tue, et quand on voit un chien qui se noie, personne ne lui donne du secours. — Vous avez raison, repartis-je, et loin d'être favorable à cette malheureuse bête,

Chacun va, la pierre à la main,
Grossir ce spectacle inhumain
Et seconder son infortune.
Ainsi, mon cher Cadot, quand le pauvre est à bas,
Chacun sur son corps en jette une,
Afin d'avancer son trépas.
Qu'un pauvre tombe de faiblesse,
On dit incontinent qu'il tombe du haut mal;
Le pauvre, quoi qu'il fasse, est un pauvre animal
Dont partout le riche se blesse.
C'est vainement qu'il est tranquille et doux,
Chacun fuit son abord, il est hué de tous;
On ne chérit que la richesse.
Qu'un riche tombe du haut mal,
On dit incontinent qu'il tombe de faiblesse.
L'or est un merveilleux métal.
Cette contagion est telle
Qu'elle se répand en tous lieux;
C'est un vent pestilentieux
Que souffle quelque ange rebelle.
L'or fait plus fléchir de genoux
Que le sang de l'Agneau très doux
Qui souffrit une mort très aigre;
Cette erreur est si grande et ce faible est si fort
Qu'on imposait la charge et le joug au bœuf maigre
Quand on adorait le veau d'or.
Chaque médisant empoisonne
La cause de l'homme indigent :
C'est assez qu'il n'ait point d'argent
Pour être ce qu'on le souponne;
Tous les hommes pour lui sont autant d'ennemis;
En vain n'aurait-il rien commis,

La médisance se l'immole,
Et ce monstre inhumain dont Dieu le veut punir
Est comme un oiseau qui s'envole
Et qu'on ne saurait retenir.

On juge de moi, continuai-je, par la couleur de mes plumes, et l'on me croit fort subtilisé à cause que j'habille parfois une ode en épître et que je sais un peu appliquer l'azur et le corail sur les yeux et sur la bouche de Philis ou de Sylvie; enfin je déplais parce que, Dieu merci, je ne suis pas tout à fait semblable à beaucoup d'autres à qui mes conquêtes donnent de la jalousie, et que je sais naturellement l'art de rendre pitoyable le cœur d'une femme et de découvrir Vénus au signe de la Vierge. » Nous causions de cette sorte, Cadot et moi, quand le sommeil, qui ne fait guère plus de quartier que la médisance, mais dont les blessures sont agréables et salutaires, nous porta dans ses bras jusqu'au point du jour, que je montai à cheval afin d'achever mon voyage. J'étais si débile et le cœur me faisait si grand mal, que je mettais pied à terre à tout moment pour me soulager; je n'allais, pour ainsi dire, que par ressorts et par machines, et, toutefois, il n'était pas encore deux heures de soleil que j'avais atteint le Dos-d'Ane : c'était beaucoup pour moi en l'état où j'étais, mais il est vrai aussi que toute ma force était épuisée et que je perdais courage quand je considérais avec étonnement l'âpreté de cette montagne.

Je m'écriai cent fois sur ce Dos-d'Ane,
Sans qu'il me dût entendre ou me pût écouter :
« Ah ! pourquoi n'es tu pas, ô cruelle montagne,
Aussi douce à descendre et facile à monter
Que la comtesse de Cocagne ! »

Enfin, je me reposai tant de fois que je m'y évanouis d'une manière extrême. Je commençais à reprendre mes esprits quand j'aperçus à mes côtés Florimond et Nicolas Sergent, qui me secouraient avec beaucoup de charité et qui m'avaient fait revenir avec de l'eau-de-vie. Je leur en témoignai ma reconnaissance du mieux qu'il me fut possible, et Florimond, prenant la parole et me regardant pitoyablement : « Où allez-vous, pauvre homme ? me fit-il. Êtes-vous donc las de vivre, que vous prenez ainsi volontairement le chemin de la mort ? Rebroussez chemin, poursuivit-il, ou si rien ne vous peut empêcher de vouloir mourir et que votre heure soit enfin venue, retournez au moins mourir dans les bras de la comtesse de Cocagne, et n'attendez pas que le trône que l'on vous prépare à la Basse-Terre, par l'ordre de la justice, soit achevé. — Ce n'est pas une raillerie, me dit aussi Nicolas Sergent, et l'on assure que vous avez fait des choses si prodigieuses et si criminelles que je ne doute point que l'on ne vous justicie avant de faire votre procès. — En vérité, leur répondis-je sérieusement,

Je suis fort étonné de ce que vous me dites,
Mais je crains peu pour mes vieux ans,

Car sans doute le ciel donnera des limites
A la cruauté des méchants.
Je l'avoue, il est vrai, j'ai baisé la comtesse,
Tout le monde le sait, jusqu'aux petits enfants,
C'est un effet de ma faiblesse,
Mais l'amour fait tomber jusques aux éléphants;
Et pour vous dire tout et ne vous tenir guerre,
Qu'ai-je fait que n'ait fait toute l'île entière?

— Il est vrai, reprit Florimond, que la comtesse de Cocagne est le plastron public, et que personne ne se morfond à sa porte; mais ne vous y trompez point, monsieur de C..., ce n'est pas pour avoir mordu à la grappe que l'on vous menace de la mort; on met au jour tous les effets de la magie qui vous ont couronné chez le petit dieu des cœurs, et vous ne mourriez pas innocent si tout ce que l'on dit était véritable.

Pour rendre vos maux plus énormes,
On les décrit diversement :
Celui-ci jure fortement
Que la comtesse prend par jour diverses formes;
Qu'un soir il la vit en taureau
Qui fendait le cristal de l'eau
Pour passer dans votre savane,
Et qu'à quatre ou cinq pas de là
Elle se convertit en âne,
Et que d'un ton mortel cet âne lui parla;
Mais son cœur fut saisi de crainte,
Et, tout prêt à s'évanouir,

Ce vrai baudet ne put ouïr
Ce que lui dit l'ânesse feinte;
Il se ressouvient toutefois
Que la bête lui dit deux fois :
« Où courez-vous si tard, mon frère? »
Ainsi mal à propos parle ce rapporteur,
Ce cruel au cœur de vipère
Qui dépose contre sa sœur.

Celui-là, non moins infidèle
Et peut-être plus fourbe encor que le premier,
Dit qu'un jour, chassant au ramier
Vers la maison de cette belle,
Il en vit un sur le haut d'un sureau
Qui lui faisait tout à fait beau,
Qu'il le tire et le jette à terre;
Mais que, baissé pour l'amasser,
L'oiseau se change en femme, et la femme le serre
Et le force de l'embrasser.

L'un dit qu'il l'a vue en truie,
Avec quinze marcassins blancs,
Vers l'endroit du marquis par où passent ses gens
Pour entrer dans la sucrerie;
Et qu'en ce verdoyant pâtis
La laie en belle humeur et ses quinze petits
Dansaient sur les pieds de derrière,
Tandis qu'au milieu d'eux, un bouc à poil de rat
Chantait en langage vulgaire
Le ballet qu'on danse au sabbat.

L'autre jure et rend témoignage
Qu'une nuit cet esprit malin

Donnait à manger au moulin,
Qui tournait comme un vent d'orage,
Et qu'enfin, lasse de ce jeu,
Il la vit briller comme un feu
Qui dévore une vieille planche;
Qu'alors s'envolant, elle dit :
« Puisqu'il est aujourd'hui dimanche,
J'ai dû mettre mon bel habit. »

On ajoute à cette fadaise
Que tout l'enfer dernièrement
La baisa successivement
La nuit au pied de la falaise;
Que vous évoquiez les démons,
Dont vous savez et les rangs et les noms,
Pour leur faire ce sacrifice,
Et qu'enfin cette nuit vous fîtes mille efforts
Pour tirer de cette novice
Sa bienvenue en votre corps.

— Si tout cela était vrai, interrompis-je, je serais le plus habile homme du monde, et je vous aurais épargné la peine de me secourir. Il y a longtemps que je serais à la Basse-Terre; et le Dos-d'Ane, au-dessus duquel je me serais élevé, ne m'aurait point fatigué au point que je le suis. Mais il n'y a rien de surnaturel dans mes productions; il y a seulement de l'imprudence et de l'indiscrétion, et je ne crains point mes faux témoins.

Celui qui peut me faire injure
Pour m'être un peu trop récréé

Sait fort bien que Dieu m'a créé
Et qu'il aime sa créature;
Quand il serait aussi mauvais
Qu'il a de douceur et de paix,
Il consulterait son oracle.
Mais enfin si l'on pend ma chair,
Messieurs, sera-ce un grand miracle
De voir une corneille en l'air?

En terminant ce discours, qui les fit rire, je les remerciai de nouveau, je pris congé d'eux, et je gagnai enfin la Basse-Terre, où l'on m'attendait avec impatience pour me loger dans la plus sale et la plus profonde basse-fosse qui soit dans le château.

FIN

LISTE

DES PERSONNAGES QUI FIGURENT DANS

Le Zombi.

Le marquis du Grand-Pérou.
La mère du marquis.
La sœur du marquis, mère du baron du Marigot.
Jules, engagé du marquis.
Le grand économe du marquis.
Le vicomte du Carbet, frère du marquis.
Un nègre du vicomte.
Le baron du Marigot, neveu du marquis du Grand-Pérou et du vicomte du Carbet.
Un petit frère du baron.
Les sœurs du baron.
La nièce du baron.
La comtesse de Cocagne, maîtresse du marquis du Grand-Pérou.
Roland le Débonnaire, mari de la comtesse.
Un nègre de la comtesse.

Le comte de Bellemontre, beau-frère de la comtesse de Cocagne.
Le fermier du comte.
Le chevalier de la Cabesse-Terre.
M. de C..... (de Corneille-Blessebois, auteur du *Zombi*).
Son Altesse Iroise, prince étranger.
Le petit-neveu de Son Altesse Iroise.
Boüé, Irois.
Benjamin de Gennes.
Le marquis de Saint-Georges.
Le bonhomme La Forest.
M. de La Croix.
La Sonde.
M. Dufaux.
Mlle Dufaux.
Cadot.
Florimond.
Nicolas Sergent.

TABLE DES MATIÈRES

La Galerie des femmes, par J.-E. de Jouy . . .	9 »
Zoloé et ses deux Acolytes, par le Marquis de Sade	9 »
De Sodomia, par le P. Sinistrari d'Ameno. Texte latin et traduction française	9 »
Le Canapé couleur de feu, par Fougeret de Montbron.	9 »
Le Souper des Petits Maîtres	9 »
Cadenas et Ceintures de chasteté	9 »
Les Dévotions de Mme de Bethzamooth	9 »
La Raffaella	9 »
Contes de Jos. Vasselier	9 »
Histoire de Mlle Brion	9 »
La Philosophie des Courtisanes	9 »
Les Sonnettes	9 »
Nouvelles de Firenzuola	9 »
Lucina sine concubitu	9 »
Point de lendemain	9 »
Mémoires d'une Femme de chambre	9 »
Ma Vie de garçon	9 »
Anthologie érotique d'Amarou	9 »
La Beauté du Sein des Femmes	9 »
Tendres Epigrammes de Cydno la Lesbienne . .	9 »
Divan d'amour du Chérif Soliman	9 »

Chroniques Libertines

Recueil des « indiscrétions » les plus suggestives des chroniqueurs, des pamphlétaires, des libellistes, des chansonniers, à travers les siècles.

Les Demoiselles d'amour du Palais-Royal, par H. Fleischmann	7 50
La vie libertine de Mlle Clairon, dite « Frétillon »	7 50
Les Amours de la Reine Margot, par J. Hervez .	7 50
Mémoires libertins de la Comtesse Valois de la Mothe (Affaire du Collier)	7 50
Marie-Antoinette libertine, par H. Fleischmann .	7 50
Chronique scandaleuse et Chronique arétine au XVIIIe siècle	7 50



